PER
R-334
CON

Notre Roman: L'OMBRE SUR LE BONHEUR, par Concordia Merrel Septembre 1936

La Revue Populaire

29e ANNEE, No 9

15¢

Une grande nouvelle:

....du jambon QU'ON FAIT CUIRE SANS BOUILLAGE!

OUI, VOUS N'AVEZ qu'à mettre le Jambon PREMIUM SWIFT au fourneau et à l'y laisser cuire! Il est si doux et si tendre que vous n'avez aucunement besoin de le faire bouillir.

Mais vous ne pouvez procéder de même avec un jambon ordinaire. C'est que Swift affine le goût du Jambon PREMIUM SWIFT pour vous, avant même que vous commenciez à le cuire. Le traitement au sucre PREMIUM auquel sont soumis ces jambons de choix leur donne une douceur exceptionnelle. L'*Ovenizing*, procédé de fumage au four SWIFT, enrichit le goût du jambon.

C'est pour toutes ces raisons que des millions de gens adoptent *cette* marque de jambon. Le PREMIUM SWIFT n'a pas seulement meilleur goût; il s'apprête plus facilement. Rendez-vous-en compte vous-même en commandant dès demain un Jambon PREMIUM SWIFT chez votre fournisseur. Le jambon vous paraîtra ainsi meilleur que jamais! Swift Canadian Co., Limited.

Le jambon à la mode d'automne! Faites bouillir ½ tasse de sucre, 1½ tasse d'eau et une tasse de cannelle rouge pendant cinq minutes. Faites mijoter dans le sirop des moitiés de pommes préparées pendant 45 minutes. Retirez du feu et remplissez de coco râpé. Servez avec Jambon PREMIUM SWIFT, cuit de cette façon: Mettez dans une rôtissoire couverte un demi-jambon (ou un jambon entier de 10 à 15 livres) avec 2 tasses d'eau et laissez cuire dans un fourneau de 325°, à raison de 25 minutes par livre (21 minutes par livre pour de plus gros jambons). Enlevez la couenne, incisez et parsemez de clous de girofle. Faites brunir à découvert au four chaud (400°) pendant 20 minutes, en arrosant de sirop d'érable.

Un régal pour le déjeuner — Bacon PREMIUM SWIFT aux bananes! Le traitement PREMIUM et l'*Ovenizing* confèrent au Bacon PREMIUM SWIFT une saveur unique — ce que les gens appellent un *petit goût de fumée*. Représentez-vous ce goût mêlé à celui de la banane tranchée et servie dans sa pelure, saupoudrée de sucre en poudre et de jus de citron. On peut ajouter en saison des muffins aux bleuets.

Nous faisons pour vous le choix des meilleures viandes mises sur le marché—celles qu'achètent et préparent les experts Swift. Vous les reconnaissez à leur sceau: *PREMIUM SWIFT*.

JAMBON et BACON Premium Swift
BOEUF Premium Swift
SAUCISSES 'FRANKFURT' Premium Swift
CHARCUTERIES Premium Swift
VOLAILLES Premium Swift

La viande donne des forces

PREMIUM SWIFT

EST LA MARQUE DES MEILLEURES *Viandes*

"Et n'oubliez pas, mesdames, que *Maxwell House* signifie : un mélange superbe . . . une fraîcheur telle qu'à la sortie du torréfacteur . . . plus de saveur grâce à une *Nouvelle Mouture Parfaite,* quelle que soit la méthode que vous adoptiez pour faire le café."

"BON JUSQU'À LA DERNIÈRE GOUTTE"

La mise en boîtes étant faite d'après le procédé Vita-Fresh, toute la fraîcheur originale est sauvegardée dans la boîte que vous devez ouvrir à l'aide d'une clef.

Maxwell House Coffee

TORRÉFIÉ ET MIS EN BOÎTES AU CANADA

MH10F-36

UNE ÉLÉGANTE DACTYLOGRAPHE — MADGE EVANS

Les Conseils de Francine

CHÈRE LECTRICE, il suffit de louer une villa sur le lac Saint-Louis, au bord du Richelieu ou en tout autre endroit de la province de Québec, pour se rendre compte du nombre insoupçonné de ses amis. L'installation n'est pas encore terminée que, dès le premier dimanche, une auto s'arrête à votre porte et il en descend des gens qui n'ont jamais trouvé le tour de vous inviter chez eux l'hiver précédent, ni même eu le temps de vous téléphoner. Ils profitent de la belle saison pour venir vous rendre visite. Soyez flatté et considérez-vous privilégié si vos visiteurs n'ont pas eu l'ingénieuse idée de se faire accompagner par des personnes que vous ne connaissez même pas de nom.

Réfléchissons quelques instants à ce sans-gêne inqualifiable et pourtant si répandu. Autrefois, quand tout le monde n'avait pas le téléphone, on était, à la rigueur, excusable d'arriver chez les gens sans s'être annoncé bien qu'il fût toujours préférable de prévenir de son arrivée par un message écrit ou autre. Aujourd'hui chacun téléphone, soit pour inviter, soit pour demander si l'on peut être reçu. Dans ce dernier cas, il est entendu que celui qui sollicite cette faveur accepte le jour et l'heure qui lui sont fixés.

Pourquoi agir autrement si l'on rend visite à des amis qui sont à la campagne ? La tenue de maison y est plus compliquée à cause de la difficulté à se procurer de l'aide et à s'approvisionner, si bien que la venue de quelques convives inattendus peut devenir, pour la maîtresse de maison, un problème très difficile à résoudre. S'il s'agit d'amis très intimes et qui ont bon caractère, mettons qu'ils seront quand même heureux de vous voir, même si monsieur a revêtu une saloppette pour peinturer sa galerie et si madame a la figure rouge et luisante parce qu'elle est en train d'arracher les mauvaises herbes de son jardin. Mais peut-on vraiment supposer qu'ils seront fiers d'être présentés, en pareille tenue, à de nouvelles connaissances ?

Le foyer est quelque chose de précieux et de très personnel. C'est un lieu privilégié qui devrait être réservé aux seuls amis. Que le mari reçoive à son bureau tous les gros bonnets qu'il voudra, si le succès de ses affaires l'exige, mais que l'hospitalité de la maison soit réservée aux gens qu'on fréquente par plaisir et non par intérêt. C'est dire qu'aucun inconnu ne doit s'y présenter sans en avoir fait la demande et sans avoir obtenu l'autorisation formelle de la maîtresse de la maison.. Le dicton : les amis de nos amis sont nos amis est aussi faux que tous ces lieux-communs qui provoquèrent l'indignation de Léon Bloy.

♠

POUQUOI VA-T-ON A LA CAMPAGNE ?

Est-ce vraiment parce que nous aimons la campagne que nous y louons une villa ou que nous nous y rendons en auto chaque fin de semaine ? Je ne le crois pas. Beaucoup de parents vont à la campagne pour la santé et l'agrément de leurs enfants auxquels ils désirent procurer de belles vacances. Voilà certes un motif qui n'est pas égoïste et dont il faut les louer. La plupart des gens, cependant, vont à la campagne pour changer de place et parce que c'est la mode. Loin de profiter de cette occasion de simplifier leur vie dans ce décor champêtre, ils s'ingénient à vivre là avec le même cérémonial qui est le leur à la ville et auquel cette transplatation inopportune donne un air ridicule et parvenu. N'ont-ils pas trop souvent l'habitude de recevoir leurs invités dans un salon obscur, alors que la plus grande ambition de ceux-ci serait de s'asseoir une heure dans leur jardin ? Mais je me trompe peut-être. N'est-ce pas à la galerie, et surtout à la galerie faisant face à la grande route que nous, Canadiens français, réservons toutes nos préférences ? J'en ai eu récemment la preuve. C'était dans un de nos montagneux et pittoresques villages du Nord. Une pente très confortable y est admirablement située au bord d'un lac que je n'ose nommer. Une galerie de largeur moyenne fait le tour de la maison. Une terrasse, sur laquelle on a placé des chaises longues et de gros fauteuils, descend de la maison jusqu'au lac. Eh bien, pendant la fin de la semaine que j'ai passée dans cet endroit charmant, j'ai été reine et maîtresse de cette terrasse. Les autres pensionnaires préféraient se grouper sur la galerie, et pas même sur celle qui fait face au lac, mais sur celle d'où l'on peut exercer une surveillance sur la rue principale. Regarder défiler les autos des touristes, savoir si l'hôtel est mieux achalandé que la pension, si le barbier a plus de clients que le dentiste et chez quel des deux bouchers s'approvisionne la mairesse du village, voilà de ces problèmes dont la solution meuble l'esprit !

Il n'y avait pourtant qu'à se déplacer un peu, qu'à se retourner même pour voir cet admirable cirque de montagnes au centre duquel dort un lac tout bleu et, par endroits, pailleté de soleil. Quelques voiliers le traversaient. Des voiliers dont la peinture encore fraîche brille et dont les voiles sont de couleurs éclatantes. Il y en a de bleues, de rouges, d'orange, comme celles des barques des pêcheurs italiens que l'on rencontre sur l'Adriatique ou dans la baie de Naples.

♠

LA FIN DES VACANCES

Voilà pourtant que les vacances touchent à leur fin, qu'il faut quitter la campagne et se préparer pour la rentrée des classes.

C'est alors qu'on se précipite chez le dentiste ou chez l'occuliste pour y faire examiner ou traiter le futur collégien et la jeune pensionnaire. Avouez que c'est un peu tard et qu'on risque ainsi de ne pas recevoir tous les soins dont on a besoin, ou de ne pas être prêt le jour de la rentrée. Comme on a eu deux mois et demi pour y voir, c'est une négligence impardonnable.

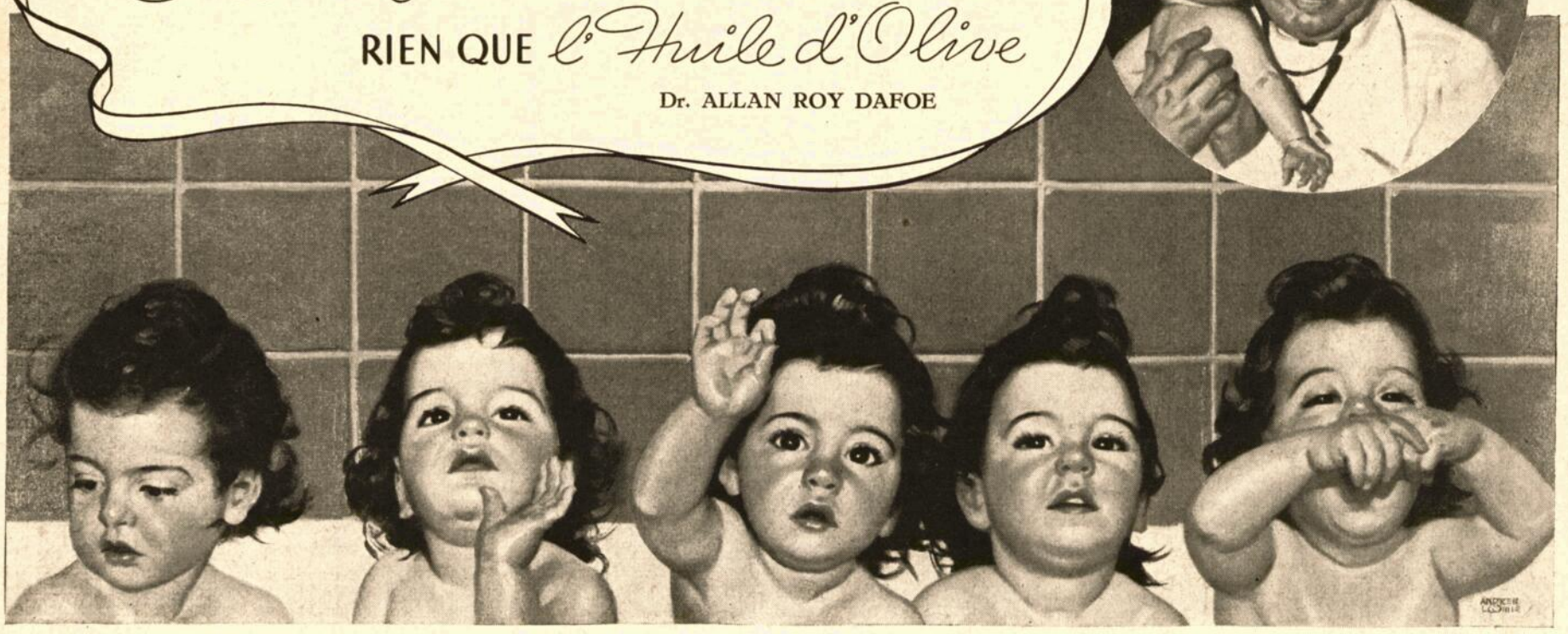
Au premier abord, ce jour de la rentrée et ceux qui le suivent ne semblent pas tenir une place capitale dans l'année scolaire d'un élève. Vos enfants vous diront peut-être : ces jours-là, nous achetons nos livres et nous faisons connaissance; c'est sans importance. Il ne faut pas les croire. D'abord, il est essentiel d'avoir des

(Lire la suite page 56)

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
Membres de l'A. B. C.
Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd. 1879.

D'abord POUR LE BAIN DE CES PETITS BÉBÉS RIEN QUE l'Huile d'Olive

Dr. ALLAN ROY DAFOE



Cecile Yvonne Emilie Annette Marie

Les cinq petites Dionne après leur bain au Palmolive . . . leur peau rose a la fraîcheur d'une fleur fraîche éclose et la douceur du satin.

Maintenant les charmantes jumelles Dionne n'emploient que le PALMOLIVE

le savon fait de Douce Huile d'Olive

Toutes les illustrations de photos — Copyright Star News Service

Dix petits bras, dix petites jambes s'agitent et font voler l'eau ! Cinq petites voix enfantines se font entendre en un rire joyeux !

Ce que les jumelles aiment leur bain au doux Savon Palmolive !

Ce bain est un plaisir pour les petites. Pour les spécialistes en charge des jumelles, c'est une chose très importante. Et spécialement important fut le choix d'un savon assez doux pour la peau tendre de ces fameuses petites filles.

Pourquoi le Palmolive fut choisi !

Parce que, les jumelles étant nées prématurément, leur peau est extraordinairement sensible. Si délicate qu'elle a toujours exigé un soin très spécial.

Le Dr. Dafoe explique lui-même:

"Lors de leur naissance, et pendant quelque temps dans la suite, les jumelles Dionne furent baignées dans l'Huile d'Olive . . . Lorsque vint le temps des bains au savon et à l'eau, nous choisîmes le Savon Palmolive exclusivement pour usage quotidien dans le bain de ces bébés célèbres dans le monde entier."

Songez donc ! De toutes les huiles connues à la science, seule l'Huile d'Olive était assez douce pour les premiers bains des jumelles. Et puis, de tous les savons en existence, seul le Palmolive, fait d'Huile d'Olive, fut choisi pour les jumelles !

Quelle leçon pour toute Mère . . . pour toute Femme

Mère ! Votre précieux bébé devrait-il être baigné avec un savon moins doux, moins soulageant que celui qu'on a choisi pour les petites Dionne ? Pourquoi pas décider dès maintenant que seul le Palmolive, fait d'Huile d'Olive, touchera jamais la peau tendre de *votre* bébé !

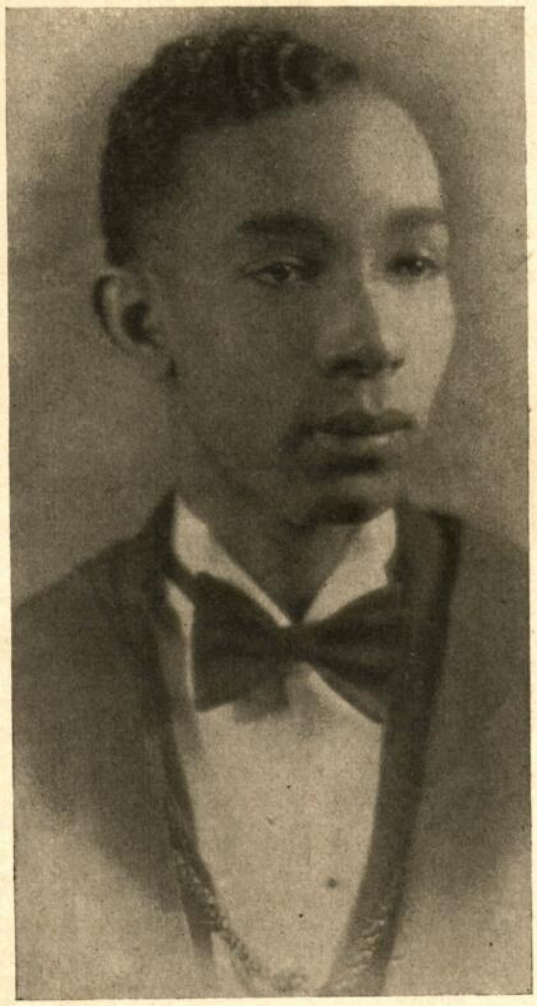
Et vous aussi, belle dame . . . vous qui désirez garder au cours des années la douceur, le velouté et le charme de votre épiderme ! Pourquoi pas donner à *votre* peau le soin de beauté incomparable que seul le mélange secret d'Huiles d'Olive et de Palme du Palmolive puisse donner ? Pourquoi pas commencer aujourd'hui même à faire un usage exclusif du Palmolive, sur votre visage et dans votre bain ?

FAIT D'HUILE D'OLIVE POUR GARDER LE CHARME DE LA PEAU AU COURS DES ANNÉES

Haïti - Canada

Par Philippe Cantave

HAÏTI — dont le nom signifie en langage indien " terre de haute montagne " — est une île qui, découverte le 6 décembre 1492 par Christophe Colomb, se trouve dans l'Amérique centrale, à l'entrée du golfe du Mexique, entre les 17° et 21° de latitude nord et les 71° et 77° de longitude ouest. Deux républiques indépendantes se partagent l'île : ce sont, d'une part, à l'est, la République Dominicaine et dont la langue officielle et usuelle est l'espagnol; et, d'autre part, à l'ouest la République d'Haïti, 3 millions d'habitants et dont la langue française est la langue officielle et usuelle. Haïti est même le seul pays du monde, après la France, où la langue française soit l'unique langue officielle et usuelle. Un article de la constitution rend cette langue obligatoire dans nos écoles et dans nos administrations publiques. Nous avons bien un patois — appelé le créole — et qui est tout simplement du français qui a mal tourné.



M. PHILIPPE CANTAVE, E. E. PH. DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, AVOCAT DE PORT-AU-PRINCE (HAÏTI), MÉDAILLE D'OR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, MÉDAILLE D'ARGENT DE L'ALLIANCE FRANÇAISE DE PARIS.

Voici un rapide aperçu de l'histoire d'Haïti :

L'île d'Haïti vit passer sur son sol deux civilisations distinctes : la civilisation espagnole qui, 138 ans durant, fit sentir son influence, et la civilisation française pendant deux siècles. Sous la domination espagnole, l'île s'appela Hispagnola et sous la domination française Saint-Domingue. Les Espagnols introduisirent à Hispagnola, en 1508, des noirs d'Afrique. En 1625 les Français occupèrent la partie orientale de l'île et y restèrent jusqu'en 1804. Napoléon, voulant rétablir l'esclavage à Saint-Domingue, les indigènes se soulevèrent et eurent à leur tête un noir de génie, Toussaint Louverture. Celui-ci fut fait prisonnier et mourut en France, au Fort de Joux, de froid et de privations. Dessalines continua son œuvre et parvint glorieusement à la victoire. L'indépendance d'Haïti fut proclamée le 1er janvier 1804. La France ne reconnut notre Indépendance qu'en 1825, moyennant une indemnité de 120 millions, qui fut réduite à 60 millions de francs, plus tard.

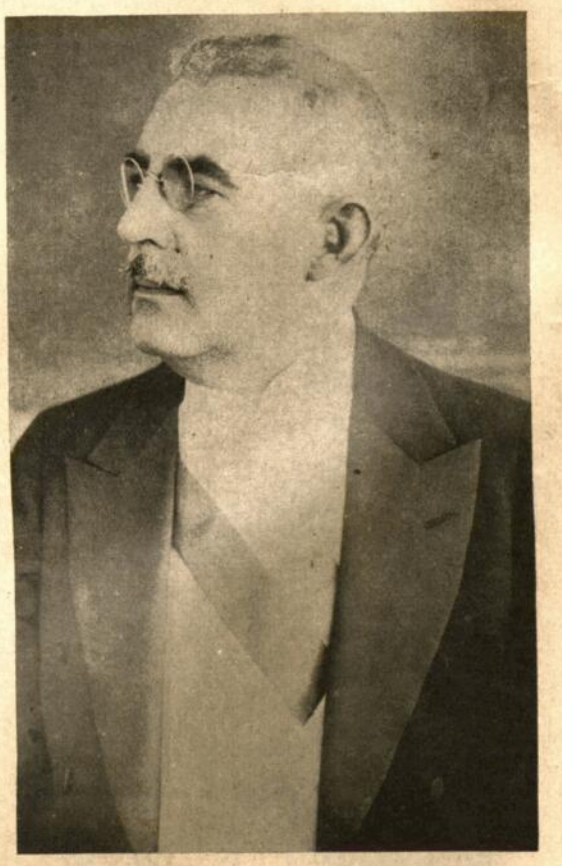
C'est en français que nous avons rédigé notre acte d'indépendance nationale. Voilà qui prouve — mieux que tous les discours — qu'à l'aurore même de notre indépendance nous avons préféré à l'anglais plus pratique, à l'espagnole plus facile, le français plus difficile sans doute mais combien délicat et nuancé. Et depuis lors cette belle langue dure chez nous, non pas seulement embaumée dans nos dictionnaires poudreux et muets, mais jeune, vivante, vibrante sur nos lèvres et dans nos cœurs. Et pour rendre hommage à notre fidélité, le 29 décembre dernier, le Gouvernement de la République française, fêtant le 3e centenaire du rattachement des Antilles françaises à la Métropole, a bien voulu associer Haïti ancienne colonie française, à ces grandioses manifestations où l'élite de France fut représentée.

Le Catholicisme est la religion d'Etat. Nous avons à Port-au-Prince, capitale d'Haïti, un Nonce Apostolique, un Archevêque, des congrégations religieuses qui nous viennent, pour la plupart, de France et, depuis quelques années, des prêtres et des frères canadiens-français. Ces saints missionnaires font là-bas de la bonne et féconde besogne et honorent leur patrie. Nous avons encore une Ecole Apostolique qui forme un clergé indigène, puis des associations telles que : Noëllistes, jeunesse catholique, scouts catholiques, etc.

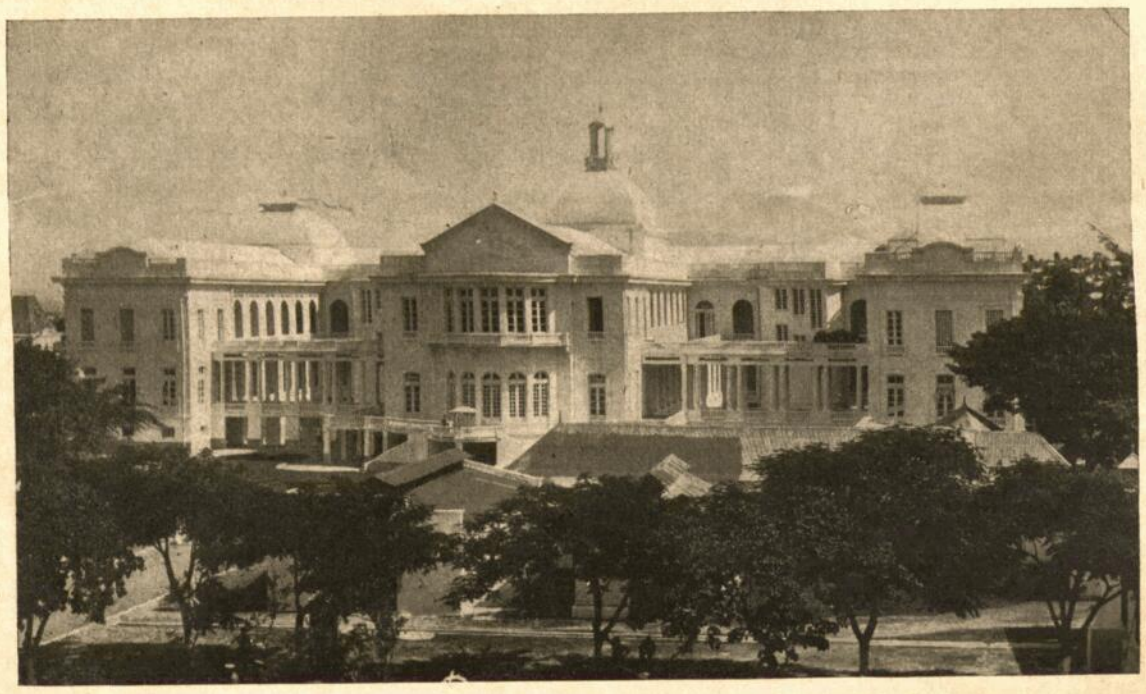
Quant au climat, il n'est pas aussi chaud qu'on se le figure ! Bien que situé dans la zone torride, Haïti a un climat salubre et tempéré qui rappelle celui de la côte d'Azur. La plus basse température est de 36° Farenheit et la plus haute de 80°. Les cas d'insolation sont très rares. Nous n'avons pas d'animaux dangereux, pas de carnassiers. C'est ce qui nous fait dire avec le professeur Viatte " qu'Haïti c'est le Paradis terrestre, et il n'y a même pas de serpents. ". J'ajoute qu'il n'y a même pas de pommes ! Mais on ne saurait résister à la tentation des autres fruits ! . . . Et si l'on vous apprend, par exemple, que les Haïtiens mangent des avocats, il ne faut pas croire qu'ils sont cannibales . . . L'avocat est le fruit d'un arbre appelé avocatier ! Nous savourons encore les oranges, les pêches, les ananas, les cerises, etc. Nous possédons des bois de construction tels que l'acajou, le chêne, le gaiac, le campêche, le bambou, etc . . . et des fleurs telles que les lilas, les bégonias, le flamboyant, les rosiers, etc. Nous exportons les produits suivants : le café, le coton, le cacao, l'indigo, le miel, le rhum, etc.

L'enseignement est gratuit à tous les degrés : primaire, secondaire, supérieur. Il y a des lycés où professent des haïtiens et des écoles congréganistes dirigées par les frères de l'Instruction chrétienne et les prêtres du Saint-Esprit. Le Baccalauréat couronne les études secondaires. Il y a encore les Ecoles Normales de jeunes filles et de jeunes gens; des écoles de Droit, de Médecine, d'Art Dentaire, de Pharmacie, de Génie, d'Agriculture. L'unité monétaire est la gourde. Cinq gourdes valent un dollar.

Le drapeau haïtien est représenté par le bleu et le rouge avec les armes de la République surmontées d'un bonnet phrygien et de la devise : " L'Union fait la force ". *(Lire la suite page 56)*



S. E. M. STENIO VINCENT PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI.



PALAIS NATIONAL, PORT-AU-PRINCE, RÉSIDENCE DU PRÉSIDENT.

La Société d'Etude et de Conferences

par Thérèse Fournier

FONDÉE en octobre 1933, sous les auspices de la faculté de philosophie de l'Université de Montréal, la Société d'Etude et de Conférences a pour objet le perfectionnement de la culture intellectuelle féminine. Elle se compose de deux catégories de membres. Les membres actifs qui font partie de cercles d'étude, soit de Montréal, soit de l'extérieur. Les membres associés qui sans faire partie d'un cercle d'étude sont admis aux conférences hebdomadaires en qualité d'abonnés.

Le nombre des cercles d'étude n'est pas fixe. Actuellement on en compte douze, dont deux à Valleyfield et un à Longueuil. D'octobre à mai, ils tiennent des réunions bi-mensuelles. Chaque membre, après s'être documentée sur un sujet choisi à l'avance, émet ses opinions et une controverse amicale s'engage. C'est une excellente manière d'apprendre à préciser la pensée, à former le sens critique et à développer le jugement. N'a-t-on pas dit avec raison que " c'est du choc des idées que jaillit la lumière " ? Ces réunions sont en même temps une occasion de nouer et de continuer des relations agréables, chose parfois difficile dans la bousculade quotidienne apportée par les obligations de chacune.

Les programmes des conférences hebdomadaires auxquelles les membres associés assistent sont des plus éclectiques. Arts, littérature, histoire, médecine, géographie, philosophie et sciences naturelles en ont tour à tour fait les frais. Une soixantaine de causeries ont été ainsi organisées à Montréal. L'espace nous manque pour rappeler ici les noms de tous les conférenciers. Quelques-uns suffiront pour donner une idée assez exacte de la manière sérieuse dont ces divers sujets ont été traités.

Citons parmi les conférenciers ecclésiastiques : M. Olivier Maurault, recteur de l'Université de

(Lire la suite page 55)

MLLE ANNETTE DORE
SECRÉTAIRE
Studio V. Garcia

MME MARTINE DUGUAY
PREMIÈRE VICE-PRÉSIDENTE

MME ROMEO BOUCHER
PRÉSIDENTE
La Photographie La Rose

MLLE JEANNE LAROCQUE
DEUXIÈME VICE-PRÉSIDENTE
La Photographie La Rose

MLLE JEANNE-AIMEE LEDUC
TRÉSORIÈRE
Photo Manuel, Paris

Existe-t-il une littérature canadienne-française?

par Louvigny de Montigny

Le Front Latin, *de Paris, a reproduit, dans une récente livraison, quelques extraits de la préface que M. Louvigny de Montigny a mise à ses* Boules de neige (1). *Ces extraits portent principalement sur la question " Existe-t-il une littérature canadienne-française? ". Nos lecteurs sauront gré à notre distingué confrère de nous avoir autorisé à leur faire connaître ses judicieuses observations sur cette question toujours d'actualité pour quiconque s'intéresse au sort de la littérature canadienne-française.*

DANS son fameux rapport de 1839 aux autorités britanniques sur les affaires de l'Amérique du Nord, lord Durham donnait à entendre que les Canadiens français ne formaient pas un peuple, puisqu'ils ne possédaient pas de littérature.

Sommes-nous, depuis ce constat du vice-roi du Canada devenus un peuple? Les plus avisés des nôtres répondent à cette interrogation par une autre qu'ils se font à eux-mêmes : " Où en sommes-nous? "

Quant à la littérature franco-canadienne, nos auteurs y ont, au cours d'un siècle, assez copieusement contribué. Le problème continue néanmoins de surgir périodiquement.

Nous ne manquons pas de critiques pour tourner le dos à toute cette acquisition du passé, afin de se trouver plus à l'aise pour déclarer que la littérature canadienne-française n'existe pas. Ou c'est bien par modestie qu'ils s'abstiennent de proclamer que, si elle existe, elle n'existe que par la critique, même si la critique s'affirme sur une littérature qui n'existe pas.

.. ..

Eppur si muove! disait Galilée. La poésie occupe une assez large plate-bande de notre parterre; l'histoire, le roman, les sciences morales et politiques, les sciences naturelles, la philosophie, les mémoires, les relations de voyage, l'apologétique, l'économie, le folklore, le journalisme, la fantaisie, et d'autres variétés encore ont aussi, chacun et chacune, leur espace bien mesuré et bien aligné. Foi d'animal, tout pousse dans notre jardin! On s'en étonne et l'on pourrait même s'en émerveiller en sentant l'inclémence du climat et l'âpreté des vents qui ne cessent de ravager la moisson dès sa fleur. Quand même, toute cette flore aspire au soleil; elle croît, en dépit de la sécheresse, des orages, du gel, du sol rocailleux, de l'acariâcreté du ciel à qui elle voudrait sourire; elle s'efforce d'espérer quelque miraculeux rajustement des pôles pour retrouver une température qui favorise enfin sa maturation.

.. ..

Malheureusement, on est amateur dans l'organisation, comme on l'est dans la production littéraire. Les uns ne condescendent point à sortir pour si peu de leur tour d'ivoire; d'autres répugnent à s'associer avec de modestes travailleurs qui s'efforcent de mettre en œuvre les dons que la nature leur a impartis; et d'autres continuent à décourager les bonnes volontés sans cependant offrir le moindre avis pratique ou, comme on dit fort expressivement en anglais, " constructive ".

L'œuvre littéraire est si bien, chez nous, le fruit de loisirs qui n'ont rien de lucratif, qu'on doit remarquer, comme un caractère particulier de notre production intellectuelle, que ce sont pour la plupart des religieux qui mettent au jour les œuvres les plus abondantes ou les plus réfléchies, parce que leur état même les soustrait aux charges familiales, sociales et politiques auxquelles le moindre écrivain laïque ne saurait se dérober et dont il doit s'acquitter coûte que coûte. Saint Paul a depuis longtemps prévenu les profanes : *Carnis tribulationes habebunt.*

.. ..

Les auteurs canadiens pourront continuer à former entre eux des sociétés, des chapelles d'admiration mutuelle, des cénacles de démolition, des cercles de snobs et de snobinettes dont l'horizon se réduit à celui d'un *five o'clock tea* ou d'un *midnight cocktail*. des compagnies qui organisent chaque été une belle excursion à tarif réduit, ou des écoles soi-disant littéraires dont la préoccupation majeure consiste à tirer quelques carottes au gouvernement. Aucune association d'auteurs canadiens n'obtiendra de résultats appréciables, ne servira la littérature nationale, si elle ne se donne pour principal objet, long et difficile à atteindre, mais essentiel, de créer une carrière pour ses adeptes; et le premier effort doit tendre à réprimer dans toutes ses ramifications la piraterie des auteurs étrangers qui se pratique presque partout, au Canada, et qui enlève à l'écrivain canadien l'espoir de jamais gagner un salaire équitable pour le labeur qu'il est en disposition de fournir.

L'industrie fourrage dans tous les domaines, pille impunément auteurs français, anglais, italiens, allemands, non pas, certes, avec l'autorisation expresse des lois canadiennes, mais — ce qui revient au même — à la faveur des formalités qu'elles imposent à ces auteurs étrangers et qui les découragent de réclamer justice au Canada. Le pillage des étrangers étant ainsi pratiqué impunément, l'industrie ne va pas, par patriotisme, perdre son temps à traiter avec un auteur canadien, puisqu'elle trouve tout profit à l'ignorer. L'auteur indigène peut produire autant que ça lui chante, pourvu qu'il ne demande à personne d'acheter ses œuvres et qu'il ne demande pas à ses œuvres de le faire vivre.

Voilà ce qu'il faut bien comprendre de la situation, et retenir de l'exposé que j'en ai trop brièvement tracé. Un nationalisme d'autruche nous pousse à nous désintéresser des auteurs étrangers qui se font dépouiller au Canada, et nous cache la ruine des auteurs nationaux, qu'entraîne la libre exploitation des œuvres exotiques. Si les lois canadiennes ne rendaient pas quasi impossible la répression des contrefaçons, de nos rangs surgiraient nombre de dramaturges pour fournir des pièces aux théâtres et aux cercles qui, d'un bout à l'autre du pays et d'un bout à l'autre de l'année, s'emparent de tout ce qui leur convient dans les répertoires extérieurs, sans plus songer à obtenir l'autorisation des auteurs qu'à leur attribuer la moindre part des bénéfices que réalisent ces centaines et ces milliers de représentations illicites. Pareillement, combien d'écrivains, de musiciens et d'artistes canadiens trouveraient à s'employer et à cultiver leur talent, si les exploiteurs de la littérature, de la musique, du dessin et de la peinture n'étaient point encouragés et ne s'estimaient point autorisés par nos lois à s'approprier le bien d'autrui, les productions des auteurs lointains!

.. ..

A ce régime, les littérateurs canadiens gardent leurs écrits dans leur tiroir ou, plus sensément, abandonnent vite un emploi qui les appelait; ils se lassent de se gratter la cervelle et d'en gaspiller les trésors, et finissent par appliquer à quelque vague professorat, au courtage en assurances, à la traduction mercenaire, au journalisme semainier ou à de plus déprimantes besognes, une vocation qui, normalement canalisée, les aurait mieux servis en leur permettant de donner leur mesure et aurait profité davantage à leur pays. La société injustement organisée en fait de malheureux ratés ou demi-ratés, qui souffriront toute leur vie d'avoir détourné leurs facultés de la voie que la nature leur avait tracée.

C'est avec le dessein bien arrêté de corriger l'injustice d'un pareil état de choses, d'aider aux travailleurs intellectuels et de leur ouvrir une profession, que les auteurs canadiens devraient s'organiser et s'adjoindre des confrères qui n'auraient d'autre intérêt personnel que celui de la communauté. Malheureusement, l'impatience à activer le recrutement et à accroître la caisse des cotisations ouvre trop large la porte à de pseudo-littérateurs qui s'introduisent dans la bergerie comme dans un refuge ou, pis encore, pour y tondre les brebis. Ces faux frères éloignent les dévots, quand ils n'exploitent pas l'autorité de leur confrérie adoptive pour en contrecarrer les projets, pour favoriser les menées d'autres corporations qui les intéressent bien autrement et dont l'industrie consiste à tenir les auteurs en sujétion.

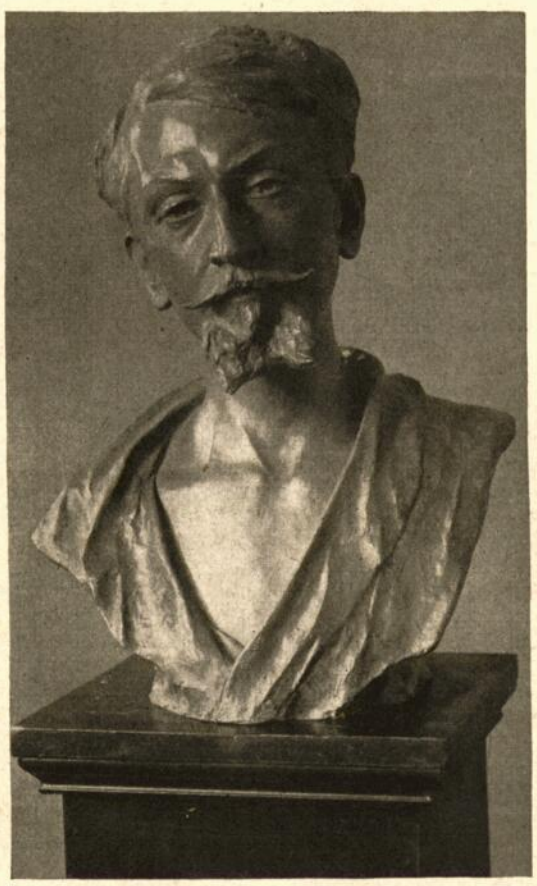
Si je signale ce péril, on voudra bien croire que c'est après avoir congrument constaté que nos sociétés d'auteurs n'y ont point échappé. Il ne s'agit pas de se grouper en nombre pour atteindre un but. Il s'agit plutôt de marcher ferme et de marcher droit.

Ces considérations brutalement économiques scandaliseront sans doute les délicats qui croient dur comme fer qu'un poète, un musicien ou un artiste ne doit pas se préoccuper des confitures, ni même du pain dont il se se nourrit, mais qu'il est né pour amuser les désœuvrés de sa génération. De bonnes âmes penseront même qu'un auteur canadien devrait, dans de pareilles conditions, travailler pour d'autres pays plus tutélaires. Qu'elles y aillent voir! Il est trop vrai que des littérateurs et des peintres canadiens se sont expatriés pour continuer à vivre de leur art; mais il faut avoir, pour se porter à cette extrémité, des prédispositions et des facilités qui ne sont pas communes.

.. ..

Le Ministre des Lettres et Beaux-Arts de Québec n'y peut rien. Cependant la question revient à son esprit: " Avons-nous une littérature? "

Grand liseur, M. David a sans doute noté que les journaux parisiens, sous leur rubrique " Les lettres françaises hors *(Lire la suite page 55)*



LOUVIGNY DE MONTIGNY

PORTRAIT BUSTE DU SCULPTEUR ALFRED LALIBERTÉ, À LA GALERIE NATIONALE DU CANADA.

(1) *Les Boules de neige*, comédie en 3 actes, et *Je vous aime*, lever de rideau, un volume de XXV — 230 pages sur papier Antique teinté, $1.00, et sur papier ordinaire 50 sous, à la Librairie Déom Frère, 1247, rue Saint-Denis, Montréal.

M. PAUL MORIN — Photo La Patrie

Propos sur la langue française

par Paul Morin

Avocat au Barreau de Montréal, Conseil du Roi, docteur ès lettres de l'Université de Paris, auteur de Paon d'Email *et de* Poèmes de cendres et d'or

Le dictionnaire nous dit que le puriste est " celui qui affecte une trop grande pureté de langage ". Cette définition m'agace singulièrement, car a-t-on jamais inventé un qualificatif pour la montagne dont l'air serait *trop* tonifiant, pour le vigneron dont le vin serait *trop* pur, pour le lys dont le parfum serait *trop* suave, pour la voix dont le timbre est *trop* harmonieux ? . . . A mon sens, on ne saurait parler, ou écrire, *trop* correctement — pas plus qu'on ne peut être de mœurs *trop* vertueuses, ou *trop* propre de sa personne, ou *trop* soigné dans sa tenue. Dans notre province, nous n'avons pas la conscience bien nette à cet égard, et je vous préviens, sans plus tarder, que les entretiens familiers sur la langue française dont je vous inflige aujourd'hui le premier, seront autant de petits réquisitoires. Pour rassurer ceux d'entre vous qu'effaroucheraient des dissertations académiques, je vous dis, tout de suite, que je m'appliquerai à balancer la sécheresse du sujet par des citations et des exemples amusants.

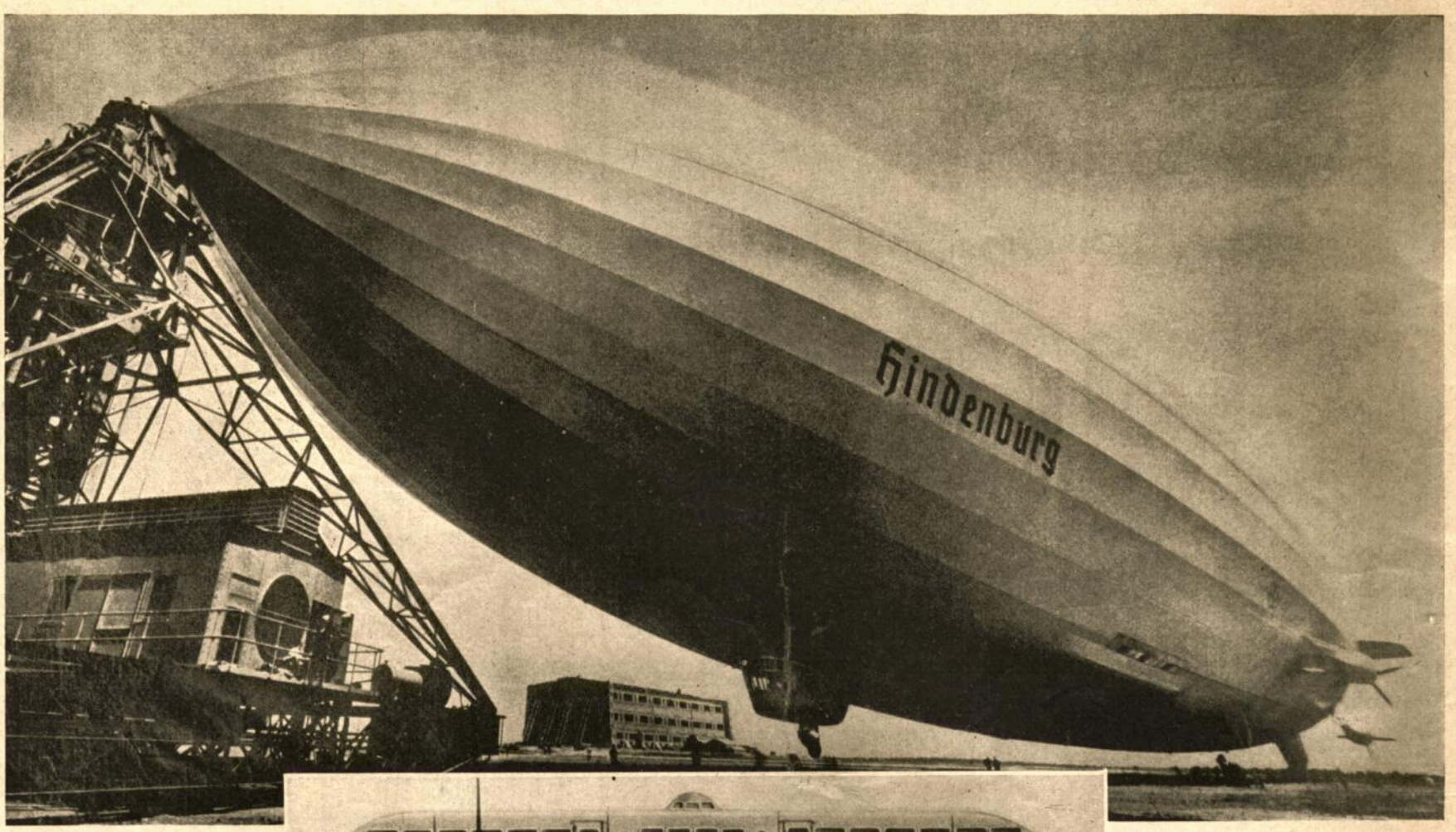
Je me ferai peut-être mieux comprendre en vous racontant une petite histoire . . .

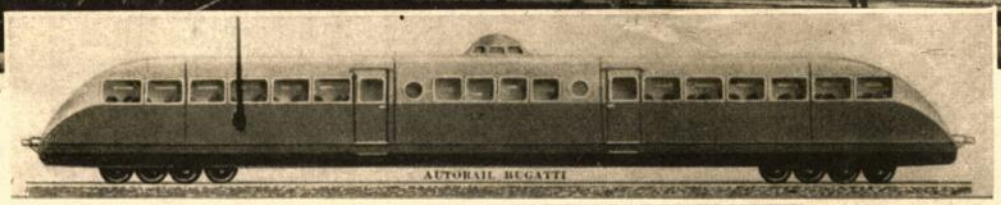
Il y avait une fois une noble dame, qui laissa à certains de ses enfants un riche et triple héritage — une maison, un jardin, et . . . une source. La maison — belle, et solide. Le jardin — plein de brillantes fleurs. La source, elle, prodiguait une eau si claire, si pure, si fraîche, si limpide, que ç'en était tout bonnement miraculeux. Or, ces héritiers fortunés se montrèrent dignes d'un si beau patrimoine. Ils prirent de la maison un soin précieux, si bien qu'elle est aujourd'hui plus splendide, mieux assise, plus inébranlable que jamais. Ils cultivèrent leur jardin avec tant d'ardeur et de constance que ses floraisons, vivaces et magnifiques, sont renommées dans tout l'univers. Mais, je ne sais par quelle inexplicable imprudence, quelle coupable négligence, au lieu de canaliser le cristal de la source dans des conduits d'argent et de le conserver dans des bassins de marbre, ils le laissèrent s'égarer dans des marécages, croupir dans des bas-fonds, et s'embouer en se mêlant à des ruisseaux corrompus.

Je ne vous ferai pas l'injure de poursuivre cette transparente, et trop longue allégorie. Mais, s'il y a des petits enfants qui m'écoutent, et dont la maman n'est pas là pour la leur expliquer, en voici la clef : — La noble âme, c'est la France. Ses héritiers, ce sont les Canadiens français. La belle et solide maison, que nous avons conservée avec tant de soin, c'est notre Religion. Ces fleurs miraculeuses, qu'aucun orage ne peut flétrir, ce sont les vertus populaires et les traditions de notre race. Enfin, cette Source, autrefois si limpide et si abondante, et aujourd'hui, hélas ! en péril de tarir, c'est la douce, l'aimable langue française.

" Regrettable exagération " s'écriera l'un. " Rhétorique de défaitiste ! " murmurera l'autre. Et j'entends un troisième grogner : " Isépâskidi ! " . . . sinon même " Isépâkoissekidi ! ". Pourtant, rien n'est plus vrai, plus manifeste, plus irréfutable. Et quand, ensemble, nous aurons lu les enseignes et les panneaux-réclame qui festonnent les rues de nos villes et les routes de nos campagnes, quand — dans nos journaux, nos revues et nos véhicules publics — nous aurons essayé de comprendre les annonces, la publicité, de certains de nos commerçants, quand nous aurons écouté aux portes du " vivoir " (horreur !) où jacasse et zézaye la femme du monde . .. à celles du prétoire et même de la salle de conférences, où l'incorrection du style se marie au barbarisme et au pléonasme, quand nous aurons interloqué les locutions bizarres de la débutante (vocable non moins déconcertant, au sens que nous lui donnons) et celles, plus justifiables, du manœuvre et du garçon boucher . . . je ne doute pas que vous ne conveniez de l'urgence d'un retentissant cri d'alarme.

(Lire la suite page 57)





Plus vite, toujours plus vite

Le dirigeable allemand Hindenburg, *avec ses cinquante passagers, fait régulièrement le trajet Etats-Unis-Allemagne en deux jours et demi.*

•

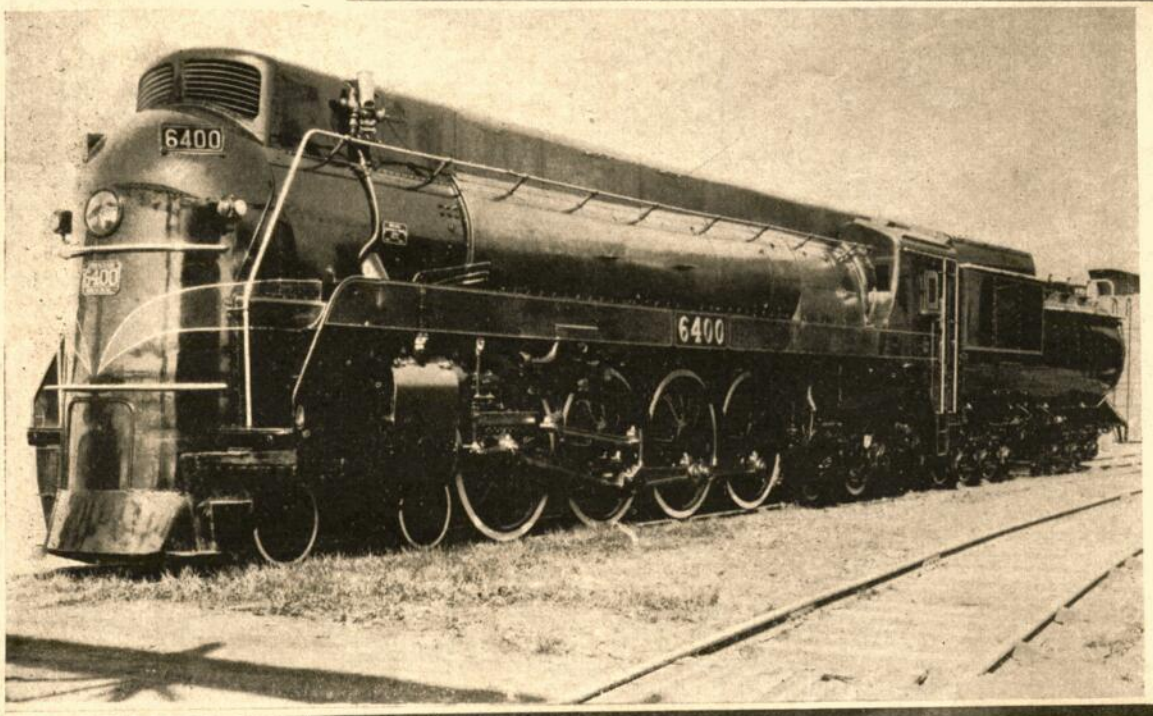
Au-dessous, un autorail Bugatti de l'Etat français, ancêtre des aérodynamiques américains et canadiens, qui fait depuis plusieurs années ses cent milles horaires.

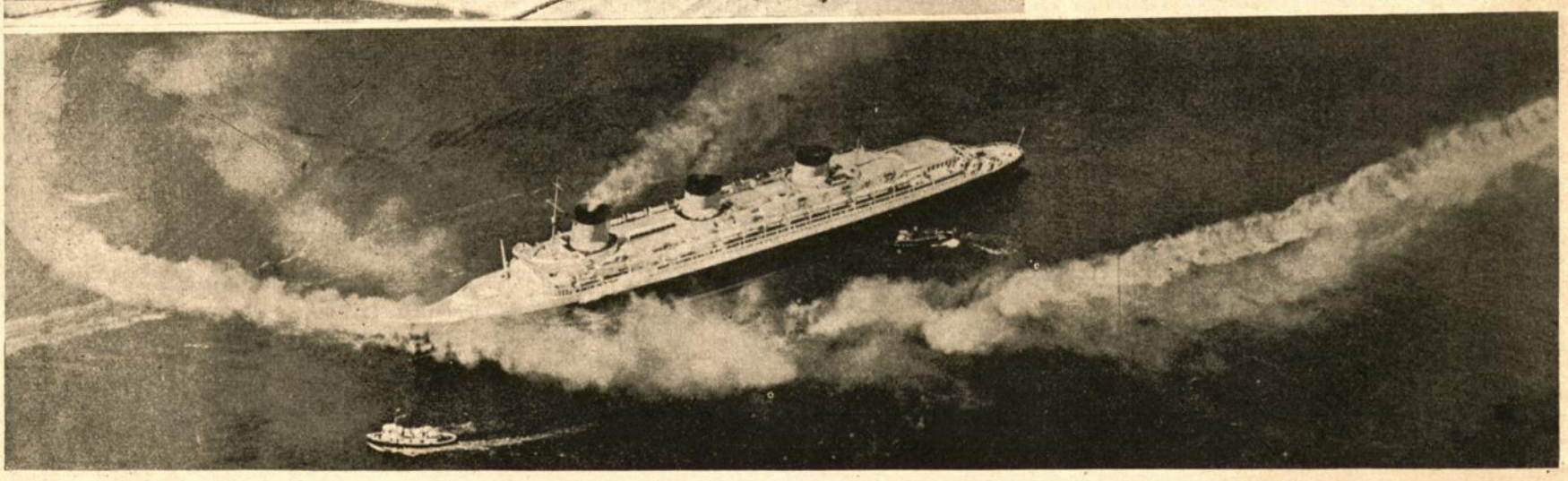
•

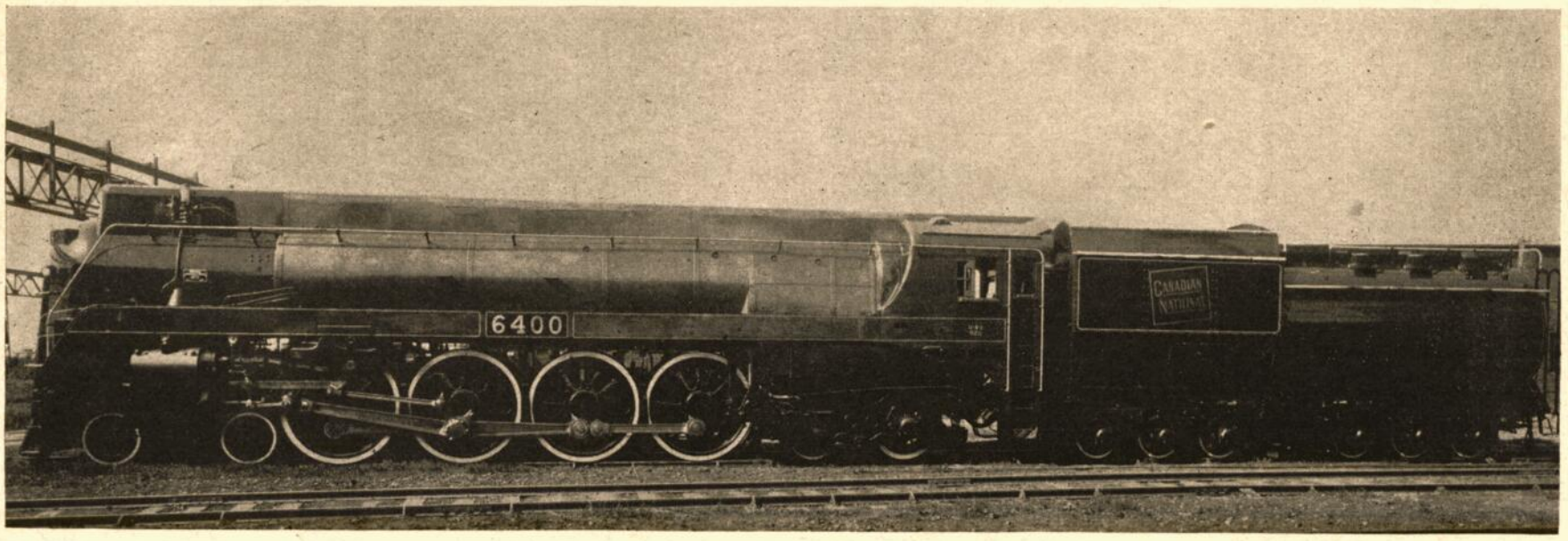
Nos propres chemins de fer se modernisent. Voici, à gauche, le 6400 *du Canadien National, locomotive aux lignes profilées. Le C.P.R., vient de mettre en service le* 3000, *locomotive semi-aérodynamique attachée à une rame de wagons légers.*

•

Le Normandie *et le* Queen Mary, *grâce à leur vitesse horaire de trente nœuds, font en quatre jours et demi la traversée de l'Atlantique nord.*







LA LOCOMOTIVE 6400 PHOTO C.N.R.

La Surenchère de la Vitesse

Y a-t-il une Limite?... — Où cela Mènera-t-il?...

Par Fernand de Verneuil

DEPUIS dix ans nous assistons à une véritable surenchère de la vitesse; en 1926, on avait établi les curieuses comparaisons suivantes : le coureur à pied, alors célèbre, Charlie Paddock pouvait franchir trente-trois pieds à la seconde; le meilleur aéroplane élevait ce chiffre à 390 pieds et ces vitesses n'étaient dépassées que par deux concurrents.

L'un était un simple insecte, la mouche " Cephenomya " qui peut franchir douze cents pieds à la seconde, et la balle de fusil de guerre voyageant à l'allure de 2,700 pieds. Toujours à la seconde, bien entendu.

Depuis dix ans, mouche et coureur à pied en sont toujours au même point; la balle de fusil n'a pas filé beaucoup plus vite, mais la vitesse mécanique réalisée par l'homme a fait un étonnant progrès lequel est encore loin, naturellement, d'être définitif.

Nous ne sommes pas encore à l'époque de la vitesse mais simplement à ses débuts.

Débuts, toutefois, assez impressionnants. Les deux reines de la mer, " Normandie " et " Queen Mary " font une moyenne de trente-deux nœuds ce qui, en langage plus clair, signifie trente-deux milles marins à l'heure ou environ trente-cinq milles et demi terrestres. Ce ne serait pas une prouesse pour une auto mais c'est énorme quand il s'agit de véritables villes flottantes ayant plus de mille pieds de longueur et une population d'à peu près six mille personnes comprenant l'équipage et les passagers avec tout le luxe de la table et de l'installation.

Il faut, pour cela, une puissance de deux cent mille chevaux-vapeur qui, nous pouvons le dire, travaille à perte considérables car la vitesse obtenue n'est quand même qu'un maigre résultat comparativement à l'énergie dépensée.

La vitesse augmente immédiatement avec les navires aériens du type " Hindenburg ", elle est de 84 milles à l'heure mais elle n'est qu'apparente. Les 200.000 HP du " Queen Mary " font avancer sur l'eau une masse de 80.733 tonnes et les 4.000 HP du " Hindenburg " ne font mouvoir que 120 tonnes dans l'atmosphère. La force dépensée est 45 fois moindre mais la masse à déplacer l'étant 672 fois, le résultat obtenu est pratiquement quinze fois moindre. Le rendement idéal n'appartient donc pas — tant s'en faut — aux colosses de l'air.

On a pourtant obtenu beaucoup mieux, sur l'eau comme dans l'air; il y a des planeurs aquatiques qui pourraient faire la traversée de l'Atlantique en deux jours et demi s'ils étaient en état de tenir la mer et des aéroplanes pour qui le deux cents milles à l'heure est la règle moyenne. On dépasse notablement encore ces vitesses avec des appareils spéciaux, avions comme autos et, quand la stratosphère sera praticable on en verra certainement bien d'autres.

Actuellement, on ne se risque que très prudemment dans cette voie; on se contente de l'amélioration des appareils connus en modifiant les moteurs et ce qu'on peut appeler les carcasses. Des métaux plus légers et plus résistants allègent le moteur et la forme dite " aérodynamique " aide à la propulsion. Les autos et les locomotives en ont grandement bénéficié mais on ne s'arrêtera certainement pas en si bon chemin.

On travaille assidûment dans les laboratoires à la découverte du métal idéal comme résistance et comme légèreté; les ateliers ne sont pas, non plus, en reste d'activité et, dans dix ans d'ici, les moteurs en service feront regarder ceux d'aujourd'hui comme de la simple ferraille. Le progrès définitif sera-t-il enfin accompli ? Non, car il ne peut pas l'être et ne le sera jamais; l'homme voudra toujours faire mieux.

Il voudra déjà battre le record détenu par la mouche " Cephenomya " puis celui de la balle de fusil.

Il y arrivera sans doute.

Avec la vitesse de la mouche en question, il pourra déjà faire du 815 milles à l'heure, soit le tour du globe en dix-sept heures et cela lui permettra de curieuses prouesses.

Sans donner sa pleine vitesse, il pourra suivre la marche apparente du soleil et partir, par exemple, de Montréal à midi; tout le long du parcours il sera midi pour lui et quand il se retrouvera à Montréal après avoir fait le tour entier de la terre, il sera encore midi. Il aura accompli le prodige de partir, faire un voyage de 25.000 milles et rentrer à la même heure.

Ce n'est déjà pas mal mais il pourra mieux encore. S'il donne sa pleine vitesse, celle de la mouche, il se trouvera, à l'arrivée, de sept heures en avance sur le soleil; il sera cinq heures du matin. Notre voyageur sera donc arrivé longtemps avant d'être parti.

Théoriquement c'est absolument exact.

Avec la vitesse de la balle de fusil, le tour du globe ne lui prendra guère que six heures. Cette fois, ce sera sans doute l'idéal puisqu'à cette allure, en deux jours et demi l'homme se rendrait dans la lune ! Hélas, il se dira qu'il lui faudrait pourtant deux années, sept mois et vingt jours de cette course folle pour atteindre le soleil et il ne sera pas encore content.

Tout ceci, c'est de la fantaisie, dites-vous. Nullement; l'homme rêve à des choses pareilles et plus fortes encore puisque certains savants prévoient sérieusement la possibilité future de voyages interplanétaires. Or, il faudrait, pour cela, réaliser une vitesse initiale, c'est-à-dire de départ, suffisante pour vaincre l'attraction terrestre et cette vitesse dépasse notablement celle d'une balle de fusil de guerre.

— Je ne veux faire de peine, même légère, à nul savant, fût-il même un peu "toqué ", mais il y a certainement une limite, très reculée je veux bien, à la vitesse mécanique. Il y a un point critique, impossible à dépasser et marqué déjà par la solidité d'assemblage et ensuite par la force de cohésion de la matière employée. Avant d'atteindre cette limite, l'homme aura d'ailleurs toutes les chances de s'écrabouiller ou de se faire sauter cent fois.

Au reste, quel besoin *réel* éprouvons-nous d'une vitesse toujours plus grande ? Il est assurément bon de voyager rapidement mais ne devrions-nous pas nous contenter d'une vitesse raisonnable ? On a dit que la rapidité des voyages avait permis aux peuples de se connaître plus facilement et mieux, par suite qu'elle préparait l'entente universelle. Est-ce bien vrai ?

Deux voisins éloignés s'entendent parfaitement précisément parce qu'ils ne se voient pas souvent; trop rapprochés comme distance ou par les moyens de communication, ils ont toutes les chances de voir la chicane remplacer l'ancienne amitié. C'est bête mais c'est très humain et cela ne se passe pas autrement entre les divers peuples.

Nos bons vieux grands pères ne se hâtaient pas tant que nous et ils trouvaient tout de même le temps de tout faire et de le faire souvent mieux que nous et c'est peu-être parce qu'ils allaient lentement dans la vie que beaucoup d'entre eux prenaient un siècle pour la parcourir.

Aujourd'hui, nous allons en Europe en cinq jours alors qu'autrefois il fallait cinq mois; en temps de paix c'est sans inconvénient et cela peut même être agréable, mais en temps de guerre ?

La vitesse dont nous sommes de si fervents fidèles nous réserve sans doute de cruelles leçons dans un avenir plus ou moins éloigné.

POUR LE THÉ DE CINQ HEURES, CLAIRE DODD PORTE CETTE ROBE DE SATIN BLANC ET NOIR, D'UNE CHIC SIMPLICITÉ.

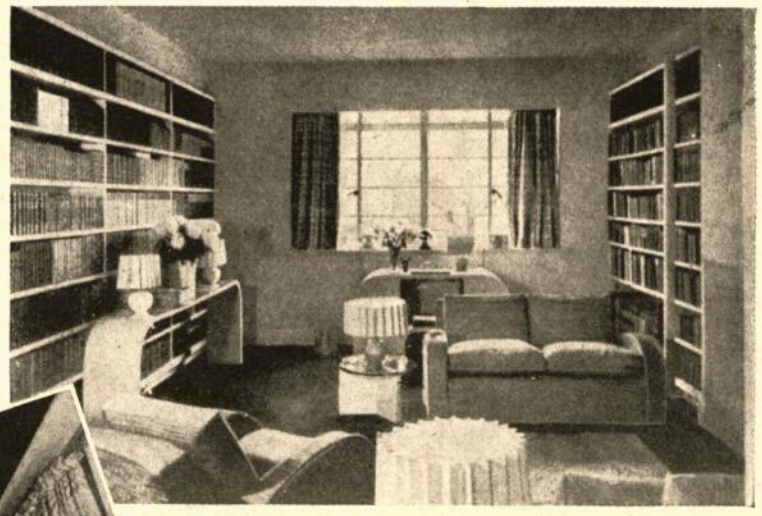
L'ARGENT DOMINE DANS CETTE ROBE DU SOIR PORTÉE PAR CAROL HUGHES : TUNIQUE DE TAFFETAS BLEU.

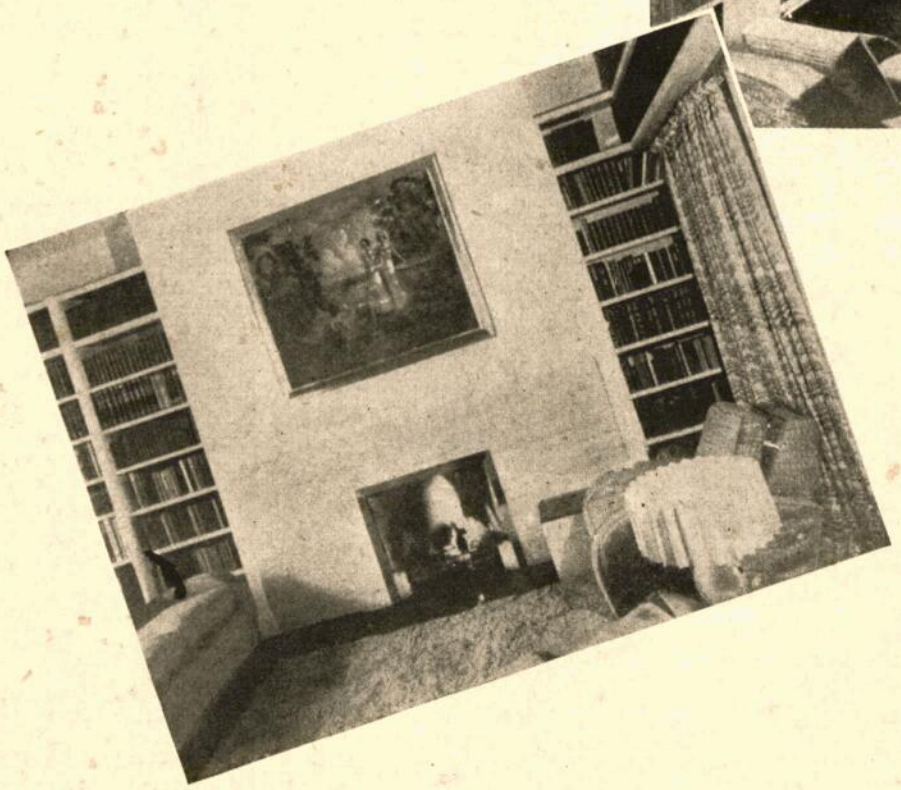
LES SOULIERS QUE PRÉFÈRE JEAN CHATBURN : DE SIMPLES ESCARPINS DE CUIR VERNI NOIR À TALONS FRANÇAIS.

UNE MODE NOUVELLE LANCÉE À HOLLYWOOD PAR JOAN BLONDELL : DES GANTS DE TISSU DORÉ POUR LE SOIR.

Le Foyer du Parfait Liseur

Les couleurs dominantes dans ce cabinet de lecture sont le crème, le fauve-clair et des bruns peu accentués. L'impression de confort est obtenue par les fauteuils profonds, les grands rayons de livres et le foyer. Certains tissus de l'art rural font les meilleures tentures pour une pièce moderne.





Ces photos donnent une idée bien imparfaite du charme de cette pièce vue de divers côtés. Ce sont les couleurs et la sobriété des lignes qui créent cette harmonie : la couleur anime, les lignes simples reposent. Remarquez que rien, ici, n'est véritablement luxueux; il n'a suffi que d'avoir un peu d'argent et beaucoup de goût. Le parfait liseur aime la quiétude des yeux autant que de l'oreille !

Montage photographique "The Sketch"

Notre Roman

Complet

LINDSAY SENT QU'IL LUI EST IMPOSSIBLE DE MENTIR À GAULT.

— CE . . . CE N'EST PAS POUR LE TROUSSEAU, ADAM, AVANÇA-T-ELLE . . . VOULEZ-VOUS ME DONNER CE CHÈQUE SANS M'EN DEMANDER JUSTIFICATION ?

Illustrations de F. L. Nicolet

L'Ombre sur le Bonheur

par Concordia Merrel

CHAPITRE PREMIER

Ce jour-là, se produisirent des événements qui devaient changer la face des choses pour Lindsay Sheridan; celle-ci avait mené, jusqu'alors, une vie paisible qui coulait comme un fleuve entre les rives des distractions et des plaisirs . . . Elle allait, tout à coup, se trouver submergée par les lames de fond de l'émotion et de la souffrance.

Naturellement, au matin de ce même jour, Lindsay était loin de se douter de la gravité de l'heure. Debout, dans sa chambre, devant son haut miroir à trois faces, elle donnait un dernier coup d'œil critique à l'impeccable amazone de drap noir qu'elle avait revêtue pour monter à cheval en compagnie de Harry Livington, le plus beau et le plus répandu des jeunes gens de leur coterie . . . Cette perspective amena l'ébauche d'un sourire sur les lèvres de la jeune fille. Depuis quelques semaines, Harry Livington se montrait particulièrement assidu; dans les beaux yeux fixés sur elle, Lindsay voyait briller une flamme qui avait le pouvoir d'accélérer instantanément les battements de son cœur et de colorer

ses joues d'une rougeur charmante. Toutefois, elle ne s'avouait pas encore que, de son côté, elle était bien près de tomber amoureuse du séduisant cavalier. Par ailleurs, Harry Livington ne possédait pas un sou vaillant, mais Lindsay n'attachait aucune importance à ce détail. Elle s'en tenait au moment présent et limitait ses prévisions à l'heure proche de leur rendez-vous.

Quand elle entendit sa mère l'appeler, Lindsay ne reconnut pas le glas du destin ! . . . Elle répondit, d'une intonation joyeuse :

— Je viens, mère !

Elle descendit en courant l'escalier conduisant à l'étage au-dessous, passa la tête par la porte entre-bâillée du boudoir de Mrs Sheridan et dit :

— Qu'y a-t-il, mère ?

— Entre. J'ai à te parler, répondit laconiquement Mrs Sheridan.

Lindsay obéit et se tint debout, adossée à la porte fermée. Elle réalisait ainsi un gracieux tableau : sa souple silhouette était rehaussée par les lignes sobres de son amazone; ses cheveux d'or en fusion se trouvaient à demi dissimulés sous le chapeau d'homme, profondément enfoncé sur la tête; ses yeux, qui rappelaient la couleur de la mer sous les tropiques, semblaient en refléter aussi les abîmes . . . dont jusqu'alors Lindsay elle-même ne soupçonnait pas les sombres profondeurs.

Mrs Sheridan était assise à son bureau, occupée à classer des papiers accumulés devant elle: il s'agissait de factures urgentes, de lettres de réclamations, dont certaines contenaient la menace de charger l'huissier du recouvrement. Leur ton comminatoire eût sans doute affolé toute autre femme, mais Mrs Sheridan ne laissait aucune émotion avoir prise sur elle: rien n'était plus nuisible pour le teint, assurait-elle.

Petite, mince, extraordinairement bien conservée, elle représentait le type parfait de la femme de tête, ne se départissant jamais de son calme et associant à des aptitudes calculatrices l'esprit de décision. Ses yeux, d'un bleu clair, avaient des reflets d'acier, mais elle savait, si l'occasion se présentait, en adoucir l'éclat; sa bouche aux lèvres minces et très rouges, dessinait une ligne presque droite; ses cheveux tiraient sur le blond cendré. Le ferme modelé des traits ajoutait encore à l'impression de dureté qui se dégageait de ce visage, mais, en cas de besoin, il revêtait une expression de tendre féminité à laquelle les hommes se laissaient infailliblement prendre.

— Linney, (diminutif de Lindsay), dit sans autre préambule Mrs Sheridan . . . L'heure est venue de prendre un parti.

La jeune fille avait l'habitude de ces sorties et devina tout de suite que des difficultés financières étaient à l'ordre du jour.

— Est-ce donc si grave, mère ?

—Plus grave que tu ne peux l'imaginer, répondit Mrs Sheridan, en indiquant la liasse de factures, d'un geste de sa jolie main soignée . . . Et il y en a bien d'autres ! ajouta-t-elle avec un soupir.

— Mais ne pouvez-vous pas, mère, comme d'habitude, faire patienter nos créanciers en leur versant respectivement des acomptes ?

Les révélations de Mrs Sheridan ne paraissaient aucunement avoir affecté sa fille. Dans le milieu où vivaient les deux femmes, il était courant d'avoir des dettes et, quand le montant atteignait une certaine importance, le prestige des intéressés s'en trouvait plutôt rehaussé qu'amoindri.

— Je crains bien que ces palliatifs ne soient plus de mise, répliqua Mrs Sheridan. Les notes, de nos jours, ont une tendance à s'enfler démesurément et les fournisseurs ne veulent pas attendre.

— Mais, mère, est-ce que papa ne nous envoie plus d'argent ?

— Ma chère enfant, les revenus que nous sert ton père suffisent à peine à nous payer quelques " mises en pli " en dehors de notre budget alimentaire.

Mr Sheridan, amèrement désappointé à la suite d'un mariage qui ne lui avait apporté aucune satisfaction de cœur ou d'esprit, avait résolu, après une expérience de quelques années, de partir pour l'Australie où il conservait d'assez importants intérêts, dans l'industrie minière. Les revenus dont Mrs Sheridan parlait avec mépris auraient dû logiquement suffire à l'entretien du ménage et, à plus forte raison, des deux femmes, mais Mrs Sheridan avait, dès le début, organisé sa vie sur un pied extravagant. Il ne lui venait jamais à l'idée de tailler son manteau d'après le métrage d'étoffe dont elle disposait, mais, au contraire, son système consistait à établir d'abord le modèle qui lui plaisait, en comptant sur un miracle pour proportionner ensuite l'étoffe à ses besoins ! Dans ce milieu, l'argent coulait entre les doigts comme de l'eau claire et, pour garder son rang, il fallait se tenir au niveau.

— Alors, demanda Lindsay, sur quelles ressources aviez-vous établi notre train de vie ?

— Grâce à mon ingéniosité, j'étais parvenue, ces dernières années, à nous assurer un crédit suffisant, mais il ne reste plus de marge !

— Je comprends, dit Lindsay.

— C'est déjà quelque chose, ma chérie, et je voudrais te voir te comporter en conséquence, repartit Mrs Sheridan avec un peu de mauvaise humeur qu'elle se hâta de dissimuler sous un sourire, car elle avait de bonnes raisons pour ne pas désirer entrer en conflit avec Lindsay . . . Oui, continua-t-elle, la situation ne permet plus d'ater-

À TRAVERS LA TABLE, CE JOUR-LÀ, GAULT CONTEMPLAIT SA FEMME . . . ELLE S'EN APERÇUT ET ILS ÉCHANGÈRENT UN LONG REGARD.

moiements : il faut donner un coup de barre.

— Mais dans quelle direction ? demanda Lindsay.

Mrs Sheridan leva sur sa fille ses yeux rusés et répondit d'une voix égale :

— Eh bien ! ma chérie, je crois que, cette fois, notre sort est entre tes mains.

— Entre mes mains ? Comment ? Que puis-je faire ? demanda Lindsay, stupéfaite.

— Tu peux épouser un homme riche, conclut Mrs Sheridan, en scandant ses mots.

— Mère !

Les regards des deux femmes se croisèrent, puis Lindsay détourna les yeux. Elle se sentait nerveuse et son cœur battit plus fort.

— Avec qui montes-tu à cheval, ce matin ? demanda Mrs Sheridan, d'un ton coupant.

Après une pause, Lindsay répondit :

— Pourquoi cette question, mère?

Cette interrogation impliquait une sorte de défi qui n'échappa point à l'astucieuse Mrs Sheridan. Elle prit son temps avant de répondre :

— La fréquentation de ce jeune homme comporte certains avantages : il est bien apparenté et il a ses entrées dans la société la plus fermée; son assiduité est flatteuse, mais, en ce qui te concerne, son rôle doit demeurer purement décoratif. Je veux croire que tu t'en rends compte.

— Oui, mère . . . peut-être, répondit Lindsay en hésitant.

— Peut-être ? répliqua Mrs Sheridan. N'en es-tu pas sûre?

— Supposons que j'aie assez d'affection pour passer outre aux autres considérations, suggéra Lindsay d'une voix entrecoupée . . .

— Non, interrompit Mrs Sheridan, Je ne veux pas supposer que l'affection puisse te rendre idiote, Lindsay! A propos, je suis un peu fatiguée de voir Harry Livington s'afficher avec toi. Les gens commencent à se demander si ce flirt doit avoir une suite.

— Ce pourrait bien être le cas, murmura la jeune fille. .

— Ce serait simplement absurde, répliqua Mrs Sheridan, implacablement . . . Je t'ai révélé que nous étions à bout de ressources, ruinées, sur le bord de la faillite, et tu me parles de lier ton sort à celui d'un jeune homme qui ne possède pas un centime ! C'est insensé !

Mrs Sheridan rencontrait chez sa fille une force de résistance qu'elle ne soupçonnait pas. Lindsay demeura sur ses positions et répondit avec une fermeté inaccoutumée :

— Je suis . . . J'aime bien Harry, mère.

Mrs Sheridan dévisagea sa fille, puis, en faisant de la main un geste évasif, elle répondit :

— Je n'en doute pas, ma chérie, et je partage ton sentiment. Tous ceux qui le connaissent éprouvent un faible pour ce séduisant bon à rien, mais personne ne peut le prendre au sérieux. Tu te rends compte, je pense, Linney, que tu es indiscutablement la plus jolie personne de notre coterie ?

Lindsay ne répondit pas directement à cette question. Si elle n'en avait pas eu la preuve par le témoignage de ses propres yeux, l'admiration perpétuelle dont les hommes l'entouraient l'aurait rendue consciente de sa beauté. Néanmoins, elle n'était pas vaniteuse.

— Si je suis jolie, mère, est-ce une raison pour que nous tirions ce genre de profit de mes charmes ?

Lindsay n'ignorait pourtant pas que cette solution était envisagée depuis longtemps par son entourage. Sa mère en parlait toujours comme allant de soi et, d'ailleurs, un beau mariage était l'unique but de toutes les jeunes filles de leur monde. Mais, depuis quelques semaines, la cour passionnée de Harry Livington avait fait perdre de vue à Lindsay le côté pratique de la question. N'écoutant que son cœur, elle se laissait aller à rêver d'une union romantique entre elle et Harry. Pour la première fois, elle croyait aimer.

— Tu me demandes si nous devons en tirer profit,, Linney ? répéta Mrs Sheridan, en regardant sa fille comme si elle se trouvait soudain en face d'un spécimen d'une race disparue.

Elle reprit :

— Dans quel but t'imagines-tu avoir reçu en naissant le don de la beauté ? Pour la gaspiller et la laisser se faner comme une fleur ? . . . Devons-nous en tirer profit ? continua-t-elle avec un rire sarcastique. Et pourquoi pas, je te prie ? Les femmes n'ont-elles pas, depuis le commencement du monde, profité de leur beauté pour faire la conquête de l'homme puissant ? C'est une loi de la Nature. Dans les temps préhistoriques, c'était sans doute pour l'homme portant autour de son cou le collier le plus fourni de dents de tigre ou possédant le plus grand nombre de peaux d'ours que les femmes déployaient leurs charmes . . . De nos jours, l'homme qui dispose de l'assortiment le plus complet d'automobiles dans son garage est devenu le point de mire de l'ambition féminine. Comme tu vois, rien n'est changé et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde.

Tout en parlant, Mrs Sheridan effectuait des recherches parmi les papiers étalés devant elle.

— Pour quelle autre raison aurais-je pris tant de peine afin que tu sois toujours habillée avec la plus extrême élégance ? J'ai mis en valeur ta beauté comme on surveille un capital. Pour obtenir ce résultat, je n'ai jamais regardé à la dépense . . . Jette un coup d'œil sur ceci, ajouta-t-elle en tendant à Lindsay diverses factures, sans toutefois les lui mettre en main.

Elle se contenta d'en faire la lecture.

— " Harriette " réclame sept cents livres pour les chapeaux qu'elle t'a fournis depuis deux ans . . . C'est une somme exagérée, mais quand on possède le génie d'Harriette, on est excusable d'en profiter. Tu dois reconnaître que tes chapeaux t'ont toujours coiffée à la perfection.

— Sept cents livres, mère, cela me paraît beaucoup ! s'écria Lindsay.

— Peuh ! Dans le total, cela équivaut à une piqûre de puce . . . Il faut te rappeler, d'ailleurs, que tous ces modèles sont exclusifs. J'aurais peut-être préféré voir un chapeau identique sur la tête d'une autre femme . . . Il m'eût alors été permis d'obtenir, devant le tribunal, une réduction sur cette facture . . . Maintenant, voici Mrs Bessi, couturière, qui présente une facture de onze cents livres. C'est une manière comme une autre de vous dévaliser au coin d'un bois, car, tu le sais bien, les toilettes actuelles tirent leur valeur plutôt de l'originalité des garnitures que du prix des tissus. Bien entendu, il y a le tour de main qui doit être rétribué . . . Venons maintenant, ma chérie, aux souliers: quarante paires au prix moyen de cinq livres . . . Par une simple multiplication, tu pourras facilement connaître le total. Qu'est-ce que cette liste interminable ? . . . Ce sont des bas: cent quinze paires, — quatre douzaines de chemises de nuit; combinaisons: neuf roses, neuf mauves, neuf blanches . . . Mais à quoi bon récapituler en détail ? J'ai simplement voulu te signaler ces chiffres pour te faire comprendre que je n'aurais pas songé à t'équiper sur un pied si dispendieux, si je n'avais pas eu l'arrière-pensée de mettre ta beauté en valeur pour des fins utilitaires.

Lindsay demeurait confondue devant tant d'extravagance. Elle était habituée à satisfaire tous ses caprices, mais elle n'avait jamais songé aux dépenses correspondantes. Elle dit enfin :

— Mises ainsi l'une au-dessous de l'autre, ces sommes atteignent en effet un total effarant . . . J'imagine, mère, qu'à aucun moment, papa n'a envoyé des sommes proportionnées à ces dépenses ?

— Comme je te l'ai déjà dit, ma chérie, ton excellent père, ton père bien intentionné mais aveugle, ne m'a jamais fourni qu'une pension strictement alimentaire . . . L'intelligence et l'esprit entreprenant de ta mère ont réussi jusqu'à présent à boucher les trous. Je me sens encore une réserve d'énergie, mais il serait temps que tu viennes à mon aide.

— Je ne vois pas bien qu'elle forme pourrait prendre mon intervention. La situation modeste de mon prétendant actuel n'implique pas que les hommes riches se disputent ma main, répliqua Lindsay. Ne pourriez-vous tirer sur notre compte en banque ?

— Il y a longtemps, ma chérie, que notre compte courant est déficitaire: j'ai déjà reçu plusieurs rappels fort désagréables de la direction à ce sujet... Mais n'usons pas nos forces à considérer le côté négatif de la question... Ne nous occupons pas du passif.

Tout en parlant, Mrs Sheridan posa les factures, ouvrit un tiroir et en tira une feuille de papier bleu.

—Voici, au contraire, dit-elle, un fait positif pouvant influer sur nos chances d'avenir: Rhoda Braid m'annonce qu'elle nous amènera ce soir, à dîner... Adam Gault. Ce sera un dîner sans cérémonie, tout à fait entre nous, ajouta-t-elle en regardant sa fille d'un air significatif.

—Adam Gault ? s'écria Lindsay, déconcertée . . . Le roi du fer ? S'agit-il du millionnaire ?

— Du multimillionnaire, corrigea Mrs Sheridan.

— Et que suggérez-vous, maman, à ce propos ?

—Mon esprit apporte autant d'ardeur à dresser des plans qu'une abeille à remplir sa ruche, répondit Mrs Sheridan en éludant la question.

— Est-ce à dire que vous avez jeté votre dévolu sur lui comme un mari possible et que vous comptez sur moi pour mener à bien ce projet ?

— C'est précisément mon idée, confirma Mrs Sheridan.

— Nous ne le connaissons même pas, mère !

— Non, reprit Mrs Sheridan, sans se départir de son calme, mais nous ferons sa connaissance ce soir. J'ai obtenu de Rhoda tous les renseignements possibles sur notre invité: c'est un homme qui doit sa fortune à lui seul, un cœur d'or, une nature rude et franche qui ne ménage ses vérités à personne; il a, paraît-il, commencé sa carrière par le travail manuel et ses mains en gardent la trace; il est

MARCELLE CHANTAL, LA TALENTUEUSE ET BELLE VEDETTE DU CINÉMA FRANÇAIS, NOUS A PRIÉS, DANS UNE CHARMANTE LETTRE, DE PRÉSENTER SES AMITIÉS À NOS LECTEURS ET LECTRICES.

Publié en vertu d'un traité avec la *Société des Gens de Lettres.*

grand, fort, robuste, taciturne et maladroit. Il n'a guère changé sa façon de s'habiller depuis le temps où il était ouvrier... Ma chérie, il n'y a pas de type d'homme plus facile à manœuvrer. Guide-toi d'après ce détail : le foyer est l'idéal de ces cœurs simples, ajouta Mrs Sheridan en riant de son rire aigu et artificiel. *Home, sweet Home* !

Lindsay fut choquée de ce cynisme et demanda :

— Tenez-vous aussi de Rhoda Braid cette particularité ?

— Non, mais je connais exactement ce qui convient à ce genre de nature. C'est le premier contact de Mr Gault avec Londres et Rhoda m'affirme qu'il n'a encore vu personne. J'ignore comment elle est parvenue à l'accaparer, mais ce ne peut être pour longtemps et, d'ici quinze jours, toutes les jeunes personnes, en quête d'un mari, se seront jetées à sa tête !

— D'après ce que je comprends, dit Lindsay avec une nuance d'indignation, vous me réservez la priorité.

Mrs Sheridan regarda sa fille droit dans les yeux et dit d'une voix coupante :

— C'est précisément le cas. N'oublie pas que tu as la première chance et profites-en.

Mrs Sheridan était née pour imposer sa volonté autour d'elle et Lindsay avait acquis l'habitude de l'obéissance.

Elle hésita un instant et finalement ne protesta pas.

— Eh bien, maintenant, reprit Mrs Sheridan, va faire ta promenade à cheval, mais souviens-toi que si le jeune Livington précisait ses intentions, — Mrs Sheridan s'interrompit alors en riant et dit ensuite avec une dureté inaccoutumée, même chez elle. — D'ailleurs le cas ne se présentera pas. Harry Livington appartient à cette catégorie d'hommes qui s'éclipsent au dernier acte.

— Comment ? demanda vivement Lindsay.

— Je veux dire, ma chérie, qu'avant de te faire la cour, il ne s'est pas montré moins assidu auprès d'une douzaine de jolies filles et il continuera ce manège jusqu'au moment où il réussira à gagner le cœur d'une riche héritière.

— Mère ! s'écria Lindsay, dont les yeux lançaient des éclairs. Vous n'avez pas la moindre idée du caractère de Harry.

— Il y a trois mois, continua Mrs Sheridan imperturbablement, il ne quittait pas d'une semelle la jeune Sinclair, qui est brune comme la nuit... Tes cheveux d'or, formant contraste, auront probablement contribué à faire sa conquête. La prochaine, — ajouta-t-elle en appuyant sur le mot, — la prochaine divinité à laquelle il rendra un culte sera sans doute dotée d'une magnifique chevelure rousse, comme celle des modèles de Dante Gabriel Rossetti... Tu verras !... En attendant, nous sommes endettées jusqu'au cou et... Adam Gault vient dîner ce soir.

— Mais, mère ! s'écria Lindsay d'une voix émue, comme si elle avait l'intuition qu'au moment même son avenir s'incrustait sur les tables du Destin... Mr Gault peut fort bien ne pas désirer m'épouser ?

Mrs Sheridan se retourna vivement vers sa fille :

— Il dépend de toi qu'il le désire... Tu as bien compris: la ruine et la honte nous attendent... Cette fois, nous ne leur échapperons pas. Il est donc absolument nécessaire que tu l'amènes à désirer t'épouser.

Blessée dans ses sentiments intimes, Lindsay sentit une seconde fois la révolte la gagner... Mais elle ne trouva pas les mots pour l'exprimer. Elle rougit, se mordit la lèvre, rassembla sa jupe et quitta brusquement la pièce. Mrs Sheridan regarda sa fille sortir et un léger pli creusa son front : elle n'était pas sûre d'avoir gagné la partie.

CHAPITRE II

A ce premier événement qui devait si gravement influencer la vie de Lindsay, succéda, une demi-heure après le second: encore émue et bouleversée à la suite des révélations de sa mère, Lindsay, montée sur sa jument baie, gagna le carrefour de l'allée cavalière où elle avait rendez-vous avec Livington; elle se retourna sur sa selle et jeta un coup d'œil circulaire... Au même instant, Livington pénétrait dans " Hyde-Park " par la grille de Piccadilly: même à cette longue distance, elle reconnut immédiatement l'élégante silhouette et l'aisance caractéristique du cavalier; à cette vue, elle éprouva une agréable émotion, de courte durée, car elle se rendit bientôt compte que le jeune homme chevauchait aux côtés d'une femme... Il se penchait un peu vers celle-ci, dans l'attitude même qu'il prenait pour parler à Lindsay; son air absorbé lui donnait l'apparence de ne songer à personne en dehors de sa compagne du moment et, sans doute, si Lindsay avait été plus à portée, eût-elle surpris les mêmes mots ! Au début, elle pouvait à peine en croire ses yeux : toute la scène revêtait un cachet irréel, rappelant un cauchemar. Elle eut la sensation qu'on venait de la frapper et elle en demeura comme étourdie; elle tenait ses regards fixés sur les deux chevaux qui se rapprochaient, sans avoir nettement conscience des personnalités en jeu. Puis, soudain, une vague de colère et de honte balaya la tendre émotion que la vue du jeune homme avait suscitée, tout d'abord, en elle. Appuyant son talon contre le flanc de sa jument, elle se porta vivement au-devant du cavalier... L'instant d'après, ils se trouvèrent à la même hauteur : à la vue de Lindsay, le visage du jeune homme devint méconnaissable; ses yeux révélaient clairement que le souvenir de leur rendez-vous lui revenait soudain à la mémoire :

— Lindsay ! cria-t-il en arrêtant son cheval.

Mais la jeune fille, tout en continuant sa route tourna à demi la tête et répondit d'un ton dégagé :

— Je regrette, Harry, je ne puis m'arrêter. Je suis déjà en retard pour un rendez-vous urgent !

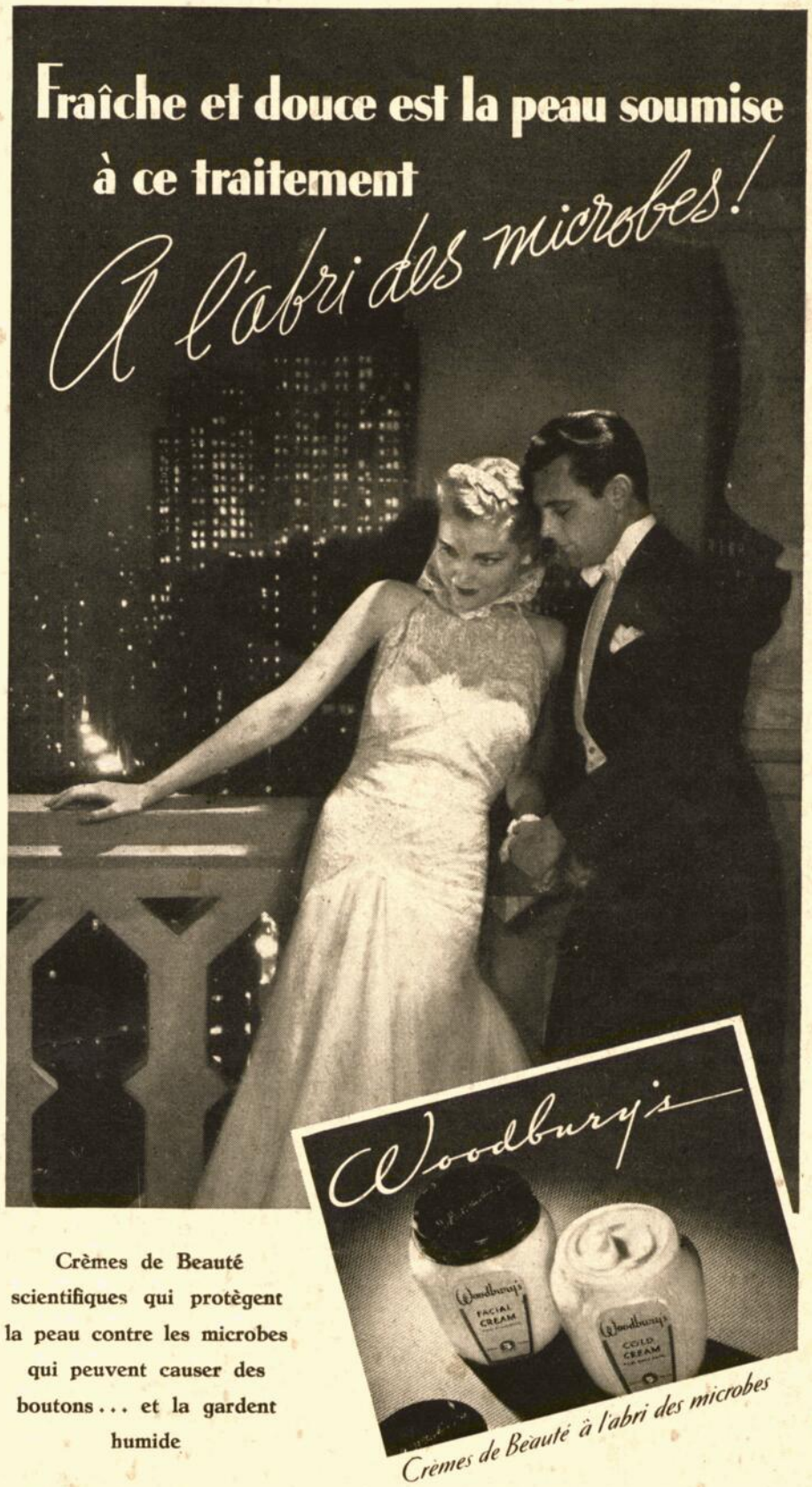
Elle ne voulait à aucun prix lui laisser deviner combien elle avait été déçue. Elle mesurait mieux maintenant la souffrance qu'elle ressentait. Comment avait-elle pu se prendre au charme trompeur, au sourire, aux beaux yeux de ce séducteur professionnel ? Elle galopait, en murmurant entre ses dents :

" Elle a, en effet, des cheveux rouges, précisément la teinte Rossetti. Maman est véritablement douée de seconde vue ! " ajouta-t-elle avec un rire amer...

Un changement profond venait de se produire chez Lindsay.

De retour à la maison, elle monta dans sa chambre et s'abandonna à sa fureur. Elle se débarrassa de son amazone et s'invectiva devant la glace, se traitant de niaise et d'idiote... Une fois la tempête apaisée, elle considéra attentivement son image où toutes les grâces se trouvaient réunies :

" Eh bien, pensa-t-elle, il me reste toujours ma beauté... Elle m'appar-



Crèmes de Beauté scientifiques qui protègent la peau contre les microbes qui peuvent causer des boutons... et la gardent humide

Crèmes de Beauté à l'abri des microbes

DES sautes brusques de température, la poussière qui flotte dans l'air, les microbes qui causent souvent des boutons... autant de menaces pour la beauté de votre peau. Vous pouvez toutefois vous protéger contre elles et garder votre peau humide et claire, grâce au Cold Cream Woodbury.

Contient un Elément Microbicide Exclusif

Pourquoi donc, demanderez-vous, le Cold Cream Woodbury remplit-il ses fonctions embellissantes, plus rapidement et plus sûrement que d'autres ? Tout d'abord, parce qu'un ingrédient exclusif le met, jusqu'au plus profond du pot, à l'abri de tous microbes.

Les microbes, cause ordinaire de boutons, s'en trouvent chassés. La dernière raclure de Cold Cream Woodbury est aussi exempte de microbes que la première !

Et cette crème délicate possède toutes les qualités imaginables ! Elle pénètre très avant dans les pores pour en extraire la poussière et les sécrétions cireuses qui enlaidissent la peau. De plus, le Cold Cream Woodbury combat les petites rides vieillissantes en gardant la peau humide. L'Elément 576, autre ingrédent important, aide à combattre la sécheresse de la peau.

Vous aurez aussi besoin de la Crème de Visage Woodbury à l'abri des microbes pour protéger votre peau contre le vent et la poussière. Une agréable crème de fond qui donne un ton naturel à votre rouge et à votre poudre ! Chacune de ces charmantes crèmes, seulement 50c, 25c, 15c en pots ; 25c, 10c en tubes. Essayez-les.

COMMANDEZ MAINTENANT...

Nécessaire pour le teint !

Vous procure de bons tubes échantillons de deux Crèmes de Beauté Woodbury; six teintes de Poudre de Visage Woodbury; aussi morceau de Savon Woodbury pour le Visage, contenant l'élément " Filtered Sunshine ", grandeur chambre d'amis. Ci-joint 10c pour affranchissement et emballage.

John H. Woodbury, Ltd., Dépt. 1534, Perth, Ont.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

• EVITEZ LES CONTREFAÇONS... Recherchez la tête et la signature de *John H. Woodbury, Ltd* sur tous produits Woodbury.

FABRICATION CANADIENNE

tient... Comme ma mère dit, pourquoi ne pas en tirer parti?... Les hommes ont trop beau jeu. Pourquoi n'essaierais-je pas de me venger sur eux tous de l'affront que l'un d'eux m'a infligé!"

La jeune fille se croyait cruellement blessée, mais, si elle avait eu plus d'expérience, elle se serait rendu compte que sa vanité, et non pas son cœur, était en jeu.

Ce fut seulement à la fin du lunch que Lindsay aborda avec sa mère le sujet de Harry Livington. Après un long silence, elle dit soudain, d'un ton sarcastique :

— Je fais amende honorable, mère: les faits confirment vos prévisions... Vous avez même deviné la couleur des cheveux de ma remplaçante! Ne me disiez-vous pas ce matin que notre situation financière était critique et qu'un millionnaire devait venir dîner à la maison, ce soir?

— Je reconnais ma courageuse petite fille, Linney! répondit Mrs Sheridan, qui ne s'attendait pas à gagner sa cause aussi facilement.

Rien ne pouvait être plus favorable pour ses plans que les dispositions d'esprit où se trouvait Lindsay: après une déception sentimentale, la jeune fille n'hésiterait devant rien.

Le lunch à peine terminé, Mrs Sheridan en vint de suite aux choses sérieuses.

— Maintenant, montons, dit-elle, et résolvons la question toilette. Je désire, chérie, que tu paraisses ce soir tout à fait à ton avantage.

— Suis-je jolie, mère? demanda Lindsay à brûle-pourpoint.

— Ravissante!

—A quoi servirait ma beauté, si nous n'en tirions pas profit? reprit-elle avec effort. Les hommes sont méprisables; il ne doit pas en exister un seul au monde dans lequel on puisse avoir confiance... Je voudrais être assez belle pour les faire souffrir!

Lindsay subissait l'amertume de la première désillusion et, instinctivement, elle ne pensait qu'à rendre coup pour coup.

Mrs Sheridan, prise au dépourvu par l'intensité des sentiments de sa fille, s'efforça de l'apaiser. Elles montèrent ensemble l'escalier pour aller examiner la garde-robe de Lindsay. Tandis qu'elle sortait les toilettes une à une, Mrs Sheridan dit :

— Tenons-nous au blanc, ma chérie, qui s'accordera à la simplicité de notre invité; l'élégance de la coupe et la richesse de l'étoffe flatteront ses aspirations mondaines, dont il a sans doute à peine conscience; peu de bijoux, une bague et un rang de perles; une coiffure simple et sans apprêt. Un mélange bien dosé de naturel et d'artifice; voilà à quoi il faut atteindre.

Lindsay, les yeux durs, la bouche serrée, se conformait de son mieux aux indications de sa mère. Ses souffrances étaient trop récentes pour qu'elle pût compatir à celles d'autrui. Elle ne songeait pas qu'avec l'appât de sa beauté, elle préparait une trappe où devait se prendre le cœur d'un homme.

Elle venait à peine de terminer sa toilette, quand un coup de marteau impératif résonna à la porte d'entrée. Ce bruit amena Mrs Sheridan sur le palier du premier étage. Se penchant sur la balustrade, elle vit la femme de chambre traverser le hall, ouvrir la porte et une voix profonde monta jusqu'à elle : "M. Gault."... Mrs Sheridan entre-bâilla la porte de Lindsay et murmura :

— Le voici! Et, par bonheur, Rhoda ne l'accompagne pas. Il est tel que je me l'imaginais: grand, fort et habillé comme un sauvage... Descends vite! Je te rejoindrai dès que je serai prête... C'est véritablement providentiel! N'oublie pas ce que représente ce convive pour nous. Quant aux hommes, tu sais maintenant par expérience ce qu'en vaut l'aune! Ils ne méritent aucune pitié... N'en montre pas!

En prononçant ces derniers mots, la voix de Mrs Sheridan, bien qu'elle continuât à parler très bas, acquit une intensité extraordinaire.

— Soyez sûre que je n'oublierai rien, mère, répondit Lindsay en se dirigeant vers l'escalier.

— Alors, bonne chasse! conclut Mrs Sheridan en envoyant à sa fille un baiser du bout des doigts.

Arrivée au bas des marches, Lindsay s'arrêta pour jeter un premier coup d'œil sur cet inconnu dont elle ignorait hier l'existence et qui, soudain, se dressait au premier plan. Elle l'aperçut, immobile au milieu du salon : c'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une puissante carrure. Autant qu'elle pouvait en juger, il devait avoir près de quarante ans — en réalité il n'en avait pas trente-cinq. — Ses cheveux étaient noirs; il portait un costume de cheviote claire. Les jolies lèvres de Lindsay esquissèrent une moue :

"D'où sort ce sauvage?" pensa-t-elle.

Au bruit des pas de Lindsay qui pénétrait dans la pièce, le visiteur tourna la tête.... deux yeux gris d'acier rencontrèrent ceux de la jeune fille... Peu à peu, le regard de l'homme parut s'adoucir comme si toute sa force et sa virilité fondaient devant la grâce féminine.

C'est alors que se produisit le troisième événement de ce jour fatidique : Adam Gault tomba amoureux!

Au premier abord, Lindsay se sentit déconcertée et presque émue, tant la sincérité de ce cœur qui s'offrait était évidente... Mais bientôt sa pensée se reporta sur Harry Livington... L'humiliation qu'elle venait de subir étouffa en elle tout autre sentiment.

Dès ce moment, Lindsay prévut que la conquête serait facile. Elle fut comme étourdie, par anticipation, de son triomphe certain et, renonçant à toute feinte, elle lui sourit. Il demanda à brûle-pourpoint :

— Etes-vous Mrs Sheridan?

— Je ne suis pas *madame*, répondit-elle gaiement, mais bien Lindsay Sheridan, célibataire.

Il se contenta de rire pour toute réponse et, marchant à sa rencontre, il prit la petite main dans la sienne.

— Je m'appelle Gault, dit-il.

— Le tout-puissant roi du fer! compléta-t-elle, en esquissant une révérence.

— Lui-même, conclut-il.

— Eh bien, maintenant, nous nous connaissons, dit-elle en souriant.

— Par Jupiter, le monde est merveilleux! s'écria-t-il.

— Depuis que nous nous connaissons? demande-t-elle audacieusement.

Tout en parlant, il avait continué à tenir la main de Lindsay Sheridan, sans avoir conscience de ce manquement à l'étiquette. Lindsay, bien entendu, s'en aperçut, mais elle ne fit rien pour abréger l'étreinte, jouant ainsi sa première carte biseautée dans la partie qu'elle engageait.

— Eh bien, dit-elle enfin, après ces spirituelles escarmouches, nous pourrions nous asseoir.

Il lui lâcha alors la main et prit place en face d'elle... Une fois installé dans cette pièce élégamment meublée, éclairée d'une lumière tamisée de soie jaune et où de grands vases remplis de roses répandaient un parfum subtil, Gault eut soudain la révélation de la délicate ambiance féminine où il se trouvait plongé... Il jeta un coup d'œil sur sa personne et comprit l'incongruité de sa mise. D'un air embarrassé, il se tourna vers la jeune fille.

— Je ne suis pas habillé comme il conviendrait? demanda-t-il brusquement.

Elle eut un rire léger et le regarda d'un air mutin.

— Le bon plaisir d'un roi du fer a force de loi, répondit-elle.

— Non, je devrais être en habit noir et plastron blanc... N'est-ce pas?

— Eh bien...

Mais il insista pour obtenir une réponse.

— C'est, en effet, l'habitude, reprit-elle, mais, dans le cas contraire, il n'y a pas de pénalités.

— Je crois que si.

— Pour ma part, je n'en connais pas. Ne voudriez-vous pas me renseigner?

Il la regarda un instant en silence et reprit :

— C'est bien mon intention... Un autre jour!

— Pourquoi pas tout de suite?

— Impossible!

Elle fit une petite moue et dit en souriant :

— Décidément, je me suis fait des illusions sur votre compte.

— Vous aviez donc eu une impression favorable?

— Oui.

— Quand?

— A la première vue.

— Et qu'avez-vous...

Il s'interrompit brusquement.

— Eh bien? interrogea-t-elle.

— Non, je ne vous le demanderai pas ce soir.

— Encore un autre jour?... Mais, puisque je sais maintenant que vous alliez demander : "Qu'avez-vous pensé de moi au premier instant de notre rencontre?"

En disant ces mots, elle secouait sa jolie tête d'un air de défi et le regardait de ses yeux rieurs. Gault rougit.

— Eh bien, oui, confessa-t-il. C'est, en effet, la question que je me proposais de faire... Voulez-vous me répondre?

— Bien volontiers, dit-elle vivement... Un autre jour! ajouta-t-elle après une pause, en riant de la déception de son interlocuteur.

Mrs Sheridan interrompit la conversation en apparaissant, un sourire de gracieuse bienvenue aux lèvres et une expression suave dans les yeux.

— Mister Gault, comme c'est aimable à vous d'avoir accepté de venir dîner... Nous n'entendons rien à la métallurgie et nous n'essaierons pas de nous lancer dans des considérations techniques, dit-elle en lui tendant la main.

— Bravo, répondit-il d'un ton cordial. C'est précisément pour oublier les hauts-fourneaux que je suis ici. Le travail du fer me passionne, mais de temps à autre, il faut s'évader.

— Bien entendu, et vous pouvez compter que notre frivole babil couvrira le bruit des forges!

Tout en maintenant le dialogue sur ce ton d'ironie légère, Mrs Sheri-

Un Jour de Soleil

◆

Oh, la belle, bonne journée!
Toute de calme et de soleil,
Pleine d'ivresse inavouée,
Jour tendre à nul autre pareil.

Nous avons vécu dans un rire
Toute la fraîcheur d'un espoir,
Toute la chaleur d'un délire...
Nous avons aimé jusqu'au soir!

Et puis, nous sommes revenus.
Meurtris, brûlés, l'âme écolière,
Nos deux corps de soleil repus;
Saoûlés d'eau fraîche et de lumière!

Ma tête alourdie à ton bras
Pesait comme une grappe mûre.
Nous étions infiniment las:
Ivres du vin de la nature!

Et quand la nuit vint doucement
Etendre en nous la flamme vive,
Dans le ciel, un petit croissant
Brillait comme un morceau de rive!

ISABELLE GENEST

dan observait minutieusement le nouveau venu des pieds à la tête. Elle pensait :

" Je n'ai jamais vu un homme réalisant aussi parfaitement le type social qu'il représente. Ce n'est pas un exploit ordinaire d'avoir accumulé une pareille fortune, tout en conservant des yeux francs et un sourire loyal . . . "

L'arrivée de Mrs Braid interrompit les méditations de Mrs Sheridan et la conversation devint générale. Mrs Braid était une femme corpulente, au visage coloré, avec un grand nez, des yeux clairs à fleur de tête et plusieurs mentons. Elle avait l'esprit fin, la repartie vive et une passion effrénée pour le jeu : ses différences au bridge étaient réputées atteindre couramment quatre chiffres.

Le dîner fut annoncé et tout le monde passa, en ordre dispersé, dans la salle à manger.

CHAPITRE III

Le dîner fut des plus réussis; Mrs Sheridan avait apporté à son ordonnance le même soin qu'au choix de la toilette de Lindsay. Elle contemplait sa fille avec une visible satisfaction : jamais celle-ci n'avait été plus ravissante et plus en train. La blessure secrète dont elle souffrait la rendait téméraire et chacun de ses mouvements, de ses regards, de ses paroles, était inspiré par le désir d'obtenir le succès à tout prix. Un charme irrésistible émanait d'elle.

Adam Gault, dans ce milieu de grâce et d'esprit, se rendait compte des qualités mondaines qui lui manquaient. La complication du service augmentait sa gêne: il usait mal à propos des différentes pièces d'argenterie posées devant lui et s'apercevait de ses bévues en observant ses voisines. Lindsay, avec un tact parfait, paraissait ne pas remarquer ces erreurs d'étiquette auxquelles son animation et sa gaîté enlevaient toute importance. L'aisance dont elle faisait preuve dans l'accomplissement de ses devoirs de maîtresse de maison ne l'empêchait pas de conserver le naturel et la spontanéité qui s'accordaient avec ses dix-neuf printemps.

Les conseils de Mrs Sheridan portaient leur fruits. Au début, Lindsay avait composé son rôle, mais graduellement, elle se senait entraînée à la remorque du personnage qu'elle se proposait d'incarner.

Adam Gault se contentait d'admirer, de rire et de s'enliser dans un amour qui dépassait ses rêves les plus dorés. Il songeait avec joie qu'il n'avait jamais transigé avec son idéal :

" Je devais la rencontrer un jour. Dieu soit loué que j'aie attendu ! "

Quelque temps après le dîner, Mrs Sheridan suggéra que le moment était venu de faire un peu de musique. Elle dit avec une douceur angélique :

— Linney chérie, conduis Mr Gaul dans le salon de musique. Rhoda et moi, nous vous rejoindrons quand nous aurons pris notre café.

Lindsay souscrivit de bon gré à la proposition de sa mère et elle sortit du salon, suivie par leur invité. Quand les deux femmes furent seules, Mrs Braid dit :

— Mes compliments, Claire ! Vous avez organisé l'entrevue avec un art consommé.

— Je m'en flatte, accorda Mrs Sheridan.

— Il est amoureux autant qu'un homme peut l'être.

— Je pensais bien, d'après ce que vous m'aviez dit de lui, qu'il n'opposerait pas grande résistance.

— Eh bien, s'il en sort quelque chose de sérieux, vous ne m'oublierez pas, Claire, n'est-ce pas ?

— Je me tiendrai strictement à nos arrangements. Vous avez droit à une importante commission, si les choses tournent bien.

— Le résultat ne me paraît pas douteux.

— On ne sait jamais ! De toute façon, même au cas où le mariage se ferait, rien ne prouve que je pourrai disposer à volonté de l'argent.

— Ne cherchez pas une échappatoire, Claire; vous avez pris un engagement et c'est à vous de trouver le moyen de le tenir. Si ce mariage se conclut, je compte bien n'avoir plus de soucis d'argent, le reste de ma vie.

— Nous pouvons, je crois, envisager l'avenir avec confiance, répondit Mrs Sheridan pour rassurer son amie.

— Avez-vous mis Linney dans la confidence ? demanda un peu plus tard Mrs Braid.

— Il a bien fallu que je lui démontre l'importance de profiter d'une occasion pareille, mais je n'ai pas parlé de notre accord préalable.

— Vous avez eu raison. Toujours est-il qu'elle fait preuve d'un véritable génie. Digne fille de sa mère !

Les deux femmes, qui se connaissaient à fond, éclatèrent, simultanément, de rire.

Pendant ce temps, Lindsay et Gault se tenaient dans le salon de musique. La jeune fille avait pris place sur un tabouret et exécutait des arpèges avant de demander :

—Que désirez-vous que je chante ?

Appuyé contre le piano, Mr Gault répondit :

— Ce qui vous plaira sera précisément à mon goût.

— On n'est pas plus conciliant ! répartit Lindsay sur un ton d'aimable persiflage . . . Mais, mister Gault, appartiendriez-vous à cette catégorie de gens ondoyants qui ne savent pas ce qu'ils veulent ?

Il scruta du regard son interlocutrice et dit :

— Je ne sais que trop bien ce que je veux.

— C'est donc que vous craignez de formuler votre désir ?

En disant ces mots, Lindsay avait parfaitement conscience de leur double sens; elle n'ignorait pas qu'elle jouait avec le cœur d'un homme et que ce jeu était cruel; mais encore sous l'empire de sa vanité blessée, elle n'en mesurait pas la lâcheté et ne songeait qu'à rendre coup pour coup, souffrance pour souffrance. Elle ne pouvait pas trouver une meilleure occasion de revanche ni une victime mieux disposée : cet homme, au cœur simple, subissait déjà manifestement le charme de Lindsay. Il regarda la jeune fille une seconde fois et murmura :

— Que diriez-vous si . . . si je formulais mon désir ?

Seule responsable que les choses en fussent venues à ce point, elle n'hésita pas, pourtant, à en arrêter le cours:

— Oh ! quel ton solennel, à propos d'une romance . . . Il était bien question de chant, n'est-ce pas, mister Gault ? demanda-t-elle, avec un gracieux mouvement de tête.

— Je ne faisais pas allusion à des romances, répondit-il brusquement.

— Eh bien, nous remettrons ce sujet sur le tapis, dit-elle avec vivacité. Rappelez-vous que nous sommes ici pour faire de la musique .. . Maintenant, écoutez : je vais vous chanter votre romance favorite.

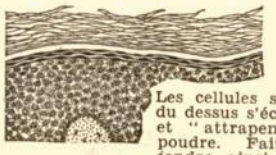
Elle préluda par quelques accords.

— Comment pouvez-vous connaître mes préférences ! jeta-t-il comme un défi.

— C'est mon secret, répondit-elle en riant.

NEZ ET MENTON *qui pèlent?*

ADOUCISSEZ les endroits rugueux



L'épiderme

Les cellules séchées du dessus s'écaillent et " attrapent " la poudre. Faites-les *fondre* ainsi !

IL arrive parfois que votre nez devient rugueux et que la poudre n'adhère pas ! Le lendemain, c'est votre menton . . . Il arrive même, après une journée au grand soleil, que de petites peaux sèches se forment sur tout votre visage. Savez-vous ce que c'est ? — Des cellules mortes !

Ces petites peaux, qui sont des cellules mortes, se voient beaucoup — même quand vous cherchez à les camoufler avec du maquillage.

Mais vous pouvez facilement les faire *fondre* avec une crème kératolytique (Vanishing Cream). Voici ce qu'en dit un savant dermatologiste :

La peau jeune ressort

" Quand une crème kératolytique (Vanishing Cream) a fait fondre les cellules séchées à la surface de la peau, les cellules sous-cutanées reviennent à la surface. Ces cellules sont jeunes et souples. Elles donnent immédiatement à la peau un air de fraîcheur, une douceur sans pareille. Son coloris est plus beau, sa texture plus fine.

" La Vanishing Cream, régulièrement appliquée, garde la peau toujours douce. "

C'est ce que fait, en un rien de temps, la Vanishing Cream Pond's, crème kératolytique incomparable. Elle fait fondre les petites peaux, vous permet de bien poser votre poudre. Employez-la régulièrement pour avoir une peau douce comme la soie — que ni le soleil ni le vent ne peuvent rendre rude.

Voici comment s'adoucir agréablement la peau, deux fois par jour, avec la Vanishing Cream Pond's . . .

Mrs Anthony J. Drexel III

dit : " Dès la première fois que je me servis de la Vanishing Cream Pond's, ma peau me parut beaucoup plus douce. Inutile de dire que j'ai aussitôt adopté cette crème "

Un maquillage uni—Avant de vous poudrer, adoucissez-vous la peau avec de la Vanishing Cream Pond's. Assurez-vous que toute rugosité a disparu. Surveillez surtout le nez et le menton où la poudre doit adhérer à la perfection . . . Votre peau est ainsi douce partout. Le maquillage s'étendra uniment et tiendra tant que vous ne vous laverez pas.

Pour une peau plus douce encore—Faites suivre votre nettoyage régulier du soir d'un traitement de nuit à la Vanishing Cream Pond's. Etendez-en une couche légère sur le visage, le cou, les mains et les coudes. Comme cette crème n'est ni graisseuse, ni brillante, elle ne tachera pas votre oreiller et ne vous enlaidira pas . . . Le lendemain matin, vous serez *plus belle* encore ! La nuit aura donné à votre peau plus de douceur !

Paquet de 8 articles

Pond's Extract Co. of Canada, Ltd. Dépt. V.J, 142 Brock Ave., Toronto, Ontario.

Veuillez m'envoyer le paquet de 8 articles contenant un tube spécial de Vanishing Cream Pond's, de généreux échantillons de 2 autres Crèmes Pond's et 5 teintes différentes de Poudres de Visage Pond's. Ci-joint 10c pour emballage et affranchissement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Fabrication canadienne

Tous droits réservés par Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.

Puis elle commença en sourdine : *Home, sweet Home.*

Elle s'interrompit peu après pour demander :

— C'est bien celle-là, n'est-ce pas?

— C'est une très jolie romance, mais il y en a une autre que je préfère.

— Vous ne l'écartez pas simplement pour me donner tort ?

— Non, protesta-t-il avec une sincérité évidente.

— Alors, je vais encore essayer de deviner.

Elle joua les premières mesures de *The Last Rose of Summer,* mais il secoua la tête : *Annie Laurie* . . . Il dit : " Non. " *Loch Lomond, Sally in our Alley, Barbara Allen, Robin Adair,* obtinrent toutes le même verdict négatif.

Ils apportaient, l'un et l'autre, beaucoup d'animation à ce jeu et Lindsay s'interrompit parfois de chanter, pour rire avec lui.

Mrs Sheridan, entendant la succession régulière de fragments musicaux et d'éclats de rire, se pencha vers Rhoda Braid et dit :

— J'ai l'impression que nos deux tourtereaux chantent un duo à l'unisson.

A la fin, Lindsay s'avoua vaincue.

— Je donne ma langue au chat, confessa-t-elle. Il ne me reste, mister Gault, qu'à vous poser la question directement : quelle est votre romance favorite ?

En disant ces mots, elle fit faire un demi-tour au tabouret et leva les yeux vers Mr Gault qui s'était peu à peu rapproché et se tenait maintenant debout, à l'une des extrémités du clavier.

— C'est une romance des *Highlands,* précisa-t-il.

— Je vous en ai chanté quelques-unes.

— Elle a pour titre : *Turn ye to me,* dit-il avec une émotion concentrée qui lui fit monter le sang au visage.

— Je ne la connais pas, reprit-elle. Fredonnez-moi les premiers vers.

— Je la massacrerais.

— Je suis sûre que vous la connaissez très bien. Chantez-la et je trouverai un accompagnement.

— Vous ne prétendez pas me faire chanter *après vous !*

— Vous avez peur ! dit-elle gaiement . . . Peur ! . . . Un homme si grand ! Un roi du fer ! Je vous promets de ne pas critiquer; je ne vous regarderai même pas; j'écouterai et je chercherai les notes sur le piano.

— Je ne peux pas, dit le pauvre Gault en rougissant comme un enfant.

— Dans ce cas, dit Lindsay en se levant, retournons au salon . . .

La menace eut un succès immédiat. Il l'interrompit et dit :

— Je chanterai.

Debout devant le piano, sa haute taille penchée vers elle, il attaqua la mélodie écossaise . . . Il débuta sur une note trop aiguë, puis il descendit trop bas et, après plusieurs essais infructueux, finit par trouver le ton convenant à sa voix. A partir de ce moment, il se livra avec confiance, car Lindsay tenait sa promesse et écoutait sans lever la tête, prise au charme du vieil air. Gault avait une puissante voix de baryton qui résonnait bien dans la grande pièce. Il reprit avec expression le morne et émouvant refrain :

Ho ro, Mary dhu,
Turn ye to me !

Ho ro, Mary la brune,
Reviens à moi !

Un assez long silence succéda, puis Lindsay regarda Gault et dit :

— C'est ravissant ! Je ne la connaissais pas.

— On y sent le vent vous fouetter le visage et les vagues heurter les rochers, n'est-ce pas ? Elle procure une sensation d'isolement et d'abandon qui étreint le cœur d'un homme.

Après un moment, Lindsay demanda :

— Que veut dire *Mary dhu* ?

— " Mary la brune " . . . On trouve parfois, chez les femmes écossaises, des cheveux et des yeux noirs comme le jais. *Dhu,* si je ne me trompe, signifie littéralement " noir ".

— Je m'explique moins, alors, comment il peut tant la regarder, dit-elle avec un rire léger.

— Pour la première fois, je découvre un défaut dans ma romance préférée.

— Eh bien, voilà une réplique charmante ! s'écria-t-elle. Je ne m'attendais pas, mister Gault, à vous prendre en flagrant délit de faire des compliments et de tourner des madrigaux.

— Ce n'est pas un compliment, c'est la vérité même, déclara-t-il.

Lindsay affecta de ne pas remarquer le sérieux avec lequel il avait prononcé ces paroles et elle se hâta de dire :

— Etes-vous Ecossais ?

Il secoua la tête et répondit :

— Non, je suis originaire de l'Angleterre septentrionale.

— Revenons à l'accompagnement, dit-elle en replaçant ses mains sur le clavier . . . Donnez-moi, de nouveau, le ton.

Cette fois, Gault ne ressentit aucune timidité. Il fredonna la mélodie tandis que la jeune fille improvisait un accompagnement.

Du salon, Mrs Sheridan les écoutait attentivement, en approuvant de la tête.

— Vous avez dit, tout à l'heure, il me semble, Rhoda, que l'art de la séduction poussé à ce point confinait au génie ?

— Et je le répète, répondit Rhoda Braid en riant.

Ce premier essai ayant réussi, Lindsay, à son tour, chanta la romance d'une façon délicieuse . . . Quand elle eut terminé, Gault, comme en extase, marcha vers la fenêtre qui s'ouvrait sur un balcon fleuri de roses odorantes; de son côté, Lindsay avait quitté le piano et était allée s'asseoir dans un fauteuil. Soudain, Gault se retourna :

— Eh bien, dit-il à brûle-pourpoint, puis-je espérer ?

Lindsay fut surprise, ne saisissant pas exactement le sens de ces paroles. Leurs regards se croisèrent à travers la chambre, puis elle demanda :

— Espérer quoi ?

— Espérer acquérir le vernis du monde, en un mot, devenir un jour présentable ?

Lindsay répondit en riant :

— Mais un roi du fer se passe fort bien de ces futilités.

—Je suis aussi un homme : jugez-moi comme tel.

PAULETTE DUBOST

— Je ne vois pas beaucoup de lacunes dans votre initiation mondaine.

— Je sais ce qui me manque et il n'est pas possible que cela vous échappe.

— Que désirez-vous apprendre ?

— Je veux, par exemple, être capable de me servir, sans gaucherie, des différentes pièces d'argenterie et autres raffinements dont vous surchargez vos tables, à Londres. Je veux savoir comment m'habiller selon les circonstances. En un mot, je veux me familiariser avec toutes les sornettes de l'étiquette mondaine.

— Si ce sont des sornettes, pourquoi voulez-vous vous en embarrasser ?

—Parce que je sais que ces choses ont leur importance. A partir de ce soir, je ne veux pas être différent des hommes que vous avez l'habitude de fréquenter. Une jeune fille de votre monde est en devoir d'exiger un certain niveau de bonnes manières. Vous me comprenez bien?

Gault parlait d'une voix rude et comme malgré lui.

Le cœur de Lindsay se mit à battre plus fort: la minute qui devait être l'aboutissement de cette soirée allait-elle sonner au cadran du temps ? Elle voulut s'en assurer.

— Je ne suis pas tout à fait certaine de bien saisir votre pensée.

— Jusqu'ici, je n'ai jamais songé à me mettre au courant de l'étiquette mondaine. J'étais absorbé par mon travail . . . Mais ce soir, un monde nouveau m'est apparu, un monde que je n'avais même pas envisagé dans mes rêves . . . J'y découvre de merveilleuses perspectives dont la pensée seule m'étourdit. Un jour, je compte bien vous énumérer tout ce que j'entrevois !

— Un jour ! Encore une fois ? Vous m'infligez un supplice de Tantale. N'aurez-vous donc jamais rien à me dire . . , aujourd'hui même ?

La conscience du pouvoir dont elle disposait lui insufflait une force nouvelle. Les mots provocants lui montèrent aux lèvres; l'intonation de sa voix devint émue et l'expression de ses yeux aggrava encore l'encouragement. Elle parcourait ainsi toute la gamme de la déloyauté, ne songeant ainsi toujours qu'à se venger sur le premier homme venu de l'injure qu'un autre homme lui avait infligée.

— Je craindrais de vous déplaire si je parlais dès maintenant, dit-il lentement, en détournant les yeux.

— Je vous fais donc l'impression d'une personne bien irascible, mister Gault ?

— Un homme a-t-il le droit de parler à cœur ouvert ? dit-il, toujours sans la regarder.

— Est-ce que cela ne dépend pas du secret que son cœur détient ? murmura-t-elle.

— Dois-je comprendre que vous m'autorisez à parler ? s'écria-t-il, les lèvres tremblantes.

Lindsay répondit d'une voix presque imperceptible :

— Je vous ai laissé le choix de la décision.

Elle jouait avec le cœur d'un homme comme un pêcheur fatigue la proie accrochée au bout de sa ligne, avant de la sortir de l'eau.

— Quelle latitude entendez-vous m'accorder ? s'écria-t-il en essayant de garder son sang-froid et de ne pas se laisser entraîner par la tentation qui l'assaillait.

Mais Lindsay sut trouver le point faible. Elle suggéra :

— Supposons que je vous laisse juge de la décision et de sa portée.

Gault se retourna alors vivement et la regarda bien en face.

— Ce soir, dit-il d'une voix hésitante, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille aux cheveux d'or . . . En prenant ma main, elle a pris mon cœur . . .

S'apercevant que Lindsay rougissait et, se méprenant sur la cause qui faisait monter le sang au visage de son interlocutrice, il s'écria :

— Et maintenant, vous êtes en colère . . . Je n'aurais pas dû le dire . . . C'est pourtant vrai; c'est bien de vous que je parle !

La minute avait sonné ! . . . Lindsay éprouva une sorte de vertige. Elle eut un rire joyeux et cruel à la fois.

— Et je compte bien, un jour, faire votre conquête, ajouta-t-il d'une voix rauque.

— Un jour ? Encore une fois ? dit-elle avec un sourire triomphant.

Au bout d'un moment d'intense réflexion, il s'écria :

— Mesurez-vous jusqu'à quel sommet mes rêves m'ont entraîné? Devinez-vous, d'après les mots qui m'échappent, ce que je m'efforce encore de dissimuler ?

En parlant, il se pencha un peu vers elle, sans toutefois faire un pas en avant.

— Je crois que je devine, murmura-t-elle.

— Réfléchissez avant de m'autoriser à tout dire ! Réfléchissez avant de me laisser donner libre cours à mes rêves fous. Réfléchissez avant de me permettre d'espérer . . . de croire. Si votre cœur est capable de pitié . . . réfléchissez bien !

" Si votre cœur est capable de pitié. " L'écho de cette adjuration troubla un instant la conscience de Lindsay; il lui prit les mains en proférant des protestations passionnées et incohérentes; puis, réussissant à retrouver son calme, il dit :

— Est-ce possible ? Comment un lourdaud comme moi a-t-il pu si vite toucher votre cœur ! En êtes-vous bien sûre, ma douce ? . . .

Dans son ravissement, la caressante appellation en usage dans sa province d'origine lui vint naturellement aux lèvres.

— Oui, affirma-t-elle, oui, j'en suis sûre.

— C'est donc pour cette raison que votre regard était si doux, votre sourire si enchanteur ! ajouta-t-il en lui serrant les mains avec une force presque pénible.

Le triomphe était complet : cet homme, avec toute sa fortune, devenait un jouet entre ses mains. Elle lui sourit en se penchant un peu vers lui . . . Il eut alors un rire confiant et dit :

— C'est donc vrai, ma douce, bien vrai ? . . . Laissez-moi réfléchir, laissez-moi le temps de m'habituer. Je ne pourrais pas croire qu'un pareil bonheur fût possible si en douter ne voulait pas dire, en même temps, douter de vous : comment ne pas ajouter foi à vos paroles, à votre sourire, à votre regard ? . . . Mais, maintenant, ma faute de goût m'apparaît d'autant plus grave; mes remords augmentent.

— Quelle faute ? Quels remords ?

— Ne suis-je pas venu dîner dans un costume du matin ? dit-il en riant. Je me rends compte que je suis fruste et gauche: je ne suis pas un mari sortable pour vous qui avez toutes les grâces. Plus je vous vois et plus je mesure tout ce qui me manque. Je ne soupçonnais pas que tant de qualités physiques et morales puissent être réunies dans un seul être.

Il parlait d'une voix basse et comme brisée par l'émotion. Il lui prit les mains, les ouvrit et appuya un instant sa joue sur la paume satinée; puis il continua :

— Dès que je vous ai aperçue, j'ai eu l'intuition de votre nature : je n'aurais rien appris de plus si un ange était descendu expressément du ciel pour me dire que vous étiez incapable de la moindre déloyauté.

Lindsay s'immobilisa soudain; son sourire se figea sur ses lèvres. Elle eut l'impression, en voyant cet homme agenouillé devant elle, en une attitude de vénération, qu'une main glacée la touchait soudain, réduisant à néant le sentiment de sa victoire.

Il lui sembla qu'elle venait de s'éveiller d'un cauchemar et d'être délivrée d'un enchantement maléfique, pour se trouver face à face avec la vérité . . . Le rôle de sa mère apparaissait clairement; elle découvrait la bassesse du piège tendu à cet homme et mesurait l'ampleur de la part qu'elle y avait prise.

" Je n'ai pu agir, se disait-elle, que dans un moment de folie ! Quelle force du mal me possédait pour m'amener à commettre une action si odieuse ? "

Elle discernait clairement, à présent, le mobile qui avait inspiré sa conduite : pour venger sa vanité blessée, elle sacrifiait un cœur loyal.

Les yeux de Lindsay prirent une expression hagarde. Chaque protestation de tendresse prononcée par Gault augmentait son désarroi. En atteignant son apogée, la victoire qu'elle avait préparée avec tant de soin s'écroulait lamentablement ! . . . Il ne lui restait plus qu'un goût de cendre dans la bouche. Gault continuait :

— Je suis donc décidé à acquérir ce qui me manque pour être digne de vous.

" Digne d'elle ! . . . " Le souvenir de sa complicité dans la trahison fit monter le sang au visage de Lindsay.

— Un homme peut atteindre le but qu'il s'est fixé . . . N'ai-je pas, pour m'encourager, votre adorable promesse ? Pour moi, ma douce, vous êtes mon premier et mon dernier amour, vous m'avez pris tout entier et pour toujours.

Chacun de ces mots augmentait la honte de Lindsay. Tout son passé se réduisait désormais pour elle à des émotions mesquines, à des pensées vulgaires, à la recherche de buts frivoles. Pour la première fois de sa vie, des sentiments sincères, nobles, loyaux, s'offraient à elle, mais elle les avait fait naître à l'aide d'artifices prémédités. Son humiliation atteignit son paroxysme quand Gault dit :

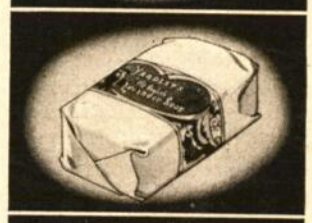
— Ainsi, ma douce, je ne vous demanderai aucune faveur tant que je ne serai pas devenu un prétendant plus présentable.

Il lui libéra les mains en se levant et elle les retira vivement.

Les lèvres de Lindsay tremblaient. Elle fut sur le point de crier : " Je ne suis pas digne de vous regarder dans les yeux, je ne mérite pas la plus petite place dans votre cœur; le monde merveilleux que vous entrevoyez est un tissu d'impostures ! . . . " Mais elle se sentit soudain comme paralysée; ses yeux se remplirent de larmes brûlantes qui l'aveuglèrent; son cœur battait à se rompre et ses oreilles bourdonnaient.

Quand elle reprit conscience du monde extérieur, Gault n'était plus là.

Elle se leva machinalement, puis retomba assise, en portant ses mains à ses tempes. Elle ne se rendit pas compte combien de temps elle demeura dans cet état de prostration . . . Elle en fut tirée par l'arrivée de Mrs Sheridan qui s'avança, les mains tendues, le regard triomphant.



Par Décret

En Ville

Au MILIEU de la précipitation, de la fièvre de la vie londonienne, vous les remarquerez toujours, ces Anglaises parfaitement correctes, qui affrontent avec un calme inaltérable les activités d'une journée harassante. Avec le sens instinctif du chic, elles choisissent, comme complément de leurs élégantes toilettes de rue, l'arome délicieux de la Lavande de Yardley. Parfum simple et exquis, il apporte du charme et de la grâce en toute circonstance.

Lavande en bouteilles-aspersoirs, bouteilles à bouchon de verre et flacons de poche, de 40¢ à $12.

Il existe une série complète de préparations de beauté offrant la même odeur délicieuse, et qui comprennent :

SAVON " OLD ENGLISH ", À LA LAVANDE (l'Aristocrate des Savons de Toilette). Sa mousse molle et veloutée nettoie et affine la peau. 3 morceaux pour $1.00.

CRÈME DE BEAUTÉ, ANGLAISE : complète le nettoyage de la peau en amenant à la surface les impuretés qui s'accumulent dans les pores. Elle laisse la peau assouplie, affinée, embellie et constitue une base parfaite pour la poudre. $1.10.

POUDRE DE RIZ, À LA LAVANDE, une poudre fine comme la bruine, en teintes s'adaptant à votre teint. $1.10.

ROUGE POUR LES LÈVRES, $1.10.
SELS POUR LE BAIN, $1.10.
TALC, 40¢ & 85¢.

LAVANDE de Yardley

· LONDRES · TORONTO · NEW-YORK · PARIS ·

— Linney, Linney, ma petite fille! Adam m'a mise au courant... Il vient de partir avec Rhoda, dit-elle en appuyant négligemment sur le prénom.

" Je suis si heureuse! Ma chérie, comme tu vas être riche ! Ma fille m'a fait honneur; tu as été merveilleuse, Linney! Je n'aurais pas mieux conduit l'affaire moi-même. Tu as atteint la perfection et tu as le droit d'être fière, très fière !

Soudain Lindsay bondit sur ses pieds; son teint était enflammé et ses yeux bleus avaient des reflets sombres. Elle s'écria, avec un rire convulsif :

— En effet, mère, il faut reconnaître que c'est une belle réussite !... J'ai pris possession de lui... Il est à moi... mon esclave... Il y a vraiment de quoi être fière.

Elle eut un second rire, plus aigu que le premier, puis, regardant fixement sa mère, elle reprit, avec une violence que Mrs Sheridan ne lui connaissait pas :

— Ne parlez plus jamais de la sorte ! Je ne suis pas fière. J'ai honte... Entendez bien... Ce n'est pas le sentiment du triomphe qui déborde de mon cœur, mais l'excès de ma honte !

Elle s'affaissa brusquement et éclata en sanglots.

CHAPITRE IV

Quand Lindsay descendit pour le premier déjeuner, elle était pâle et défaite. Contre son habitude, Mrs Sheridan l'avait précédée à table. Les deux femmes se souhaitèrent le bonjour d'un air contraint, en évitant de se regarder. Depuis leur conversation de la veille, Mrs Sheridan se rongeait d'anxiété. Elle se rendait compte, maintenant, que Lindsay ne serait pas facile à diriger et le courrier du matin, contenant plusieurs factures et réclamations nouvelles, témoignait de l'urgence d'une solution.

Mrs Sheridan était d'autant plus inquiète qu'elle savait par expérience combien un acte accompli sous l'empire d'une déception sentimentale présentait peu de garantie: le dépit avait conduit Lindsay à mener, tambour battant, la conquête d'un millionnaire; une saute d'humeur pouvait aussi bien la pousser à tout compromettre. Il ne manquait pas de portes de sortie. Mrs Sheridan ne s'expliquait pas le motif de l'étrange scène à laquelle Lindsay s'était abandonnée la veille, après le départ de Gault, et elle hésitait sur la meilleure façon d'entrer en matière. Elle décida de s'en tenir aux généralités pour tâter le terrain.

—Linney chérie, je suis bien tourmentée.

— Moi aussi, mère, répliqua Lindsay.

Mrs Sheridan ne trouva pas cette réponse encourageante.

— La situation me paraît fausse, risqua-t-elle en grignotant une rôtie... Comme tu as l'air fatigué, ma chérie !

— Je n'ai pas dormi de la nuit.

Mrs Sheridan murmura, en laissant percer un sous-entendu :

— Petite sotte !

Lindsay eut un rire embarrassé.

— Oh ! non, dit-elle, rien de ce genre : je n'évoquais pas de tendres souvenirs, je ne contemplais pas la lune et je n'écrivais pas de lettres d'amour. Je vous en prie, mère, ajouta-t-elle avec une soudaine dureté, renoncez à faire des allusions de cette espèce.

— Entendu, Linney, acquiesça Mrs Sheridan avec une bonne grâce édifiante. La jeune fille d'aujourd'hui entend conduire à sa guise, ses affaires de cœur.

— Il ne s'agit pas d'une affaire de cœur, répliqua Lindsay.

Mrs Sheridan suivit immédiatement le filon.

— C'est donc *lui* qui était en jeu ?

Elle eut la preuve de sa perspicacité, en voyant le rouge monter aux joues de Lindsay.

— Oui, confirma celle-ci, c'est à cause de lui.

L'horizon s'éclaircissait pour Mrs Sheridan et elle reprit courage.

— Si tu avais pu entendre, chérie, comment il parlait de toi hier soir, dit-elle avec attendrissement.

— Il me suffit d'avoir entendu ce qu'il m'a dit à moi, reprit Lindsay.

— Il est certainement très amoureux.

— C'est un fait.

— J'ai été bien touchée de la sincérité des sentiments qu'il a exprimés. J'ai dû faire un effort sur moi-même pour ne pas m'abandonner à mon émotion...

— Non, interrompit Lindsay... Vous n'en ressentiez pas ! Dites plutôt que vous avez dû vous retenir pour ne pas pousser des cris de triomphe.

La supposition de Lindsay était si exacte que Mrs Sheridan sursauta. C'était la première fois que sa fille lui parlait avec cette franchise brutale.

— Et à peine Gault parti, vous êtes venue me couronner de lauriers. Je vous en prie, mère, n'essayez pas de me donner le change. J'ai décidé, cette nuit, d'être sincère, au moins avec moi-même, et j'y suis parvenue. Jouons cartes sur table.

Tandis que Lindsay prononçait ces mots l'arc de ses lèvres dessinait une courbe plus accusée et ses grands yeux bleus avaient une expression plus résolue.

—Avec plaisir, ma chérie, répondit Mrs Sheridan, à condition, toutefois, que tu me mettes exactement au courant de ta manière d'envisager la situation... Pour le moment, j'avoue ne pas bien comprendre... Jusqu'à présent je n'ai reçu que les confidences de Gault : hier soir, en te quittant dans le salon de musique, il est venu à moi, m'a pris les deux mains, — à franchement parler, j'ai cru que le cher homme allait m'embrasser, — il m'a dit qu'un miracle venait de se produire et qu'il ne voulait pas attendre plus longtemps pour m'en donner connaissance.

— Le miracle, interrompit Lindsay, c'est son amour pour moi.

— Non, ma chérie, le miracle, c'est *ton* amour pour *lui !* corrigea Mrs Sheridan, d'une intonation qui rappelait le ronronnement d'un chat... Il a ajouté que vous étiez d'accord, que tu l'avais rendu le plus heureux et le plus reconnaissant des hommes.

— Et qu'avez-vous répondu ? demanda Lindsay, en essayant de rester calme.

— Naturellement, ma chérie, j'ai montré ma surprise... Je ne m'attendais à rien de pareil.

— Vous ne vous y attendiez pas! s'écria Lindsay d'un ton amer.

— Je puis t'assurer, ma chérie, qu'à ce moment-là, je disais la vérité : je ne croyais pas que les événements prendraient une tournure aussi favorable... rapidement.

— Et quels commentaires avez-vous faits, à part vous ?

— Puisque tu m'as demandé, ma chérie, de parler sans réticences, voici ce que j'ai pensé : " De quelle habileté a-t-il fallu faire preuve pour mener à bien une entreprise aussi délicate ! "

— Je donnerais beaucoup pour annuler ce que j'ai fait hier soir ! s'écria Lindsay.

Elle se leva brusquement et s'approcha de la fenêtre.

Visiblement inquiète, Mrs Sheridan la suivit des yeux... Au bout d'un moment, la jeune fille se tourna de nouveau vers sa mère et dit ironiquement :

— Vous admirez l'habileté dont j'ai fait preuve !... Quand un homme s'éprend, à première vue, d'une femme, rien de plus facile que de l'amener à se déclarer. Il m'a suffi d'un mot, d'un regard, d'un sourire pour qu'il tombe à mes genoux. Puis je l'ai encouragé... Que dis-je ? Je l'ai obligé à parler... Et alors il m'a ouvert son cœur, un cœur si sincère, si loyal, si généreux, que je n'osais plus lever les yeux. Il m'assurait qu'il ne se trouvait pas digne de moi... Pas digne de moi qui venais de l'attirer dans un piège ! Vous ne pouvez même pas imaginer quelle vague de honte m'a submergée tout à coup.

— Et maintenant, maintenant ? ne put s'empêcher de demander Mrs Sheridan, parfaitement insensible à l'expression de ces remords, tout en en redoutant les conséquences.

— Maintenant, répéta Lindsay sans regarder sa mère, je vais faire tout ce qui dépend de moi pour réparer ma perfidie.

— Bien, ma chérie, et quelles sont tes intentions ?

Mrs Sheridan eut la désagréable surprise de constater que l'attente de cette décision avait le pouvoir de précipiter les battements de son cœur.

— Dans la mesure de mes forces, je veux expier... Si Adam Gault désire encore que je devienne sa femme, je l'épouserai et je ferai tout pour le rendre heureux.

Cet exorde procura à Mrs Sheridan un merveilleux soulagement.

— Et, continua Lindsay en regardant fixement sa mère, si jamais il vous échappait une remarque laissant supposer que je ne suis pas parfaitement heureuse, je ne vous le pardonnerais pas.

Elle prononça ces derniers mots d'une voix que l'émotion rendait à peine perceptible, puis elle quitta la pièce.

Mrs Sheridan dissimula un sourire, en écoutant une adjuration aussi saugrenue ! Elle était comme étourdie d'avoir gagné si complètement la partie.

Somme toute, Mrs Sheridan considérait qu'elle avait de bonnes raisons de voir la vie en rose. Dix minutes plus tard, ses prévisions optimistes se trouvèrent confirmées : Gault fut introduit.

— Oh ! dit-elle en se levant pour l'accueillir, ce n'est pas encore l'heure de mon lever officiel, mais vous êtes le bienvenu. Asseyez-vous et déjeunez.

— Non, merci, répondit Gault, c'est chose faite... Où est-elle ?

— A sa toilette. Il vous faut faire une provision de patience, ajouta-t-elle avec une pointe de malice.

— Je m'y résigne d'autant plus facilement que je désirais vous voir seule.

Elle leva sur lui son regard le plus séduisant.

— Moi ? dit-elle en feignant d'être confuse de l'honneur qu'il lui faisait. Adam Gault, déjà, hier soir, vous aviez trouvé le moyen de m'intimider: vous récidivez.

Gault ne put s'empêcher de rire. Mrs Sheridan jouait d'ailleurs si parfaitement la comédie qu'il attribua à l'émotion le trouble de son interlocutrice.

— Je vois où vous voulez en venir, continua-t-elle. Vous désirez, sans doute, me demander mon consentement. Les filles modernes tiennent à prendre leurs responsabilités, toutes seules. D'ailleurs, après ce qui s'est passé hier soir, il ne me reste qu'à vous donner ma bénédiction.

— Merci ! dit-il en allongeant le bras par-dessus la table, pour serrer la main de Mrs Sheridan. Mais, reprit-il en riant, je dois avouer que ce n'était pas précisément le but de ma visite. Excusez-moi si j'ai négligé de vous faire une demande officielle, après avoir été agréé par elle.

Voici : j'ai besoin de compléter mon éducation pour être digne de votre fille et je désire que vous vous en chargiez.

— Compléter votre éducation ? demanda-t-elle d'un air innocent.

— Au point de vue mondain, précisa-t-il. Je voudrais acquérir les manières des hommes que vous fréquentez et je compte sur vous pour m'y aider. Apprenez-moi à dépenser mon argent avec à-propos.

Mrs Sheridan baissa les yeux de peur que Gault ne s'aperçut de l'éclat que cette merveilleuse perspective leur donnait.

— Je ne sais pas si... je puis...

— Vous jugez donc que mon cas est sans espoir ? interrompit-il brusquement.

— Non, non, loin de là !

— Alors, qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui vous arrête ? Avez-vous des scrupules de me faire dépenser de l'argent ?

— Oh ! je ne pensais pas à la question d'argent, dit-elle d'un air détaché. Mais, qu'est-ce que vous désirez exactement ?

— Je désire qu'on me signale franchement mes incorrections et mes gaffes. Il faut que j'assiste à des réceptions pour m'exercer à la vie de salon... Je ne demande qu'à être apprivoisé, ajouta-t-il en riant.

— Mais ne seriez-vous pas vexé si, à l'occasion, je relevais chez vous quelques petits manquements insignifiants aux règles de la civilité ? demanda Mrs Sheridan, décidée à ne pas s'aventurer sur un terrain dangereux.

— Comment pourrais-je être vexé d'un avertissement qui aurait pour but d'éviter à Lindsay le déplaisir d'entendre, dans un salon, quelqu'un critiquer mes manières.

Mon père était un ouvrier, mistress Sheridan, et je l'ai été moi-même longtemps. Je n'ai reçu d'autre éducation que celle de l'école du village, mais j'ai réussi à faire de " Gault " une des plus grosse firmes métallurgiques d'Angleterre.

— C'est simplement merveilleux, dit Mrs Sheridan en prenant un air extatique, d'avoir gravi, un à un, tous les échelons du succès !

— J'ai débuté tout jeune comme garçon de peine suppléant. Mon père, qui était contremaître chez *Trevor*, — c'était le nom du fondateur, — m'a mis un balai en mains, en me donnant l'ordre de balayer la cour.

— C'est splendide ! La vie est la véritable éducatrice, murmura-t-elle. Et, de garçon de peine, vous êtes devenu propriétaire ?

— J'ai commencé par être associé, puis le vieux Trevor, qui était fatigué et n'avait pas de famille, m'a cédé l'entreprise : la raison sociale de " Trevor " est devenue " Gault ".

— Vous avez de quoi être fier, Adam. Quand je mesure votre valeur, je trouve d'autant plus ridicule que vous ayez besoin de moi.

En disant ces mots, elle écarta les bras dans un geste d'humilité parfaitement joué.

— Ne désirez-vous pas avoir un gendre dont vous n'ayez pas à rougir pour une raison quelconque ? dit-il avec une rude franchise.

Elle eut un rire léger.

— Vous avez une manière, Adam, de braquer un pistolet sur votre adversaire qui ne laisse d'autre alternative que de lever les bras !

S'il avait su que les objections et les réticences de Mrs Sheridan avaient pour but de masquer son empressement, il n'aurait pas été inquiet sur la nature de la réponse. Finalement, Mrs Sheridan capitula de bonne grâce.

— Eh bien, dit-elle en souriant, je ferai comme vous le désirez.

— Scellons l'accord d'une poignée de main, conclut-il en joignant le geste à la parole.

— Je vais monter maintenant m'habiller et je dirai à Linney que vous êtes ici. Allez l'attendre dans le petit salon.

Quelques minutes après, Lindsay descendit. Elle portait une robe de toile bleue, avec un grand col et des manchettes blanches. En apercevant Gault qui, le dos tourné, regardait par la fenêtre, elle s'arrêta sur le pas de la porte et eut un moment d'hésitation . . . Enfin, ayant décidé dans son esprit la conduite à tenir, elle murmura :

— Adam !

Il se retourna brusquement et la contempla avec adoration.

— Ma douce, est-ce bien vrai ? La soirée d'hier n'est-elle pas un rêve? s'écria-t-il sans avancer.

— Tout est réel et je suis restée la même, dit-elle en essayant, mais en vain, de surmonter son émotion.

Gault se rapprocha et dit :

— Alors, vous êtes à moi ?

Elle soutint son regard sans ciller et répondit :

— Oui, je suis à vous.

Comme il se taisait, elle reprit :

— Si, toutefois, de votre côté, vous n'avez pas changé d'avis.

— Si ? s'écria-t-il, avec un rire bref . . . Ignorez-vous qu'une affirmation ne comporte pas le conditionnel ?

— Oui, dit-elle, je le savais mais vous avez gardé le silence et je me demandais . . .

— Je réfléchissais . . . Je ne veux pas vous faire regretter votre aveu en . . .

— Eh bien ?

— En vous prenant dans mes bras jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de vous ! répondit-il d'une voix rauque . . . Ne vous rappelez-vous pas ce que je vous ai dit, hier soir ? Ne me suis-je pas engagé à ne réclamer aucun pivilège, pour le moment ?

— Oui, dit-elle en détournant les yeux.

— Ma bien-aimée, je m'en tiendrai donc à ce pacte, confirma-t-il en faisant quelques pas en arrière.

Au bout d'un moment, il reprit la parole, sur un ton complètement changé, pour lui raconter la conversation qu'il avait eue avec Mrs Sheridan.

Lindsay ne fut pas particulièrement enchantée de cet arrangement, mais elle ne voulut pas s'opposer à un désir qu'il exprimait avec tant de chaleureuse conviction. Elle se contenta de dire :

— Vous me plaisez tel que vous êtes.

— Puisqu'il en est ainsi, je m'engage à ne pas changer, répondit-il, au comble du bonheur. Je veux seulement me perfectionner dans les branches que j'ai négligées jusqu'ici. Vous m'aiderez aussi, n'est-ce pas, ma douce ?

— A condition que votre nature ne soit pas modifiée. De plus, n'oubliez pas que, pour ma part, je n'en voyais aucunement la nécessité.

— Je vous le promets. Mais je considère que je vous dois, ma chérie, de faire cet effort . . . Je me le dois à moi-même . . . Je le dois aussi au Destin qui vous a placée sur ma route.

Il se leva alors et, pour lui dire adieu, lui prit les deux mains qu'il embrassa l'une après l'autre.

Lindsay se dirigea aussitôt vers la chambre de sa mère.

— Maman, dit-elle, avec une inflexion de dureté, j'apprends que vous avez conclu un arrangement avec Adam ?

— Eh bien, ma chérie, ton excellent fiancé a conscience de ses points faibles . . . On ne peut nier que son éducation ne soit rudimentaire.

— Ce n'est pas notre cas : quelle que soit la bassesse des mobiles de nos actions, on ne nous accusera pas de manquer de bonnes manières ! répondit Lindsay avec un rire sarcastique. C'est l'essentiel, n'est-ce pas? Quelle mesquinerie ! . . . Mais rappelez-vous, mère, que, de toute façon, votre rôle est strictement limité.

— Que veux-tu dire ?

— Pour parler clair, ne cherchez pas à vous prévaloir de vos fonctions mondaines pour soutirer de l'argent à Gault. C'est bien compris, n'est-ce pas, mère ?

Sur ces mots prononcés d'une voix ferme, Lindsay retourna au salon.

CHAPITRE V

Au grand soulagement de Lindsay, Gault accepta les servitudes de l'entraînement mondain avec la meilleure grâce du monde. Le cas échéant, Mrs Sheridan le rappelait à la règle avec une discrétion et un tact parfaits et Gault marquait le point comme s'il s'agissait d'un jeu des plus divertissants. Il n'avait jamais l'air offensé ni vexé d'aucune manière. Aussi faisait-il des progrès extraordinairement rapides.

D'autre part, Lindsay dut reconnaître que, comme guide à travers le labyrinthe de l'étiquette mondaine, sa mère était incomparable. Elle relevait chaque gaucherie dans l'attitude, chaque faute de goût, et indiquait d'un mot la correction qui s'imposait.

Elle commença par la question de l'habillement : Gault fut adressé à l'un des meilleurs tailleurs de *Saville Row* et sortit des mains de cet artiste transformé de provincial en citadin. Pour l'habituer à la vie mondaine, elle donna des réceptions : d'abord des goûters, puis des petits dîners, des soupers après le théâtre, de plus en plus importants au fur et à mesure qu'il acquérait plus d'aisance.

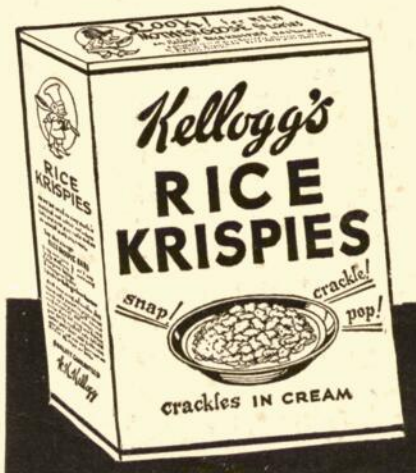
Mrs Sheridan se retrouvait dans son élément. Ayant reçu carte blanche pour toutes les dépenses qu'elle pouvait encourir pour recevoir, la vie lui souriait de nouveau. Elle fit le nécessaire pour répandre *urbi et orbi* la nouvelle des fiançailles de Lindsay avec Adam Gault, le roi du fer: des articles illustrés parurent dans plusieurs journaux. Les deux fiancés furent interviewés ensemble et séparément. Quand ils allaient se promener, ils réussissaient difficilement à se soustraire aux sollicitations des photographes. Gault s'amusait comme un enfant de cette publicité, mais Lindsay n'y trouvait que des sujets d'amertume: chaque fois que son fiancé recevait des félicitations, elle pensait : " On le félicite d'avoir été attiré dans un piège. "

Lindsay, toutefois, n'était pas tranquille au sujet du rôle que rem-

Elle écoute ce *PÉTILLEMENT*

CETTE fillette sait comment " capter " ce bruit appétissant. A peine a-t-elle versé le lait ou la crème dans un bol de Rice Krispies Kellogg, qu'ils se mettent à pétiller !

Quel délice que ces grains de riz grillés ! Céréale prête à manger, nourrissante. D'un goût EXQUIS avec des fruits ou du miel. Le lunch idéal avant le coucher. Ils facilitent le sommeil.



En vente par tous les épiciers dans le carton avec l'histoire de la Mère l'Oie. Le sac intérieur WAX-TITE conserve la fraîcheur des Rice Krispies. Préparés par Kellogg, à London, Ontario. Qualité garantie.

SI CROQUANT qu'il crépite dans le lait ou la crème

plissait sa mère. Elle soupçonnait l'avisée petite femme de lui fournir des renseignements incomplets sur ses rapports avec son futur gendre. Elle ne s'expliquait pas bien qu'il ne fût plus question des dettes criardes dont sa mère lui avait donné un aperçu: interrogée à ce sujet, Mrs Sheridan lui assura que la nouvelle des fiançailles avait calmé tous les créanciers.

Un matin, pour échapper à ces soucis, Lindsay demanda à son fiancé de l'emmener faire une promenade à la campagne. Ils partirent donc dans l'automobile. Même en tête à tête avec Gault, la jeune fille ne connaissait pas la paix. Les remords la hantaient, mais, néanmoins, la joie que sa présence procurait à son compagnon lui apportait une sorte de trêve. A un moment donné, ils marchaient sur un tapis d'aiguilles de pin dans un bois du Hertfordshire; elle se retourna subitement et surprit dans les yeux de Gault cette expression de muette adoration qui faisait toujours monter le rouge de la honte à son front.

— Non, non, je vous en prie, dit-elle d'un ton étrange, ne me regardez pas . . . comme si j'étais un être rare et parfait !

— C'est bien ainsi, ma douce, que vous m'apparaissez, répondit-il simplement.

— Oh ! pourquoi ! pourquoi ? . . . s'écria-t-elle, exaspérée par la foi aveugle qu'elle lisait dans les yeux de son interlocuteur.

—La raison m'en paraît évidente . . . Ne vous regardez-vous donc jamais dans la glace, Linney ? dit-il en souriant.

— Vous m'aimez donc pour ma beauté seulement, Adam ? demanda-t-elle.

— Qu'ai-je fait pour mériter que vous me posiez cette question ?

— Rien . . . Je ne sais pas. Tout me paraît si brouillé, parfois.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma douce ? Avez-vous été contrariée ?

— Non, non . . . Ne faites pas attention à mes sautes d'humeur. J'ai trop veillé, pris part à trop de fêtes, trop de réceptions; il n'y a pas autre chose, expliqua-t-elle hâtivement.

— Votre petite mère a certainement mis les bouchées doubles pour me donner l'occasion de me perfectionner. Je lui suis reconnaissant de ses efforts, dit-il en souriant.

— Aimez-vous les réceptions si répétées, Adam ?

— Non, pas d'une façon permanente, mais j'avais une raison spéciale de désirer avoir l'occasion de me trouver en nombreuse compagnie.

— Moi, je n'en puis plus, dit-elle avec une véhémence anormale.

Gault l'observa attentivement.

— Vous êtes fatiguée, ma douce; nous avons abusé de vos forces.

Lindsay, tout en marchant, chassait nerveusement du pied les aiguilles de pin. Elle reprit :

— Etait-il dans votre intention que maman répande si rapidement la nouvelle de nos fiançailles ?

— Non, je ne le souhaitais pas. En réalité, je ne considérais pas, jusqu'à présent, nos fiançailles . . . comme définitives.

— Vraiment ? Pourquoi? . . . Ne désirez-vous donc pas qu'elles le soient ?

— C'est au contraire, mon plus grand désir, mais je vous ai promis, ma douce, de ne pas vous demander de m'engager votre parole tant que je ne serai pas plus présentable.

— Ah ! je vous en prie, je vous en prie, implora Lindsay, ne me parlez pas ainsi !

— Eh bien, je vais rectifier : jusqu'au jour où j'appliquerai les règles du jeu mondain avec la même aisance que les hommes de votre coterie.

— Vous ne leur ressemblerez jamais, s'écria Lindsay, et je ne le souhaite pas. Je veux que vous restiez comme vous êtes. Croyez-vous donc que j'admire tous ces oisifs ?

Après un moment de silence, il dit en riant :

— Voilà plus d'un mois, Linney, que je me soumets à un entraînement intensif. Eh bien, donnez-moi votre avis : ai-je fait des progrès ?

Elle s'arrêta de nouveau et, le regardant bien en face, avec une intensité presque pénible :

— Adam, est-ce que vous m'aimez vraiment ? demanda-t-elle.

Il lui donna, en souriant, l'assurance qu'il en était ainsi.

— Et vous désirez me plaire ?

— De toutes mes forces !

— Dans ce cas, ne dites plus jamais que vous n'êtes pas digne de moi, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Il se pencha un peu vers elle et dit :

— La petite chérie fait preuve d'une partialité évidente . . . Elle ne veut pas admettre que je ne sois pas parfait !

Soudain, Lindsay se laissa tomber sur un tronc d'arbre abattu, enfouit sa tête dans ses mains et éclata en sanglots . . . Complètement bouleversé, il la contempla un moment en silence, puis il vint s'agenouiller auprès d'elle.

— Qu'y a-t-il, chère ? interrogea-t-il.

Elle leva vers lui son visage strié de larmes et dit avec une intonation poignante :

— Ne me considérez pas comme une créature d'une bonté céleste dont personne n'est digne d'approcher.

— C'est bien l'impression que je ressens.

— Et vous vous tenez à l'écart, vous ne me demandez rien, par humilité ? Oh ! Adam, si vous saviez combien je me sens honteuse.

— Je ne suis qu'un homme fruste, ma douce, un ouvrier, rien de plus. Et vous, vous participez plutôt de la nature des fées ! Quand je vous entourerai de mes grands bras maladroits, j'étoufferai votre grâce aérienne.

Il s'efforçait de prendre un ton léger, mais sa voix rauque trahissait son émotion.

— Eh bien, voulez-vous savoir ce que j'éprouve ? reprit-elle avec la même ardeur contenue. Vous me paraissez à cent coudées au-dessus de moi et je crains de ne pouvoir m'élever jusqu'à vous . . . Mais j'essaierai, j'essaierai de tout mon cœur !

Il se remit debout et regarda Lindsay avec des yeux extasiés. Puis il dit, d'une voix unie :

— Puis-je vous embrasser, ma douce ?

Elle s'était levée à son tour et se tenait devant lui, un peu tremblante :

— Je ne demande qu'à vous prouver mon affection. C'est tout ce que je puis faire pour . . . réparer ! s'écria-t-elle.

Elle n'eut pas le temps, toutefois d'achever ce dernier mot, tandis que les deux bras de Gault se resserraient autour d'elle.

Et là, sous l'ombre parfumée des pins, il pencha sa haute taille et lui prit un premier baiser.

— Maintenant, dit-il au bout d'un instant, nous sommes réellement fiancés.

— Oui, cette fois, répondit-elle dans un souffle, nous nous sommes annoncé cette nouvelle à nous-mêmes !

— Et nous ne comptons pas nous dédire.

Elle se serra contre lui de toutes ses forces, en disant :

— Non, non . . . cette seule idée me terrifie.

— Vous n'avez pas de raisons de vous désespérer, ma chérie . . . Nous sommes jeunes, forts, et nous nous aimons ! Le monde nous appartient, ma douce.

Tout en parlant, il la tenait à bout de bras et la regardait en souriant. Il paraissait comme tranfiguré par le bonheur. Elle demeura un instant immobile, les yeux baissés, ses lèvres toujours contractées. Puis, soudain, elle leva la tête et sourit à son tour.

— Je veux être heureuse . . . Je suis heureuse ! . . . Comme vous dites, le monde nous appartient.

Puis, glissant sa main autour du cou de Gault, elle lui rendit son baiser.

A partir de ce moment, Lindsay se montra aussi pleine d'entrain qu'elle avait été abattue auparavant. Ils retournèrent, en se tenant par la main, vers l'automobile pour y prendre le panier de victuailles qu'ils transportèrent dans une clairière, au pied des pins, ils s'assirent autour d'une grande nappe blanche sur laquelle ils avaient disposé des sandwiches, du poulet froid et des fruits. Au début du repas, ils se placèrent en face l'un de l'autre, de chaque côté de la nappe; mais, peu après, Lindsay se retrouva assise tout près de Gault. Elle avait résolument banni les souvenirs pénibles et ne songeait plus qu'à rendre son fiancé parfaitement heureux. La jeune fille éprouvait à cette pensée un sentiment de paix, tout nouveau pour elle.

Le lunch terminé, ils demeurèrent encore quelque temps assis, jouissant de la délicieuse fraîcheur des bois et écoutant le chant des oiseaux. Puis, Gault donna le signal du départ. Lindsay fut un peu surprise qu'il désirât rentrer à Londres de si bonne heure.

— Déjà fatigué de notre journée à la campagne ? demanda-t-elle en le regardant tendrement.

Gault, qui était occupé à fixer le panier à l'arrière de l'automobile, s'interrompit et leva la tête.

— Je veux bien que vous flirtiez avec moi, dit-il en riant.

— Mais je parlais sérieusement : je croyais que vous pourriez supporter de prolonger un peu notre tête-à-tête, précisa-t-elle.

— Maintenant que nous sommes solennellement fiancés, je désire remplir une formalité.

— Laquelle ?

— Vous donner une bague . . . Montez vite !

Elle prit place sur le devant de l'automobile et Gault s'assit au volant. Ils arrivèrent à Bond Street vers l'heure du thé et Gault arrêta la voiture devant un des principaux bijoutiers; ils pénétrèrent dans le magasin et, sur la demande de Gault, on apporta la bague, qui était prête depuis un certain temps. Lindsay fut surprise d'apprendre que le joyau avait été monté d'après un dessin de Gault, témoignant du goût le plus sûr et le plus original.

Quand ils furent remontés dans l'automobile, Gault glissa le bijou au doigt de Lindsay, en serrant la petite main dans la sienne.

—Cette bague vous plaît-elle, ma douce ? demanda-t-il.

— Elle est ravissante ! Mais, Adam, je n'imaginais pas que votre crayon, exercé à l'ornementation des grilles de fer forgé, pût s'adapter aux minuties d'une délicate sertissure.

— Oh ! vous ne connaissez pas encore tous mes mérites ! dit-il, ravi de voir son cadeau apprécié.

Il la ramena à la maison et prit congé d'elle sur le seuil, en disant :

— Je vous ai eue toute à moi, aujourd'hui, et je préfère ne pas vous voir en présence de tiers.

Lindsay franchit donc seule le perron. En montant l'escalier conduisant à sa chambre, elle entendit un bruit de voix provenant du boudoir de sa mère . . .

— Je sais que vous avez reçu de l'argent de lui, je le sais pertinemment. On ne me trompe pas !

(*Lire la suite page* 26)

En Octobre

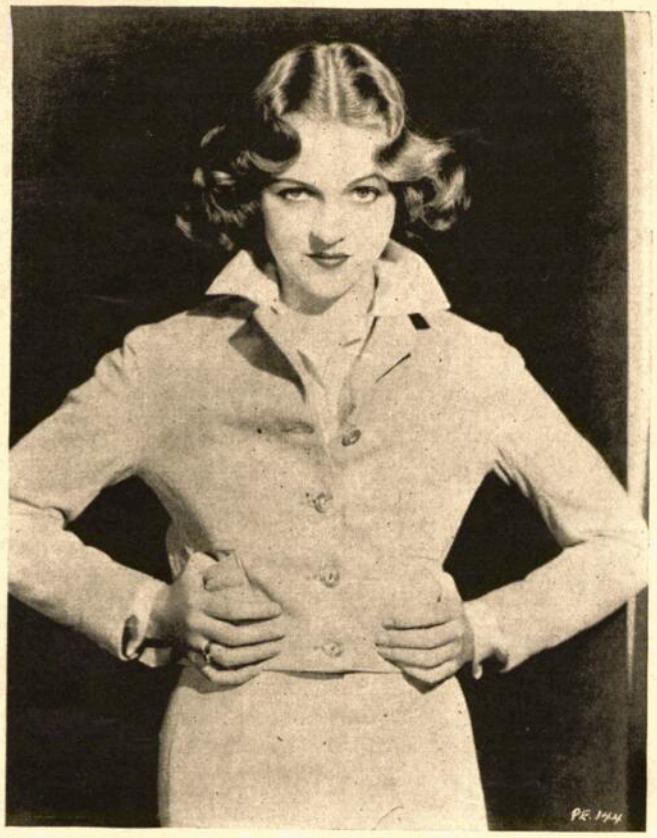
Un Mari Tombé du Ciel

Roman d'Amour Complet

par

MAGALI

Notre Album de Vedettes



PATRICIA ELLIS, L'UNE DES PLUS CHARMANTES VEDETTES DU CINÉMA AMÉRICAIN.

JEAN ARTHUR, LA BRILLANTE VEDETTE AMÉRICAINE DONT LES SUCCÈS NE SE COMPTENT PLUS.

UN FILM D'UNE MINUTE présentant JOAN BENNETT FRED MAC MURRAY

VEDETTES DE "13 HOURS BY AIR" —un film Paramount

Le fameux procédé "Tiré par des Canons" de Quaker rend le Riz Soufflé deux fois plus digestible. Et la méthode Quaker le rend aussi DOUBLEMENT CROUSTILLANT, extra-délicieux. Cherchez les paquets rouges et bleus qui sont TRIPLEMENT CACHETÉS pour garder sa fraîcheur.

GRATIS *Photo-Statuettes* SIGNÉES DE VEDETTES DE L'ÉCRAN

AVEC DEUX DESSUS DE BOÎTES

Voici ce que les vedettes d'Hollywood signent et adressent à leurs amis! . . . De grandes photos de luxe découpées et arrangées pour se tenir debout ! Imaginez-les sur votre table ou votre bureau. Soyez le premier de votre groupe à vous procurer une série complète de ces bustes uniques de vedettes de l'écran. Rappelez-vous que ces photos ont plus de 7 pouces de hauteur ! Voyez la liste ci-dessous de vos vedettes de l'écran et envoyez seulement deux dessus de boites de Blé Soufflé ou de Riz Soufflé Quaker pour chaque statuette que vous voulez.

HÂTEZ-VOUS METTEZ CE COUPON A LA POSTE

The Quaker Oats Co.. Dept. G-67
Peterborough, Ont.

Veuillez m'envoyer des photo-statuettes des vedettes indiquées ci-dessous. J'inclus _____ dessus de boites de Blé Soufflé ou de Riz Soufflé Quaker

☐ Binnie Barnes
☐ Joan Bennett
☐ Joan Blondell
☐ George Brent
☐ James Cagney
☐ Claudette Colbert
☐ Gary Cooper
☐ Bing Crosby
☐ Bette Davis
☐ Marlene Dietrich
☐ Buck Jones
☐ Ruby Keeler
☐ Carole Lombard
☐ Fred MacMurray
☐ Dick Powell
☐ George Raft
☐ Randolph Scott
☐ Margaret Sullavan
☐ Mae West
☐ Warren William

Envoyez 2 dessus de boites pour chaque photo-statuette désirée.

Nom.....

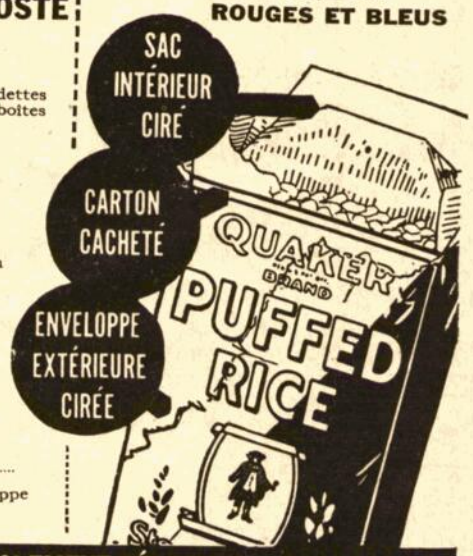
Rue.....

Ville.....Prov.....

Ne manquez pas de bien affranchir votre enveloppe

Cette offre expire le 1 Sept. 1936

CHERCHEZ LES PAQUETS ROUGES ET BLEUS



LE BLÉ SOUFFLÉ QUAKER EST ÉGALEMENT DÉLICIEUX — ESSAYEZ-LE!

Ce dessin Chelsea, Community Plate, est une heureuse adaptation d'une pièce ancienne et célèbre du Château Windsor.

Silvo est recommandé par les fabricants de cette charmante pièce.

Soyez fière de votre ARGENTERIE

Conservez à sa belle surface un doux éclat en vous servant du Poli Silvo pour Argenterie.

SILVO—poli liquide d'action douce — semble partager la fierté que vous éprouvez à conserver à *toutes* vos pièces d'argenterie leur beauté éclatante.

Demandez-nous par lettre un échantillon gratuit de 76F

Silvo

POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE

Reckitts (Oversea) Ltd., 1004, Amherst, Montréal

Après 3 mois d'étude chez-vous - vous parlerez couramment

L'ANGLAIS

l'espagnol, l'italien, l'allemand ou toute autre langue par le

LINGUAPHONE

méthode rapide, simple et pratique pour apprendre

CHEZ-SOI A PARLER

n'importe quelle langue étrangère—comme une chanson — en écoutant !

DEMANDEZ NOTRE LIVRET GRATUIT No. 21-K

LINGUAPHONE
INSTITUTE OF CANADA
430 St. Gabriel St. Montreal

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

(*Suite de la page 24*)

Lindsay reconnut sans peine la voix de Rhoda Braid.

Elle devint soudainement pâle et tendit l'oreille. De qui pouvait-il bien s'agir ? La réponse arriva instantanément : " Adam Gault. "

A son tour, Mrs Sheridan dit, avec une dureté implacable :

— Supposons que ce soit le cas . . . En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Je ne pense pas que vous ayez perdu la mémoire de l'arrangement conclu entre nous ?

— Vraiment, Rhoda, votre montre avance. Ils ne sont pas encore mariés. Si je ne me trompe, vous n'avez rien à réclamer tant que la cérémonie n'aura pas été célébrée.

— Du tout, chère amie. Une fois les fiançailles rendues publiques, les clauses de notre convention doivent jouer.

Mrs Braid faisait effort pour maintenir sa voix à un diapason modéré, mais on sentait que la colère grondait.

— De plus, vous êtes ingrate, continua Mrs Sheridan. Je vous ai donné tout ce que j'ai pu.

— Cinq cents livres, je le reconnais. Mais que représente cette somme ?

— Je ne suis pourtant pas responsable de vos dettes de bridge.

— Non, mais il s'agit de l'engagement ferme que vous avez pris.

— Je considère que je me suis montrée généreuse. L'éducation mondaine de Gault est mon affaire personnelle.

— Oui, et vous voulez être seule à plumer le pigeon ! s'écria Mrs Braid, exaspérée; mais je vous avertis, Claire, ne jouez pas au plus fin avec moi. Je ne le supporterai pas ! J'ai absolument besoin d'argent et, si je n'obtiens pas de vous la somme à laquelle j'ai droit, je m'adresserai directement à Gault. Je lui révélerai l'entière vérité, qui n'est pas particulièrement reluisante.

Lindsay était suffisamment édifiée. Elle ouvrit la porte, la referma derrière elle et s'arrêta devant les deux femmes, qu'elle foudroya du regard.

— Maintenant, dit-elle d'un ton calme, je désire connaître exactement de quoi il s'agit. Quel marché avez-vous conclu entre vous deux ? Ne cherchez pas à vous dérober, mère... Je veux tout savoir.

Pour un instant, Mrs Sheridan, elle-même, fut décontenancée. L'expression résolue des yeux de Lindsay l'effraya. Elle fit un effort pour retrouver son sang-froid et dit, en affectant de rire :

— Ma chère Linney, tu ressembles à une héroïne de mélodrame. Ce n'est pas du tout ton genre.

Lindsay ne releva même pas la plaisanterie et alla droit au fait.

— Je vous prie, mère, de ne pas tergiverser. En quoi consistent vos arrangements avec Rhoda ?

Mrs Braid, qui avait peine à retenir son indignation, ne demandait qu'à mettre Lindsay au courant. Elle ne laissa rien dans l'ombre.

— J'ai été la première à entrer en relations avec Gault . . . Je l'ai présenté à votre mère, — tout en parlant, elle indiquait du pouce Mrs Sheridan, — l'estimant plus en situation que moi de tirer avantage de cette aubaine. Il me manquait, personnellement, une jolie fille, c'est-à-dire le principal atout dans la grosse partie que nous engagions.

Lindsay poussa un petit cri comme si elle était touchée au cœur, mais Mrs Braid continua impitoyablement, en s'adressant à la jeune fille.

— Vous n'avez rien à dire : vous êtes aussi compromise que nous. Seule, *elle* n'aurait abouti à rien. — Le pouce cloua une seconde fois Mrs Sheridan au pilori. — Vous avez joué votre rôle d'une façon géniale. C'est vous seule, en somme, qui l'avez attrapé ! Votre mère prétend maintenant ne rien me devoir tant que vous n'êtes pas mariée . . . C'est grâce à moi que vous êtes sorties de votre situation obérée. Sans mon initiative vous n'auriez probablement jamais rencontré Gault et, à plus forte raison, vous ne l'auriez pas épousé !

— Linney n'est pas encore mariée, intervint Mrs Sheridan, et je soutiens que vos réclamations ne seront justifiées qu'après la cérémonie. Néanmoins, j'ai fait preuve de bonne volonté. Je ne puis pas voler cet homme pour compenser vos dettes de bridge, ajoua-t-elle avec un air de dignité offensée.

Lindsay se tourna vers Mrs Braid et dit :

— Selon vous, ma mère ne tient pas ses engagements ?

— Précisément, répondit Rhoda Braid. Elle a beau le nier, j'ai la preuve qu'elle a obtenu de l'argent de Gault.

Mrs Sheridan dit d'un ton calme :

— Naturellement, il me remet de l'argent, mais seulement pour faire face aux frais des réceptions que je donne à son intention.

— Mère, interrompit Lindsay, pouvez-vous me jurer que vous avez consacré tout l'argent reçu à vos dépenses de maîtresse de maison ?

Les grands yeux d'azur pâle de Mrs Sheridan prirent une expression d'innocence méconnue et elle répondit :

— Bien entendu, ma chère. A quoi d'autre aurais-je pu l'employer ?

— Mais à payer une partie de vos dettes ! s'écria Mrs Braid . . . Si vous ne disposez d'aucune marge, d'où proviennent alors les cinq cents livres avec lesquelles vous avez essayé d'acheter mon silence ?

— Mère, ajouta Lindsay, il ne vous reste plus qu'à avouer.

Mrs Sheridan n'en fit rien, mais un afflux de sang à ses joues constituait un aveu tacite.

Mrs Braid se leva et, donnant libre cours à sa colère, accabla Mrs Sheridan de reproches. Elle se tourna ensuite vers Lindsay et dit :

— Ne vous fiez jamais à elle. Elle ne peut être loyale ni avec ses amis ni avec ses ennemis . . . J'en ai assez et je ne suis pas disposée à patienter bien longtemps.

— Est-ce une menace ? demanda Lindsay en la regardant droit dans les yeux.

— Oui, c'est une menace, confirma Mrs Braid. Vous voulez épouser Gault, n'est-ce pas ? dit-elle brusquement.

— Oui, répondit Lindsay, c'est mon intention.

— Alors, trouvez-moi de l'argent, ou bien je lui révélerai le piège que vous lui avez tendu.

— Ne tenez pas des propos de folle, Rhoda, dit Mrs Sheridan d'un ton cassant.

Evidemment, Mrs Sheridan ne prenait pas au sérieux les menaces de son amie, mais Lindsay se rendit compte qu'il ne s'agissait pas de paroles en l'air.

— Ecoutez-moi, Rhoda, dit-elle : si je vous promets de faire tout mon possible pour vous obtenir de l'argent, voulez-vous promettre, de votre côté, de garder le silence ?

— Combien pouvez-vous obtenir ? demanda Mrs Braid, décidée à ne s'engager qu'à bon escient.

— Quelle somme exigez-vous ?

— Cinq mille livres, pour commencer.

Cinq mille livres !

Lindsay fut effrayée à l'énoncé d'une si grosse somme.

— J'essaierai, répondit-elle.

— Quand l'aurai-je ?

— Aussitôt qu'il me sera possible de me la procurer.

— Hâtez-vous, dit Mrs Braid d'un air boudeur, et rappelez-vous que je ne parle pas à la légère.

— Je le crois.

— Vous n'avez pas envie de perdre votre mari millionnaire, n'est-ce pas ? précisa Mrs Braid.

— Je désire faire tout mon possible pour rendre heureux l'homme loyal et chevaleresque qui va devenir mon mari.

Mrs Braid posa un regard scrutateur sur la jeune fille, puis elle dit en ricanant :

— Cela ne prend pas avec moi . . . J'étais présente à votre première entrevue avec Gault et j'ai admiré la dextérité avec laquelle vous avez mis le grappin sur lui.

— Je n'oublie pas que vous étiez là et que ma manière d'agir n'a pu laisser aucun doute dans votre esprit : j'ai délibérément trompé Gault. J'ignorais, par contre, qu'il y eût un contrat de passé entre vous et ma mère. Ce fait, d'ailleurs, n'atténue en rien ma responsabilité; il aggrave plutôt le caractère louche de cette machination.

Les lèvres de Lindsay tremblaient et, tout en parlant, elle toucha, sous son gant de Suède, la bague que Gault venait de lui glisser au doigt. Elle souhaitait de tout son cœur se rendre digne, un jour, de ce symbole d'amour.

— Mais, depuis, continua-t-elle, en cherchant à rester calme, j'ai complètement changé, Je nous juge toutes pour ce que nous valons et je sais que le monde est toujours indulgent pour les faiblesses et les lâchetés . . . Ce n'est plus pour l'argent dont il dispose, mais bien pour la noblesse de sa nature, que je désire épouser Adam Gault . . . Vous n'ajouterez pas créance, je suppose, à ces protestations et je n'en suis pas étonnée. Ma conduite justifie la mauvaise opinion que vous avez de moi. Vous ne pourriez, d'ailleurs, me blâmer plus sévèrement que je le fais moi-même. Mais maintenant, Rhoda, je suis décidée à réparer dans la mesure du possible. J'épouserai Gault parce que son bonheur dépend, en grande partie, de moi.

Mrs Braid parut un moment impressionnnée par l'évidente sincérité de Lindsay. Elle fut sur le point de laisser de meilleurs sentiments prendre le dessus dans son cœur, mais cette velléité ne dura pas : elle se rappela ses dettes, son urgent besoin d'argent, et elle réitéra ses menaces.

— Vous avez bien compris, Lindsay : il me faut cinq mille livres *sans délai*, ou bien je vais trouver Gault et je lui enlève toutes ses illusions. Les excellentes qualités de ce jeune homme, que vous avez découvertes après coup, le rendront d'autant plus sensible à la révélation de cette fourberie.

— Ce que vous dites est juste et c'est précisément pour cette raison que je subis votre chantage. Gault souffrirait d'autant plus que ses sentiments sont plus délicats. Je m'arrangerai à avoir l'argent dont vous avez besoin. Et maintenant, Rhoda, veuillez nous laisser seules.

Instantanément, Mrs Sheridan appuya le doigt sur le bouton électrique, donna l'ordre à la femme de

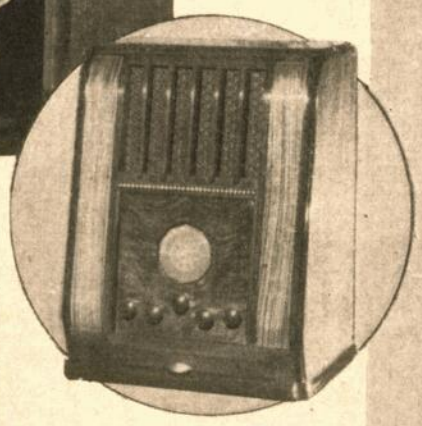
(*Lire la suite page 32*)

L'Eclairage à la Maison

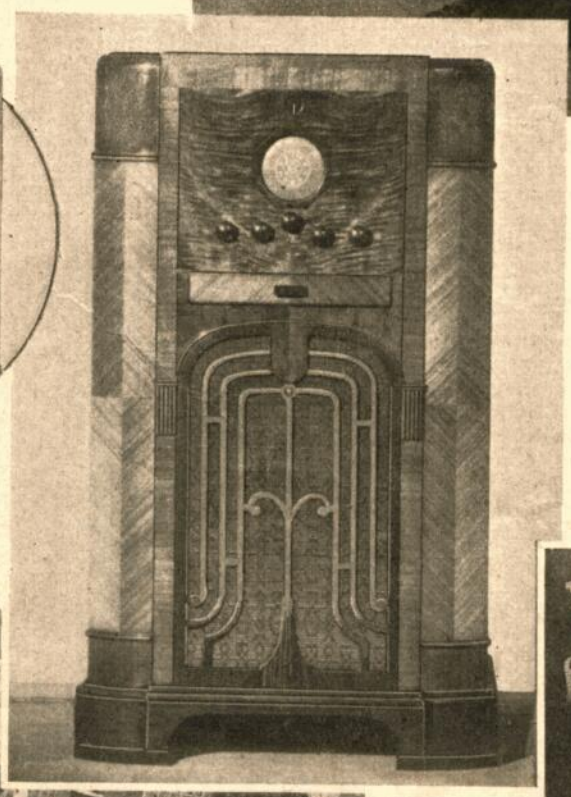
LES ACCESSOIRES ÉLECTRIQUES DE LA SALLE DE BAINS SONT TOUT PARTICULIÈREMENT PRATIQUES, DISCRETS ET LUXUEUX SANS L'ÊTRE. EN CE SENS, QU'ON PEUT S'OFFRIR TOUT CE CONFORT POUR UNE SOMME DES PLUS ABORDABLES.

ON SAIT QUE LES MAISONS MODERNES COMPORTENT L'ÉCLAIRAGE INDIRECT, AUTREMENT DIT DIFFUSÉ. LES AMPOULES SONT ENFERMÉES DANS DES PANNEAUX OU DES BOÎTES.

LA PIÈCE DU SOUS-SOL RENFERME UNE CHAUDIÈRE ET UN ORGANISME DE CONDITIONNEMENT D'AIR, DES VENTILATEURS À VITESSE VARIABLE, ET DIVERS AUTRES DISPOSITIFS TRÈS SIMPLES QUI RÉGULARISENT LA TEMPÉRATURE DE LA MAISON.



DANS LA MAISON MODERNE, ON TROUVE ÉGALEMENT DE PETITS POSTES DE RADIO DANS TOUTES LES PIÈCES IMPORTANTES, AUSSI BIEN DANS LA CHAMBRE À COUCHER QUE DANS LA BIBLIOTHÈQUE ET LA CUISINE. À DROITE, UN DES PLUS JOLIS MODÈLES, LE " WORLD CRUISE MODEL ".



CE N'EST PLUS UN PETIT POSTE DE RADIO QUE VOUS VOYEZ ICI, À GAUCHE, MAIS UN DES PLUS IMPOSANTS DE TOUS CEUX QUE FABRIQUE LA WESTINGHOUSE. LA RADIO JOUE DANS NOS MAISONS MODERNES UN RÔLE TRÈS IMPORTANT. TOUT LE MONDE AUJOURD'HUI EN A CONTRACTÉ L'HABITUDE. IL IMPORTE DONC DE LE OU LES CHOISIR AVEC DISCERNEMENT.

Travaux au Crochet

COL ET JABOT AU CROCHET

TENSION : 8 p. de ch. — 1 pouce.

COL : Monter une chaînette de 221 mailles, tourner.

1er rang : Dans la 11e maille à partir du crochet, faire 1 m.s. * 6 p. de ch., sauter 4 p. de ch., 1 m.s. dans la suivante, répéter depuis * jusqu'à la fin du rang, 6 p. de ch., tourner.

2e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, faisant 6 p. de ch. entre chaque m.s., terminer le rang par 1 m.s. dans la m. du milieu de la dernière boucle, 7 p. de ch., tourner.

3e rang : Même chose que le rang précédent, 7 p. de ch., au lieu de 6 entre chaque m.s. Répéter le dernier rang encore 4 fois, faire 8 p. de ch. au dernier rang pour tourner.

8e rang : Comme au 2e rang, faire 8 p. de ch. entre chaque m.s. Répéter ce rang encore 4 fois, faire 9 p. de ch. au dernier rang pour tourner.

13e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, 9 p. de ch. entre chaque m.s. Répéter ce rang encore une fois, faire 10 p. de ch. pour tourner.

15e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, 10 p. de ch. entre chaque m.s., 10 p. de ch., tourner. Répéter ce rang encore une fois. Arrêter.

JABOT : Attacher le fil à l'encolure. Monter une chaînette de 140 mailles.

1er rang : Dans la 11e maille à partir du crochet, faire 1 m.s. * 6 p. de ch., sauter 4 p. de ch., 1 m.s. dans la suivante, répéter depuis * jusqu'à la fin du rang, 2 p. de ch., 1 m.s. dans le 2e rang du col, 6 p. de ch., tourner.

2e rang : * 1 m.s. dans la 1ère boucle, 6 p. de ch., répéter depuis * encore 5 fois, 6 p. de ch., 1 m.s. dans la boucle suivante, * 6 p. de ch., 1 m.s. dans la même boucle, répéter depuis le dernier * encore deux fois, 6 p. de ch. Répéter encore deux fois depuis le commencement du rang, * 6 p. de ch., 1 m.s. dans la boucle suivante, répéter depuis le dernier * jusqu'à la fin du rang, 7 p. de ch., tourner.

3e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, faire 7 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 3 p. de ch., 1 m.s. dans le 4e rang du col, 3 p. de ch., tourner.

4e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, 7 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 1 m.s. piquée dans la maille du milieu de la dernière boucle, 7 p. de ch., tourner.

5e rang : Comme le 3e rang, finir le rang par 1 m.s. dans le 6e rang du col, 3 p. de ch., tourner.

6e rang : Comme le 4e rang.

7e rang : Comme le 3e rang, finir le rang par 1 m.s. dans le 6e rang du col, 3 p. de ch., tourner.

8e rang : Comme le 4e rang.

9e rang : Comme le 3e rang, finir le rang par 4 p. de ch., 1 m.s. dans le 10e rang du col, 8 p. de ch., tourner.

10e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, 8 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 1 m.s. piquée dans la maille du milieu de la dernière boucle, 8 p. de ch., tourner.

11e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, 8 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 4 p. de ch., 1 m.s. dans le 12e rang du col, 8 p. de ch., tourner.

12e rang : Comme le 10e rang, finir le rang par 4 p. de ch., 1 s.b. dans la dernière boucle, 8 p. de ch., tourner.

13e rang : Comme le 11e rang, finir le rang par 4 p. de ch., 1 m.s. dans le 14e rang du col, 8 p. de ch., tourner.

14e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, 8 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 4 p. de ch., 1 s.b. dans la dernière boucle, 8 p. de ch., tourner.

15e rang : Comme le 11e rang, finir le rang par 4 p. de ch., 1 m.s. dans le dernier rang du col, 8 p. de ch., tourner.

16e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, 8 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 4 p. de ch., 1 m.s. dans l'avant-dernière boucle, 9 p. de ch., tourner.

17e rang : 1 m.s. dans la première boucle de 9 mailles, 9 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 5 p. de ch., 1 m.s. dans la 3e boucle à partir de la fin du rang, 9 p. de ch., tourner.

18e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, 9 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 5 p. de ch., 1 m.s. dans la dernière boucle, 9 p. de ch., tourner. Répéter ce rang encore 2 fois; au dernier rang, faire 10 p. de ch. pour tourner.

21e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, 10 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 5 p. de ch., 1 m.s. dans la dernière boucle, 10 p. de ch., tourner. Répéter ce rang encore trois fois.

25e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, faire 10 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 5 p. de ch., 1 s.b. dans la dernière boucle, 10 p. de ch., tourner.

26e rang : 1 m.s. dans chaque boucle, 10 p. de ch. entre chaque m.s., finir le rang par 10 p. de ch., 1 m.s. dans la dernière boucle. Casser le fil.

Nouer le fil de l'autre côté du col et travailler pour correspondre. Pour border le tour extérieur du col et du jabot, nouer le fil au bas du jabot du côté droit, * 10 p. de ch., sauter 1 espace, 1 m.s. dans le suivant, répéter depuis * encore 4 fois, 10 p. de ch., 1 m.s. dans chaque espace tout le tour du jabot et du col, finir le rang pour correspondre avec le commencement, 1 p. de ch., tourner.

2e rang : 12 m.s. dans chaque espace de 10 mailles. Commencer ensuite à finir les côtés intérieurs du jabot et l'encolure.

Entre chaque espace de la chaîne de montage du jabot, faire 5 m.s.; entre chaque espace du col, faire 4 m.s., 1 p. de ch., tourner.

3e rang : 1 m.s. dans chaque m.s. des côtés droits du jabot et de l'intérieur du col, 4 p. de ch., tourner.

4e rang : * Sauter 3 m.s., 1 m.s. dans chacune des 11 m.s. suivantes, 4 p. de ch., répéter depuis * encore 8 fois, travailler 1 m.s. dans chaque m.s. jusqu'à la fin du rang. Arrêter.

Coudre les boutons vis à vis des boutonnières.

ABRÉVIATION :

m.s. ..... maille simple
p. de ch..... point de chaînette
s.b. ..... simple bride

MATÉRIEL REQUIS :

4 balles de fil Blue Label Mercer-Crochet de Coats, No 20, écru.

10 petits boutons.

1 crochet d'acier à tricoter de Milward, No 3½ anglais ou No 7 américain.

FOND DE PLATEAU

TENSION : 8 s.b. — ½ pouce; 3 espaces — ½ pouce.

BORDURE AU CROCHET : Monter une chaînette de 43 mailles, 1 s.b. dans la 8e m. à partir du crochet, 4 esp., 1 s.b. dans chacune des 8 m. suivantes, 5 esp, 5 p. de ch., tourner.

2e rang : 1 s.b. dans la s.b. suivante, 3 esp., 2 s.b. dans l'espace des 2 p. de ch., 1 s.b. dans chacune des 2 s.b. suivantes, 3 p. de ch., sauter 2 s.b., 1 m.c. dans la s.b. suivante, 3 p. de ch., sauter 2 s.b., 1 s.b. dans chacune des 2 s.b. suivantes, 2 s.b. dans l'espace, 1 s.b. dans la s.b., 4 esp., 5 p. de ch., tourner.

3e rang : 1 s.b. dans la s.b. suivante, 1 s.b. dans l'espace, 1 s.b. dans la s.b. 1 p. de ch., sauter 1 s.b., 1 s.b. dans la s.b. suivante, 1 p. de ch., sauter 1 s.b. 1 s.b. dans la s.b. suivante, 5 p. de ch., 1 s.b. dans la s.b. suivante, 1 p. de ch., sauter 1 s.b., 1 s.b. dans la s.b. suivante, 1 p. de ch., sauter 1 s.b., 1 s.b. dans la s.b. suivante, 2 s.b. dans l'espace, 1 s.b. dans la s.b., 2 s.b. dans l'espace suivant, 1 s.b. dans la s.b., 1 s.b. dans l'espace, 1 s.b. dans la s.b., 1 esp. 5 p. de ch., tourner.

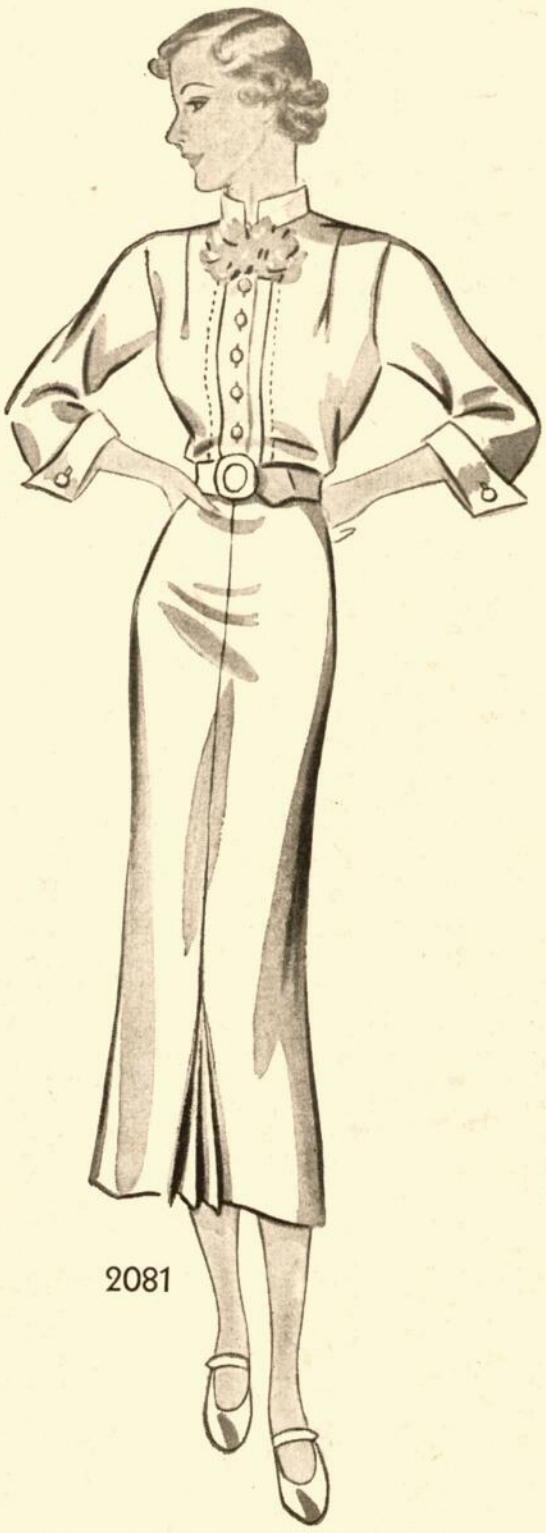
4e rang : 1 s.b. dans chacune des 3 s.b. suivantes, 1 lacet, 5 p. de ch., sauter 3 m., 1 s.b. dans la s.b. suivante, 1 lacet, 5 p. de ch., sauter 3 m., 1 s.b. dans la s.b. suivante, 1 lacet, 1 s.b. dans chacune des 2 s.b. suivantes, 1 esp., 5 p. de ch., tourner. *(Lire la suite page 56)*

Quelques robes amincissantes

2105

2105 — Jolie robe avec gilet, gr. 12 à 20. Un 16 requiert: la robe et le gilet, 6¼ v. de 35" ou 5⅝ v. de 39". Pour manchettes et collet, ⅝ v. de contrastant de 35" ou 39". 20 cents.

2081 — Une toilette distinguée, gr. 12 à 20. Pour un 16 : 3¼ v. de 35", 2⅞ v. de 39" ou 2⅛ v. de 54". ⅝ v. de contrastant de 35" à 54". 15 cents.



2081

2110 — Une robe d'une belle simplicité, gr. 12 à 20. Pour un 16 : la jupe, 2¼ v. de 35" à 39". La blouse, 2¼ v. de 35" à 39". 2½ v. de ruban de 2". Aussi inclus, un patron de boléro. 20 cents.

2110

PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante :
PATRONS SIMPLICITY. Département " P " 8368, rue St-Denis, Montréal, P.Q.

Pour une promenade à deux !

2066 — Robe et gilet très chic. Gr. 12 à 20. Pour un 16 : la robe, 4¼ v. de 35" ou 3¾ v. de 39". Le gilet : 3⅛ v. de 35", 2¾ v. de 39" ou 2 v. de 54". ⅛ v. de canevas de 27". Ceinture de votre choix. 25 cents.

1993 — Ensemble d'une élégante simplicité. Gr. 12 à 20 et 40. Pour un 16 : la robe, 4⅝ v. de 35", 4⅜ v. de 39" ou 3 v. de 54"; le gilet, 2¼ v. de 35" ou 39" ou 1½ v. de 54". Doublure du gilet : 1⅞ v. de 35" ou 1½ v. de 39". On peut aussi ajouter une ceinture. 15 cents.

1993

2066

2035

2104

2035 — Un bel ensemble ajusté. Gr. 12 à 20. Un 16 requiert : la robe, 3⅜ v. de 35" ou 3 v. de 39"; ⅝ v. de 35" pour le foulard. Gilet avec manches courtes : 2½ v. de 35". 15 cents.

2104 — Robe pour jeune fille, gr. 12 à 20. Pour un 16 : 4 v. de 35" ou 3¾ v. de 39". Pour le collet : ⅜ v. de contrastant. Ceinture de votre choix. Aussi inclus, un patron de jupon. 25 cents.

PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante :
PATRONS SIMPLICITY. Département " P " 8368, rue St-Denis, Montréal, P.Q.

Le retour à l'école

1814 — Robe de jeune fille, de gr. 8 à 16. Pour un 12 : 2⅝ v. de 35", 2½ v. de 39" ou 1⅞ v. de 54". Contrastant : 1 v. de 35" ou 39" pour le collet. 1 v. de ruban de 4½" pour la boucle. Si c'est du plaid, ajoutez ¼ v. pour l'ajustage. 15 cents.

2078 — Robe de fillette, gr. 2 à 6. Pour un 4 : 2 v. de 35" ou 1¾ v. de 39". 2 v. de braid pour border le collet; 1½ v. de ruban de ½" pour la boucle. Bouffants : ¾ v. de 35" ou ⅝ v. de 39". 15 cents.

1597 — Robe jumper pour gr. 8 à 16. Pour un 12 : le jumper, 1¾ v. de 36", 1⅝ v. de 39" ou 1¼ v. de 54". La blouse, 1½ v. de 36" ou 1⅜ v. de 39". ½ v. de ruban de 1" pour la boucle. 15 cents.

2094 — Pour jeune fille, jolie robe de gr. 12 à 20. pour un 16: 3⅞ v. de 35", 3½ v. de 39" ou 2½ v. de 54". ½ v. de contrastant de 35" à 39". 15 cents.

2007 — Costume pour gr. 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17. Pour un 14 : la blouse, 1½ v. de 35" ou 39". Jupe et gilet, 4 v. de 35". Doublure du gilet, 1⅜ v. de 35" ou 39". Entredoublure : ¼ v. de mousseline de 35". 20 cents.

1703 — Pour votre fillette, robe de gr. 6 à 44. Pour un 10 : 2⅛ v. de 36" ou 39". Pour le collet et la bordure des manches, ½ v. de 36" ou ⅜ v. de 39". Pour une ceinture contrastante, ¼ v. de 36" ou 39". 15 cents.

PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante :
PATRONS SIMPLICITY. Département " P " 8368, rue St-Denis, Montréal, P.Q.

chambre qui se présenta de reconduire Mrs Braid.

CHAPITRE VI

A peine la visiteuse eut-elle quitté la pièce que Mrs Sheridan, se tournant vers Lindsay, dit :

— C'est du bluff.

La jeune fille secoua la tête et répondit :

— Je crois, au contraire, que c'est sérieux.

— Qu'allons-nous faire, alors ?

— Nous n'avons pas le choix : il faut nous conformer à ses exigences. Elle conduit l'orchestre.

— C'est du chantage pur et simple.

— Je le sais bien, mais nous sommes à sa merci. Voyez-vous, mère, quand on a recours à des procédés déloyaux, on s'expose un jour ou l'autre à une dénonciation. Vous n'êtes, d'ailleurs, pas plus coupable que moi : vous avez à vous reprocher de vous être servie, pour vos besoins personnels, d'une partie de l'argent que Gault avait mis à votre disposition, avec une si généreuse confiance . . . Moi, j'ai pris son cœur pour satisfaire mes fins égoïstes. Les reproches que je pourrais vous adresser, je les mérite au centuple !

Mrs Sheridan se leva à demi et agita ses petites mains nerveuses.

— Au nom du ciel, ne fais pas de morale. Laisse-moi réfléchir; il faut agir sans délai.

— Oui, mais vous ne devez plus intervenir personnellement, répliqua Lindsay d'un ton ferme. Vous avez bien compris, mère ? Je me charge de faire le nécessaire.

— Je suis toute disposée à te céder l'initiative, mais es-tu en mesure d'agir efficacement ? Te rends-tu bien compte de la situation ? Rhoda est capable, par rancune, de tout compromettre, de provoquer une catastrophe . . . Peux-tu y parer ?

— Il faut que je trouve un moyen, répliqua Lindsay.

Comme les croyants sont prêts à tous les sacrifices, Lindsay, maintenant, brûlait de réparer, par une constante dévotion à Gault, la tromperie dont elle s'était faite la complice. Elle sonda son cœur dans l'espoir d'y découvrir pour Gault un sentiment qui ressemblât à l'amour. Ce fut en vain. Il lui inspirait de la sympathie, de l'admiration et du respect, mais elle ne l'aimait pas.

Elle se trouvait maintenant en face du problème posé par le chantage de Mrs Braid. Il fallait d'urgence trouver une solution. Le lendemain matin, elle prit son coffret à bijoux et le porta chez le joaillier: l'estimation atteignit à peine deux mille livres. Il ne lui restait donc d'autre recours que de demander les cinq mille livres à Gault. L'idée seule lui était odieuse.

Dans ce conflit, une préoccupation surnageait dans l'esprit de Lidsay; à aucun prix, il ne fallait risquer de mettre en question l'amour confiant de Gault, qui était désormais le but et l'idéal de sa vie.

Quand Gault arriva, Lindsay avait retrouvé son calme. Elle s'était tracé une ligne de conduite et entendait la suivre. Au bout de quelques minutes, Mrs Sheridan se retira discrètement.

— Allons dans le salon de musique, dit-il, quand ils furent seuls.

Lindsay s'assit devant le piano et joua en sourdine.

— Je voudrais d'abord vous parler, si vous êtes disposé à avoir un peu de patience.

— Venez au fait ! répondit-il en riant et en lui ouvrant les bras.

Elle se tourna vers lui, tout en se dérobant à son étreinte.

— Non, dit-elle, il s'agit d'une chose sérieuse.

— Dans ce cas, me voici aussi grave qu'un professeur en robe noire.

— Ce n'est pas vrai, vos yeux pétillent.

— Comment ne pétilleraient-ils pas quand ils vous regardent.

— Alors, ne me regardez pas.

— Il m'est tout à fait impossible de ne pas vous regarder, quand vous êtes en vue.

Ils se mirent tous deux à rire, mais Lindsay demeurait nerveuse.

— Adam, murmura-t-elle, en appuyant ses mains sur les épaules du jeune homme . . . Adam, répéta-t-elle.

Il lui couvrit les mains avec les siennes et demanda.

— Eh bien, ma douce ?

— Adam, avez-vous toujours l'intention de m'épouser ? finit-elle par dire.

Il se mit à rire et répondit :

— Demain, si vous le souhaitez, ma beauté.

— Je voudrais que ce fût bientôt. Du moins, ne retardez pas la date sous prétexte qu'il faut me laisser le temps de réfléchir . . . En vérité, Adam, pour ma part, je ne vois aucun obstacle, dit-elle en rougissant.

— Vous désirez que je sois à vous comme j'aspire à vous avoir toute à moi . . . Pas autant, c'est tout à fait impossible. Mais, ma chérie, vous aimez donc un peu votre lourdaud d'amoureux ?

Lindsay cacha son visage contre la poitrine du jeune homme : elle éprouva un sentiment de parfaite sécurité et de paix quand il l'entoura de ses bras.

— Pour moi, dit-elle dans un souffle, il n'y a que lui sur la terre !

Il se pencha et l'embrassa sur les cheveux . . . Elle leva vivement la main et attira le visage de Gault contre le sien.

— Ah ! Adam, dit-elle, je puis vous rendre heureux, n'est-ce pas ?

— Vous seule avez ce pouvoir, ma douce !

Un peu plus tard, ils abordèrent ce sujet avec Mrs Sheridan.

— Nous désirons, petite maman, que le mariage ait lieu le plus tôt possible, dit Gault du ton de cordiale affection dont il usait envers Mrs Sheridan.

— Rien ne m'étonne plus de la part de vous deux, en fait de résolutions soudaines et impulsives, répondit Mrs Sheridan. Je me tiens prête à exécuter vos volontés comme une mère conforme à l'idéal moderne.

L'Ombre sur le Bonheur

(Suite de la page 26)

JEAN-PIERRE AUMONT

EST, AVEC JEAN SERVAIS, L'UN DES JEUNES PREMIERS FRANÇAIS LES PLUS EN VOGUE AU CANADA.

— Convenons donc, dit-il en riant, que la cérémonie aura lieu dans quinze jours, au plus tard . . . Dans l'intimité, bien entendu : pas un mot aux amis, pas un communiqué aux journaux. Vous croyez-vous capable d'une pareille discrétion ?

— Capable ? répliqua Mrs Sheridan, en ouvrant des yeux candides, l'huître, Adam, est une babillarde en comparaison de moi, si j'ai une bonne raison pour me taire.

— C'est parfait, alors. Une simple petite fête de famille, n'est-ce pas, Linney ?

— Oui, répondit la jeune fille en s'efforçant de dissimuler son émotion.

— Vous pouvez compter sur moi, mon cher ami, confirma Mrs Sheridan. Le secret sera gardé comme pour un meeting de carbonari !

Après le départ de Gault, Mrs Sheridan félicita sa fille.

— Ma chérie, tu as sauvé la situation. C'est une idée de génie d'avoir fait avancer la date du mariage.

— Il a bien fallu trouver le moyen d'éviter le pire, répondit Lindsay d'un air las.

Les jours passèrent et Lindsay commençait à se sentir plus rassurée : si elle parvenait à épouser Gault avant que celui-ci ne fût mis au courant de la véritable situation par Mrs Braid, si le destin lui accordait cette trêve, Lindsay se faisait fort de satisfaire aux exigences de leur complice.

Rien ne vint troubler cette fausse sécurité jusqu'à la veille du mariage: au courrier du soir, Lindsay reçut une lettre de Mrs Braid, disant qu'elle ne pouvait pas attendre plus longtemps l'exécution de la promesse de Lindsay et que Gault saurait tout, dès le lendemain matin.

Lindsay n'eut pas la peine à se rendre compte du tragique de la situation: le mariage devait avoir lieu le lendemain après-midi. A la suite d'un cruel combat intérieur, elle décida de demander l'argent à Gault, le soir même.

Le dîner terminé, Lindsay commanda l'automobile et se fit conduire à l'hôtel de Gault. On l'introduisit directement dans le salon particulier de son fiancé. Elle fut émue de la joie qu'il manifesta en l'apercevant. Il la prit dans ses bras et la contempla avec une adoration muette. Avant de venir, Lindsay avait préparé un plan de campagne pour amener tout naturellement la question d'argent sur le tapis, afin de n'éveiller aucun soupçon, dans l'esprit de Gault, sur la véritable raison de sa demande. Mais l'accueil de Gault lui fit perdre le fil de son discours. Elle se déroba à la tendre étreinte du jeune homme et dit à brûle-pourpoint :

—Adam, me détesteriez-vous si je vous demandais de l'argent ?

— Mettez-moi à l'épreuve, répondit-il doucement.

— Que vous êtes bon ! s'écria-t-elle.

— Combien, ma douce ? demanda-t-il en sortant son livret de chèques et son stylo.

— Cinq . . . mille . . . livres, articula-t-elle à grand'peine.

Il signa le chèque sans faire la moindre observation et le lui tendit en disant :

— Des notes, ma douce, trousseau, etc. ?

— Tout est exorbitant, répondit-elle évasivement.

— Achetez ce dont vous avez besoin, sans vous occuper de la dépense.

Soudain, Lindsay sentit qu'il lui était impossible de mentir à Gault.

— Ce . . . ce n'est pas pour le trousseau, Adam, avoua-t-elle . . . Voulez-vous me donner l'argent sans m'en demander justification ?

— Il y a donc un mystère, ma douce ?

— Ce n'est pas exactement un mystère . . . C'est . . . dit-elle, les larmes aux yeux.

— Si vous m'affirmez, en me regardant bien en face, qu'il est essentiel pour vous d'avoir cet argent . . .

— Oui, oui, c'est tout à fait essentiel ! s'écria-t-elle, le visage levé vers celui de Gault.

— Dans ce cas, ma chère, prenez-le et disposez-en à votre gré.

Lindsay fut encore plus émue en constatant la parfaite confiance qu'il avait en elle . . . Eh bien, cette confiance, elle la mériterait à l'avenir ! Elle saurait, par sa loyauté, effacer les taches du passé. Elle se rapprocha de son fiancé, lui tendit ses lèvres et murmura avec ferveur :

— Je vous prouverai ma reconnaissance chaque minute de notre vie commune.

— Notre vie commune, répéta-t-il en la prenant dans ses bras . . . Notre vie commune commence demain, ma bien-aimée: vous ne regrettez rien ?

— Rien, Adam, sinon de n'être pas meilleure, dit-elle d'une voix altérée par l'émotion.

Lindsay se leva pour partir, mais Gault voulu absolument l'accompagner. La jeune fille, qui avait hâte de rejoindre Rhoda Braid, fut néanmoins contrainte d'accepter. Circonstance aggravante, Gault prolongea sa visite outre mesure et il était très tard quand il prit enfin congé.

Lindsay passa un manteau et se dirigea à la hâte vers la maison de Mrs Braid . . . Arrivée à la porte, elle se trouva face à face avec l'amie de sa mère, qui rentrait précisément.

— Oh ! Rhoda, dit Lindsay avec un soupir de soulagement, je suis bien heureuse de vous rencontrer.

— Je reviens de la poste, dit Mrs Braid avec une étrange intonation dont le sens échappa à Lindsay . . . Entrez, ajouta-t-elle en s'effaçant pour laisser passer la jeune fille.

Elles pénétrèrent dans le salon. Mrs Braid s'approcha de la table et alluma une cigarette; puis elle se retourna d'un trait vers Lindsay, et demanda sèchement :

—Eh bien ! qu'est-ce qui vous amène ?

Lindsay vint tout près d'elle et murmura, en lui tendant le chèque :

— Voilà votre argent . . . Gault a eu la précaution de laisser le nom du bénéficiaire en blanc, de sorte que je n'ai eu qu'à y inscrire le vôtre. Il a toutes les attentions, conclut-elle d'une voix émue.

Mrs Braid dévisagea Lindsay d'un air stupéfait.

— Cinq mille livres . . . dit-elle en lisant machinalement le libellé du chèque.

— Oui, c'est bien ce que vous avez demandé, n'est-ce pas ?

— Oui, exactement, répondit Mrs Braid, du même air embarrassé . . . Vous vous êtes donc finalement décidée à vous adresser à Gault ?

— J'ai essayé en vain de me procurer cet argent d'une autre manière.

— Comment a-t-il pris la chose ?

— Il a fait preuve de sa noblesse ordinaire, déclara Lindsay.

Rhoda Braid se pencha pour observer de près le visage de Lindsay. Ses gros yeux à fleur de tête s'éclairèrent d'une lueur inusitée: son cœur, généralement insensible, venait d'éprouver un sentiment de compassion.

— Linney, êtes-vous sincère, demanda-t-elle, quand vous prenez ce ton d'admiration en parlant de Gault?

— Absolument. Comme je vous l'ai dit l'autre jour, je ne suis pas surprise que vous ne croyiez pas à ma bonne foi, mais c'est ainsi.

— Alors, vous ne continuez pas à jouer la comédie qui vous a si bien réussi, le soir de votre première rencontre avec Gault . . . J'imaginais que vous vous exerciez à tenir votre rôle, même hors de sa présence, comme on répète une pièce.

— Oh ! non, dit Lindsay d'un air las; j'ai simplement appris à connaître et à apprécier Gault.

Mrs Braid traversa la chambre, puis jeta violemment sa cigarette à demi consumée dans la grille du foyer.

— Malédiction ! s'écria-t-elle, comment pouvais-je deviner ? .... .

— Deviner quoi ? demanda Lindsay, stupéfaite de ce soudain éclat.

— Comment pouvais-je deviner que vous étiez sincère ?

— Je ne sais que trop combien ma conduite était faite pour vous donner une mauvaise opinion de moi. Vous ne pouviez me juger autrement, Rhoda.

— Mais, maintenant, au contraire, vous paraissez avoir complètement changé. Vous parlez comme si vous faisiez le plus grand cas de lui ! dit-elle d'un ton amer, comme s'il s'agissait d'un grief.

— Personne ne peut se comparer à lui sur la terre, s'écria la jeune fille d'une voix émue. Et maintenant que je vous ai donné cet argent, je ne veux plus avoir affaire à vous et à vos pareilles. Je commencerai avec lui une vie nouvelle, dans un nouveau milieu. A côté de lui, les autres hommes que j'ai connus font petite figure. Je suis résolue à le rendre heureux et il ignorera toujours la source empoisonnée de ce bonheur.

Elle s'arrêta à bout de souffle, les yeux brillants et le sang aux joues. Au bout d'un moment, elle reprit :

— Rhoda, il m'en a bien coûté de vous obtenir cet argent . . . C'est l'idée de lui épargner un chagrin qui m'a donné le courage de parler . . . Maintenant, je vous demande de ne pas compromettre une seconde fois mon bonheur. Je m'efforcerai plus tard de vous donner satisfaction dans la mesure du possible. Mais, je vous supplie de ne plus m'acculer à des démarches de cette espèce. Désormais, je ne veux plus me départir avec lui de la plus complète franchise; je ne veux plus qu'il se glisse entre nous même l'ombre d'une tromperie. Puis-je être assurée que vous ne provoquerez pas de nouveaux motifs d'inquiétude ? conclut-elle en regardant Mrs Braid d'un air suppliant.

Celle-ci détourna les yeux et répondit d'un ton embarrassé :

— Je puis vous promettre, Linney . . . de ne plus vous causer de soucis . . . à l'avenir.

— Oh ! merci, Rhoda, merci un million de fois ! Vous délivrez mon cœur d'un grand poids. J'avais peur que vous ne dévoiliez un jour ou l'autre la cruelle vérité à Gault . . . mais j'ai confiance dans votre parole et je vous bénirai toute ma vie.

Reprise par l'espérance, elle se leva joyeusement et se dirigea vers la porte . . . Rhoda Braid l'arrêta d'un geste et dit d'une voix fébrile :

— Linney, je . . .

Lindsay se retourna et, comme Mrs Braid se taisait, elle demanda :

— Que voulez-vous dire ?

— Oh ! . . . rien . . . Rien d'intéressant. Allez rejoindre votre idole et soyez heureuse.

En réalité, Mrs Braid avait été sur le point de dire à Lindsay qu'au moment de leur rencontre devant la porte de la maison, elle revenait de met-

PETIT DRAME — No 5
avec LES BEBES JOHNSON

SCÈNE 1 — LE LENDEMAIN
" Que je me déteste ce matin. J'ai passé une si mauvaise nuit ! Comment une jeune fille peut-elle garder sa beauté par le sommeil quand sa peau est échauffée ?

SCÈNE 2 — UN TRÉSOR
" Voyez ce qui m'arrive ! Si je me poudrais partout avec cette Poudre Johnson pour Bébés, peut-être serais-je plus reposée — essayons ça ! "

SCÈNE 3 — RÉCOMPENSE
" Ah maintenant je me sens mieux. Cette poudre douce me fait tant de bien — et puis elle sent si bon — et même elle m'embellit. J'ai bien mérité un bon baiser ! "

5 RAISONS qui font préférer la Poudre Johnson pour Bébés par les médecins, gardes-malades et mamans, partout.

1. Antiseptique boraté, cicatrisant et doux.
8. Sans stéréate de zinc — n'irrite pas.
3. Sans racine d'iris — pores non obstrués.
4. Grains très doux, tendres pour la peau.
5. Poudre lubrifiante, pure, sans danger.

Le Savon, La Crème et l'Huile Johnson pour Bébés sont aussi très doux à la peau de Bébé.

Johnson & Johnson Limited
MONTREAL CANADA

POUDRE JOHNSON
pour Bébés

Sa douceur soyeuse et calmante arrête l'irritation

ECHANTILLONS

● Pour 10c (en argent), échantillons de Poudre, Savon et Crème Johnson pour Bébés. Johnson & Johnson, Limited, Dépt. P-9, 2155, Boulevard Pie IX, Montréal, Canada.

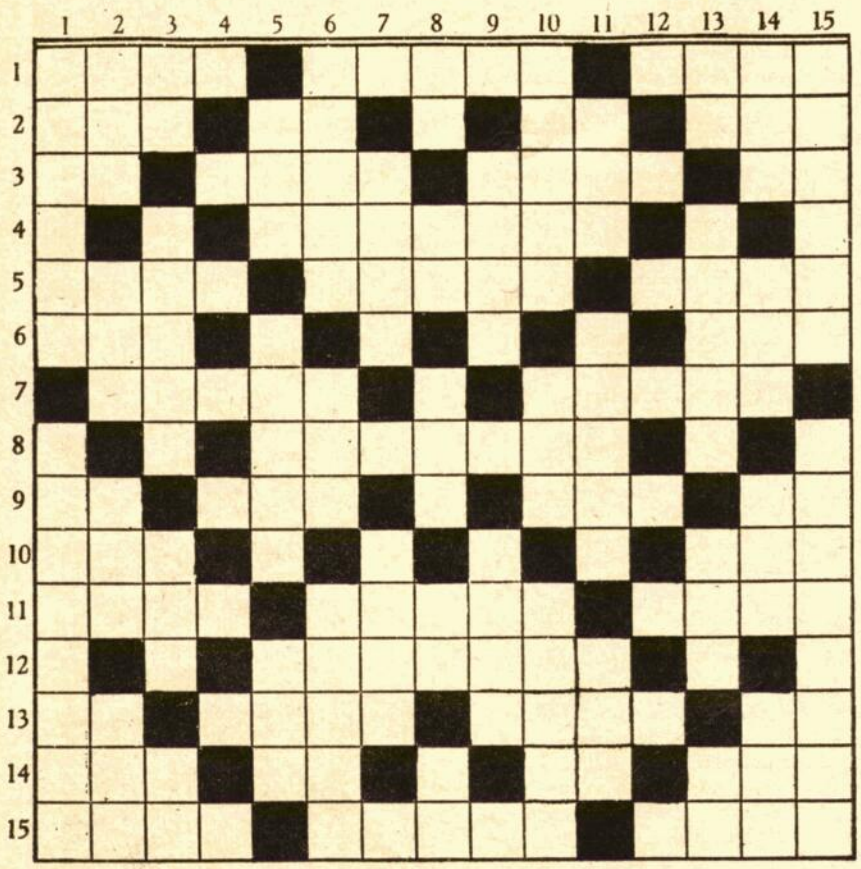
FABRIQUÉ AU CANADA

Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

SOLUTION DU PROBLEME DE MOTS CROISES

PARU DANS LA REVUE POPULAIRE D'AOUT

LES MOTS CROISES — NOUVELLE SERIE — No II



HORIZONTALEMENT

1—Homme qui fuit la société (fig). — Marque brune sur une peau. — Dieu de l'amour.

2—Sorte de germandrée. — Préfixe. — Fleuve d'Italie. — Première femme.

3—Adv. de négation. — Voûte demi-sphérique. — Pli du visage. — Terminaison.

4—Petite galère.

5—Outil de sculpteurs. — Qui a contracté une odeur forte. — Capitale de la Lettonie.

6—Epoque. — Espace entre deux côteaux.

7—Vent de l'est. — Ville du Brésil.

8—Serrure mobile.

9—Terminaison. — Bateau plat. — Ville du Pérou. — Pron. pers.

10—Parasite. — Animal mou.

11—Facile. — Qui aime à jouer. — Vin de palmiers.

12—Mammifère de l'Australie.

13—Pron. pers. — Cabane des nègres. — Ville d'Autriche. — Post scriptum (abr.)

14—Monceau. — Usage — Adv. de négation. — Préfixe.

15—Fils d'Isaac et de Rébecca. — Mousse blanche. — Angle.

VERTICALEMENT

1—Frotter d'huile consacrée. — Inflammation du foie.

2—Pommade de blanc de plomb. — Colère. — Souverain. — Fatigué.

3—Terminaison. — Fils de Pénopée. — Fait usage. — Adj. poss.

5—Jeu de carte. — Vase de verre. — Ancienne capitale du Béarn.

6—Fief militaire. — Espèce de poche. — Enflure.

7—Grand cerf. — Farine détrempée.

8—Lac d'Afrique. — Préfixe. — Partie saillante du visage. — Note. — Lettre grecque.

9—Oiseau énorme. — Pour cacheter les lettres.

10—Cheville de bois. — Enjoué. — Religieuse.

11—Petit poème lyrique. — Drame de V. Sardou. — Qui n'est pas associée à d'autres.

13—Note. — Qui atteint presque le mérite d'un autre. — Espace de terre resserré. — Fille d'Inachos.

14—En forme d'œuf. — Sert au chauffage. — Amas d'eau salée. — Lettre grecque.

15—Grand chat d'Afrique. — Mammifère couvert de piquants.

tre à la poste une lettre jugée trop importante pour être confiée à une domestique . . . et d'avouer que cette lettre était adressée à Adam Gault !

CHAPITRE VII

Le matin du jour de son mariage, Lindsay se réveilla de bonne heure et, sautant aussitôt de son lit, elle se dirigea vers la fenêtre pour tirer les rideaux : elle voulait voir quel aspect revêtait, à sa naissance, ce jour unique.

Un brouillard léger couvrait l'horizon; ce n'était pas, toutefois, le brouillard glacé qui annonce une journée pluvieuse, mais une brume opaque dont la nature s'enveloppe parfois à l'aube et dont les premiers rayons du soleil ont vite raison. Lindsay vit dans ce voile opaque un symbole d'espérance: tout à l'heure, le brouillard, qui dissimulait un ciel serein se lèverait ! . . . Ainsi se dissiperaient les nuages qui obscurcissaient sa vie.

Un silence absolu régnait encore sur le monde endormi.

Le premier bruit qui témoigna de l'éveil de la vie, fut celui des roues des voitures de laitiers; ensuite les pas lourds de deux policemen retentirent sur le pavé; un peu plus tard, dans la maison même, elle entendit les femmes de chambre descendre l'escalier.

Lindsay demeura à sa fenêtre, absorbée dans sa rêverie, jusqu'au moment où les premiers rayons du soleil allumèrent dans le ciel des foyers d'incendie. Encouragée par ce présage heureux, elle se glissa de nouveau dans son lit et s'endormit.

Elle fut réveillée par la femme de chambre qui lui apportait son thé.

— Oh ! dit-elle, en se dressant vivement sur son lit.

Elle eut la sensation qu'elle dormait depuis très longtemps: peut-être avait-elle manqué le plus important rendez-vous de toute son existence. Elle s'informa aussitôt de l'heure.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, il n'est que sept heures et demie, répondit la femme de chambre . . . Mais Mr Gault est ici et j'ai cru bien faire en avertissant Mademoiselle.

Le cœur de Lindsay battit plus fort : que pouvait bien vouloir Adam à cette heure indue ? Avait-il eu vent de quelque chose ? La remise du chèque et l'entrevue avec Mrs Braid lui revinrent soudain à la mémoire.

— Vous avez bien fait, merci, répondit Lindsay.

Elle fut étonnée du ton conventionnel dont elle ne s'était pas départie, malgré son agitation intérieure.

— Je dois ajouter que Mr Gault avait recommandé de ne pas déranger Mademoiselle, continua la femme de chambre.

— Préparez mon bain, s'il vous plaît, Parker . . . De toute façon, j'ai assez dormi. Dites à Mr Gault que je serai prête.

— Bien, mademoiselle, répondit la femme de chambre en s'éloignant.

Lindsay s'habilla en deux temps, deux mouvements, tant elle avait hâte de connaître la raison de cette visite matinale. Mais, dès quelle se trouva en présence de son fiancé dans le salon, toutes ses craintes s'évanouirent.

— Adam, demanda-t-elle vivement, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien de sérieux, répondit-il, un peu honteux, mais . . .

— Mais quoi ? dit Lindsay en ouvrant de grands yeux étonnés.

— J'ai passé une grande partie de la nuit à répéter mon rôle dans cette cérémonie compliquée; je crains de faire quelque gaffe et de nous rendre ridicules, expliqua-t-il en passant la main dans ses cheveux, d'un geste désespéré.

Lindsay secoua sa tête blonde et se mit à rire de bon cœur.

— Comment ! . . . Un roi du fer ? Nerveux comme une faible femme? C'est délicieux ! . . .

— Pas pour moi, toujours, dit-il brusquement . . . Je répondrai sans doute mal à propos, je me lèverai au moment où je devrais me tenir assis, et, dans mon trouble, je serai bien capable de vous glisser la bague dans l'index.

— Hanté par ces visions funestes, vous ne pouviez pas dormir et vous êtes accouru, dès que le jour s'est levé, nous demander aide et assistance.

— Je n'avais pas l'intention de venir chez vous. Sans en avoir conscience, j'ai été irrésistiblement attiré dans ces parages. Comme je passais devant votre porte, une de vos femmes de chambre m'a aperçu de la salle à manger et m'a fait entrer. Je lui avais recommandé de ne pas vous déranger.

— N'êtes-vous pas content qu'elle n'ait tenu aucun compte de vos recommandations ?

— Je ne puis nier que votre présence ne m'ait instantanément soulagé, dit-il en riant aussi . . . Mais la mienne ici, à cette heure matinale, ne doit pas faire partie du programme ?

— Evidemment, rien de moins protocolaire ! Mais, je vous imagine errant dans les rues de la capitale par le brouillard, au lever du jour, et devant cette vision émouvante, toute autre considération disparaît.

— Comment savez-vous que je marchais dans le brouillard ? Il est levé depuis plus d'une heure.

— Vous n'étiez pas le seul à ne pouvoir dormir ce matin, Adam, confessa-t-elle.

Il lui prit les mains et l'amena tout contre lui.

— Enfant chérie, dit-il, cette journée nous appartient.

Elle retira ses mains et en entoura le cou de Gault pour rapprocher leurs deux visages.

— Oui, murmura-t-elle, nous en prenons possession pour toujours . . . Puissiez-vous ne jamais le regretter !

Il la serra quelques instants dans ses bras, trop ému pour pouvoir parler. Peu à peu, il relâcha son étreinte tout en continuant à lui tenir les mains.

— Maintenant, dit-il, je me sens de force à affronter les embûches de la cérémonie. Vous m'avez comblé au delà de toute espérance et rien ne pourra troubler ma sérénité.

Lindsay sourit et, dégageant ses mains, elle dit avec un entrain un peu factice :

— J'ai encore quelque chose en réserve pour vous : je vous invite à un déjeuner de noces en tête à tête. Qu'en dites-vous ?

— Est-ce que le déjeuner ne doit pas venir après l'église ? demanda-t-il d'un air sérieux.

— Auriez-vous le front d'invoquer l'étiquette après votre conduite insolite de ce matin ?

— Oh ! s'écria-t-il, j'ai eu bien raison de dire que la vie est belle !

Au cours du " déjeuner de noces ", Lindsay joua à merveille son rôle de maîtresse de maison : elle veilla sur le bien-être de Gault avec une charmante sollicitude. Les domestiques n'étaient, naturellement, au courant de rien et, par suite, n'attachèrent aucune signification spéciale à ce repas improvisé.

Gault se laissa gâter sans protester. Lindsay usait avec lui d'une manière nouvelle, passant de la tendresse à la gaîté et à une raillerie légère, avec, de temps en temps, une touche de protection maternelle.

Au moment où Lindsay lui tendait une tasse de café, Gault s'empara de la petite main et embrassa chaque doigt.

" En somme, c'est un grand enfant ! " pensa Lindsay en le regardant avec une tendresse dont elle ne soupçonnait pas elle-même la profondeur.

Elle se sentait transportée de joie en constaant que rien ne paraissait devoir troubler l'horizon de ce beau jour.

Quand Mrs Sheridan fit son apparition dans la salle à manger, elle fut d'abord scandalisée par ces agapes incongrues, ce qui ne l'empêcha pas d'envoyer, de la main, un baiser à Gault : " Un baiser strictement maternel ", précisa-t-elle.

Elle s'assit à table pour déjeuner à son tour et fit preuve de son animation coutumière; quand on lui raconta que la visite du fiancé avait été provoquée par un trac intense, elle prit l'engagement " de lui tenir la main tout au long de la cérémonie ".

Gault apprécia cette affectueuse taquinerie et dit :

— Vous êtes une vraie chère petite maman . . . Il faut que je m'excuse . . . Je n'aurais pas dû me faire voir avant l'heure du mariage.

— Et même alors, vous deviez vous rendre directement à l'église, rectifia Mrs Sheridan. Mais, mon fils Adam, nous n'en sommes plus, désormais, à un manquement près : vous avez commencé la journée de la façon la plus originale du monde; je vous autorise à continuer. Installez-vous ici et fumez, pendant que la fiancée s'habille; nous nous rendrons tous les trois à l'église dans la même voiture. Allons, viens, Linney, il est dix heures passées.

Quelques instants après, ils montèrent, tous les trois, dans l'automobile pour se rendre à l'église. Lindsay écouta avec une ferveur soutenue les exhortations et les conseils liturgiques de la cérémonie du mariage : elle désirait passionnément atteindre le haut idéal qu'on lui présentait; elle répondit du fond du cœur aux questions que lui posa l'officiant; si elle avait été amoureuse de son mari, elle n'aurait pas pu se donner à lui avec plus de sincérité. Quant à Gault, toute trace de sa nervosité avait disparu et il déploya une compétence infaillible dans l'accomplissement des diverses formalités : en l'embrassant et en lui donnant sa bénédiction à la fin de la cérémonie, Mrs Sheridan dit :

— En vous voyant vous comporter avec tant d'aisance, j'ai eu l'impression que vous aviez déjà tenu le rôle de marié une douzaine de fois!

Ils rentrèrent chez Mrs Sheridan pour le lunch. Lindsay fut reconnaissante à Gault du tact parfait dont il ne cessa de faire preuve après leur retour. Sa manière fut tendre, attentive, sans s'imposer jamais.

Le lunch terminé, Lindsay monta dans sa chambre pour vérifier si aucune de ses affaires n'avait été oubliée.

Quand Lindsay reparut, l'heure de la séparation était arrivée. Mrs Sheridan prit sa fille dans ses bras et l'embrassa avec effusion. Elle accompagna les nouveaux mariés jusqu'à la porte et rentra chez elle avec le sentiment d'avoir mené à bien une difficile et délicate entreprise.

Pendant le trajet en automobile jusqu'à son hôtel, Gault tenait la main de Lindsay serrée entre les siennes. Il se pencha et murmura à son oreille :

— Mrs Adam Gault.

— Comme mon nouveau nom me plaît ! répondit-elle sur le même diapason.

Elle parlait en toute sincérité. Son cœur débordait de joie à la pensée qu'elle avait réussi à assurer à Gault le bonheur qu'il rêvait; l'avenir, au moins, s'ouvrait devant elle sans compromission d'aucune sorte. La tâche qui lui restait à accomplir ne lui pèserait pas : tout en ne l'aimant pas, elle donnerait à Gault la meilleure partie d'elle-même. Son ancienne vie de mesquines préoccupations perdait graduellement toute réalité à ses yeux. Le souvenir de Henry Livington devenait de plus en plus vague; elle savait maintenant qu'elle ne l'avait jamais aimé. La beauté physique du jeune homme, son apparent attachement, son charme frivole, l'avaient séduite quand elle ne connaissait de la vie que le côté superficiel et mondain. Depuis cette époque, Gault était apparu et avait rejeté dans l'ombre les hommes auxquels elle était habituée. Sans doute, elle ne pouvait pas lui rendre l'amour qu'il lui portait, mais, néanmoins, aucun autre homme ne lui paraissait comparable. Elle éprouvait un sentiment de sérénité, en pensant que la vie auprès de Gault serait toujours intéressante. Peut-être, un jour, apprendrait-elle à l'aimer comme elle était aimée elle-même. A une certaine profondeur d'émotion, un sentiment de ce genre ne doit pas être loin de côtoyer l'amour . . . Elle fut interrompue dans ses réflexions par la voix de Gault qui disait :

— Ces mots, ma douce, retentissent en moi comme une musique merveilleuse.

— Pour moi aussi, c'est une harmonieuse introduction à ma vie nouvelle.

— Etes-vous sûre, chère mienne, que ce changement d'habitudes ne vous pèsera pas ? . . . Vous mènerez une vie plus simple, plus rude. Une ville de la région du Nord ne ressemble pas à Londres.

— Mais votre maison . . . notre maison n'est pas située dans la ville même, n'est-ce pas ?

— Non, mais je veux dire qu'il vous faudra renoncer à tous les plaisirs et toutes les commodités de Londres.

— Je ne songe qu'à notre maison, Adam . . . D'après la description que vous m'en avez faite, elle me plaît infiniment . . . De grandes pièces avec de larges baies, dans un décor à l'ancienne mode . . . J'espère, toutefois, que votre femme de charge ne me verra pas arriver d'un mauvais œil.

En disant ces mots, elle leva vers lui un visage dont l'anxiété faisait encore ressortir la grâce.

— Tournez la tête vivement, ma douce, sinon vous vous exposeriez à être embrassée, en plein centre de Londres !

— Je suis prête à tout, dit-elle en souriant et sans obéir à son injonction.

L'instant d'après, ils s'arrêtaient devant l'hôtel. Gault fit transporter les valises de Lindsay dans son automobile. Il prit alors, dans un casier, le courrier du matin et monta dans son appartement pour vider un tiroir du bureau où se trouvaient des papiers importants. Arrivé dans le salon, il jeta le paquet de lettre sur la table et, se retournant, il prit Lindsay dans ses bras.

— Ce n'est qu'un rêve, n'est-ce pas ? dit-il avec un rire ému . . . Tout à l'heure, je vais me réveiller et tout se dissipera !

Vous aimerez le goût de l'Orange Pekoe "Salada"

THÉ "SALADA"

313F

fils de coton, lin, soie pour tous les ouvrages de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DEPOSEE

qualité supérieure couleurs solides

LES GENERATIONS PASSENT·LA MARQUE D·M·C DEMEURE

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus $1.50 pour un an ou 75¢ pour 6 mois (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou 90¢ pour 6 mois) d'abonnement à " LA REVUE POPULAIRE ".

Nom .....

Adresse .....

Province ou Etat .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée

975, rue de Bullion Montréal, P. Q.

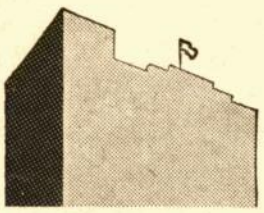
De Beaux Yeux

grâce aux

Maybelline

AUXILIAIRES DE BEAUTÉ

BISMARCK HOTEL



Aussi bien situé que confortable.
Renommé pour sa bonne cuisine.

Chambres avec bain ..... $3.50 et plus
Chambres sans bain ..... $2.50 et plus

RANDOLPH AT LA SALLE CHICAGO

Oui / LA SANTE FAIT LE BONHEUR

Une femme en santé est toujours joyeuse et recherchée tandis qu'une femme malade, même si elle est jolie, sera triste, morose et seule. La plupart des maladies de la femme sont causées par des dérangements, congestions, etc., des organes féminins. Pour combattre ces maladies, il suffit d'employer les PILULES FEMOL.

LES PILULES FEMOL sont inoffensives, purement végétales et peu dispendieuses. Elles sont vendues partout.

PILULES FEMOL

Notre brochure medicale vous sera expédiée gratuitement sur demande.
INSTITUT CAZO — Dépt. R.
Place Royale, Montréal.

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou $1.00 pour 1 an.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

— Est-ce donc si difficile d'y croire ? demanda-t-elle.

Gault baissa la tête et la glissa sous le grand bord du chapeau de Lindsay.

— Presque impossible, reprit-il. Si j'arrivais à mesurer mon bonheur, je perdrais probablement la raison.

— Dans ce cas, il est préférable que vous demeuriez dans une demi-somnolence, dit-elle en lui souriant.

Il lui ferma la bouche d'un baiser.

Quand elle put parler, Lindsay demanda, avec un sourire timide :

— Adam, n'êtes-vous pas venu ici pour rassembler ce qui vous appartient ?

— C'est précisément ce que je fais. Je collectionne les baisers. Ils m'appartiennent bien, maintenant, ma douce ?

— Vous les possédez tous, Adam. Aucun homme, jusqu'à présent, ne m'avait embrassée. Le croyez-vous ?

— Je crois tout ce que vous me dites. D'ailleurs, je le savais.

— Comment pouviez-vous le savoir ?

— J'ai eu une révélation spéciale pour tout ce qui vous concerne !

Après un moment de silence, Lindsay dit :

— Supposons, Adam, que je me sois rendue coupable d'une action basse, d'un mensonge, d'une traîtrise?

— Supposons, dit-il en riant, que la lune soit un morceau de fromage !

— Gault se dirigea alors vers un grand bureau, dont il transféra le contenu dans une mallette de cuir, puis il donna un coup d'œil circulaire dans la chambre.

— Je crois que je n'ai rien oublié, conclut-il.

En revenant du côté de Lindsay, il s'arrêta devant la table en disant :

— Je ferais peut-être bien de procéder au triage de cette correspondance.

Il éparpilla les lettres sur la table et en mit de côté un certain nombre.

— Voilà la conséquence d'être sorti avant le jour, pour essayer de retrouver le calme, dit-il gaiement, au lieu d'attendre le passage du facteur, comme font les gens respectables ... Tiens, une lettre de Mrs Braid !

Lindsay poussa un cri involontaire :

— Oh !

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? Sériez-vous jalouse ?

Elle parvint à répondre en riant :

— Non; seulement surprise.

Le cœur de Lindsay battait à se rompre et le sang lui monta aux joues. Elle observait son mari pendant que celui-ci décachetait l'enveloppe et sortait la lettre.

Elle se tenait immobile, en silence, les yeux fixés sur le visage de Gault. Elle vit la physionomie de ce dernier changer, son sourire s'éteindre, un pli barrer son front, ses lèvres se contracter ... Ne pouvant plus supporter l'incertitude, elle s'écria :

— Quoi ? Que dit-elle ?

— Rien d'important. Un tissu d'absurdités ... Allons, ma douce, en route ! Ajouta-t-il en réussissant à chasser la pénible impression.

Mais Lindsay était à bout de forces. Elle voulait à tout prix savoir ce que Rhoda avait écrit. Elle dit d'une voix déchirante, à peine reconnaissable :

— Je vous en supplie, révélez-moi le contenu de cette lettre.

Elle s'approcha de lui et lui prit le bras :

— Ne voulez-vous pas me le dire? cria-t-elle.

— Pourquoi ne voulez-vous pas me croire quand je vous affirme que ces folies ne méritent pas votre attention ? répondit-il doucement.

Lindsay se rendit compte que si elle parlait, elle ferait s'écrouler d'un seul coup le fragile édifice de ses projets de bonheur; elle pouvait encore trouver une explication plausible de la lettre de Rhoda : celle-ci, mécontente de n'avoir pas reçu la somme à laquelle elle prétendait, cherchait, par ce chantage, à se venger de sa déconvenue. Mais Lindsay, ayant atteint l'extrême limite de la tension nerveuse, n'avait plus la force de dissimuler.

— A quoi bon, Adam, persister à me cacher le contenu de cette lettre, murmura-t-elle enfin ... Je le connais par cœur !

Debout en face d'Adam, Lindsay était devenue d'une pâleur mortelle et ses yeux brillaient d'un éclat anormal. Gault regarda, stupéfait, son visage revêtit soudain une expression de dureté.

— Quoi ? Que signifie cela ? ... Eh bien, expliquez-vous, ajouta-t-il d'un ton brusque.

Au prix d'un douloureux effort, Lindsay commença :

— Voici ce qu'elle vous dit : la situation pécuniaire de ma mère était très obérée; il était essentiel de trouver une solution. Elle s'est offerte à nous faire faire votre connaissance, étant entendu qu'au cas où vous m'épouseriez, elle toucherait une importante commission ... Est-ce exact, Adam ?

— Oui, répliqua-t-il d'une voix farouche, tout à fait exact ... Continuez !

— Elle vous révèle que j'avais décidé, avant de vous connaître, de vous rendre amoureux de moi. Ne vous donne-t-elle pas toutes ces précisions, Adam ? interrogea-t-elle d'un air accablé.

— En effet, elle me dit tout cela. A vous de parler ... Est-ce vrai ?

En posant cette question, Gault regarda Lindsay dans les yeux ... Celle-ci ne baissa pas les siens.

— C'est ... c'est vrai! confirma-t-elle d'une voix à peine perceptible.

Adam Gault demeura immobile, tenant la lettre à la main, visiblement décontenancé : il ne parvenait pas à ajouter foi à l'affirmation de Lindsay.

Avec une angoisse accrue, Lindsay répéta d'une voix morne :

— C'est vrai !

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! cria-t-il.

— Je ne le sais que trop.

— Vous dites la vérité ?

— Oui.

Après un moment de silence, il reprit enfin :

— Je ne puis le croire.

— Il faudra bien vous décider à le croire, Adam.

— Mais cette lettre dit que vous jouiez la comédie pour me séduire ... Pour m'inspirer le désir de vous épouser ... La comédie ! Ce n'est pas possible, ma douce. Vous n'êtes pas capable de feindre à ce point ?

— C'est pourtant ainsi.

Il s'arrêta de nouveau pour la regarder.

— Alors, cela signifie que tout a été faussé. Notre bonheur ... un mirage ! ... Ma chère, il y a là quelque chose qui m'échappe !

— Que voulez-vous savoir de plus, Adam ? Ma mère avait besoin d'argent, Rhoda Braid a dit qu'elle vous connaissait; ma mère a vu en vous une planche de salut et m'a fait clairement comprendre ce qu'elle attendait de moi ... Ce sont de pitoyables manigances, mais qu'y faire ? Les choses se sont passées ainsi.

— Vous auriez donc épousé le premier homme venu, quelque répulsion qu'il vous eût inspirée ? Comment puis-je croire que vous manquiez à ce point de délicatesse ?

Lindsay se couvrit le visage de ses deux mains et balbutia :

— J'avais promis à ma mère de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour vous plaire, Adam ... Depuis ma petite enfance, j'ai été habituée à l'idée d'épouser un homme riche. Dans notre monde, toutes les jeunes filles tendent à ce but.

Peu à peu, Gault se laissait persuader. Il reprit d'une voix complètement changée :

— Ainsi, vous mettiez votre beauté aux enchères ?

— Au fond, c'est bien ce qui c'est passé, répondit-elle d'un air las.

— Vous ! Et moi qui vénérais votre grâce, votre simplicité, votre pureté ... Aux enchères ! Non, cela me paraît impossible.

— Ne vous ai-je pas prié, à plusieurs reprises de ne pas vous faire une si haute idée de moi ?

— Vous aviez donc cette arrière-pensée quand vous repoussiez mes louanges ?

— Oui, j'avais honte de moi-même. Depuis le moment où j'ai mesuré la bassesse de ma conduite, je n'ai cessé de souffrir le martyre ... J'éprouve un véritable soulagement maintenant que vous savez tout, ajouta-t-elle avec un soupir.

— Je me suis parfois demandé pour quelle raison vous insistiez de cette manière, mais je n'ai jamais même soupçonné la vérité. J'attribuais vos protestations au sentiment d'humilité que l'on ressent devant l'être aimé, lorsqu'on aime à la passion. Il me semblait, pour ma part, que je ne serais jamais digne de mon bonheur, ajouta-t-il d'un ton amer.

Il se détourna et cacha à demi son visage dans ses mains.

— Je sais, je sais, dit-elle, découragée.

Il releva la tête et la regarda de nouveau ... Des souvenirs se succédaient dans son cerveau comme une troupe de démons tortionnaires : souvenirs de la tendre attitude de Lindsay à laquelle il ajoutait une foi absolue; souvenirs aussi du bonheur usurpé auquel il s'abandonnait sans arrière-pensée.

— Un mot de vous, Linney, dit-il, aurait suffi pour m'éviter un pareil supplice ! Sans doute, je vous aurais aimée de toute façon, mais je ne me serais pas fait illusion que vous m'aimiez en retour ... Je serais tombé de moins haut.

— Je sais, je sais, gémit-elle ... Mais j'ai essayé, Adam, j'ai essayé de réparer, j'ai espéré ...

Gault ne remarqua pas l'intonation déchirante de la jeune femme. Il suivit le cours de ses propres pensées et reprit :

—Vous rendez-vous compte que —ce premier soir — je ne me serais jamais aventuré si loin si vous ne m'y aviez pas autorisé. J'ai l'air de répéter l'excuse invoquée par mon premier homonyme : " C'est la femme qui m'a tenté ... " Pourtant, c'est la vérité.

— C'est moi, en effet, qui vous ai encouragé à vous déclarer.

— Je vous ai aimée dès le premier instant que je vous ai aperçue ... Lorsque vous vous êtes avancée vers moi avec une grâce aérienne ... je ne me serais jamais imaginé que l'amour pût naître et mûrir si rapidement dans le cœur d'un homme ... Et, profitant de mon aveuglement, vous avez réussi à me faire croire que ce même miracle s'était produit en vous! Ah ! Lindsay ! que vous avais-je fait pour être traité avec une pareille cruauté ?

— Rien, dit-elle, les lèvres tremblantes, vous ne m'aviez rien fait, Adam. Vous méritiez tous les bonheurs que la vie peut donner. Je ne puis invoquer aucune excuse, aucune. J'ai honte de ma conduite.

— Par le Dieu vivant, vous avez raison d'avoir honte ! dit-il d'une voix basse, étrange, qui effraya Lindsay.

— J'ai essayé de réparer ma faute, Adam, plaida-t-elle; j'ai essayé de tout mon cœur.

— Réparer ! Comment peut-on arrêter les conséquences d'une trahison ? dit-il avec un rire amer.

— Ce n'est pas possible, peut-être. J'étais folle de croire que je disposais de ce pouvoir. Mais n'ai-je pas réussi à vous rendre heureux, jusqu'ici ?

— Vous m'avez bercé avec des contes de nourrice !

— J'espérais que vous ne connaîtriez jamais la vérité . . .

— Il va de soi que vous ne désiriez pas me voir perdre mes illusions . . . Dans ce cas, vos plans ne pouvaient plus réussir, dit-il avec une farouche ironie.

Elle leva sur lui un regard atone et secoua la tête.

— Ce n'est pas pour cette raison, Adam, que je souhaitais vous laisser dans l'ignorance. Naturellement, ajouta-t-elle d'un ton découragé, vous ne me croirez pas.

— Il me semble que je pourrai plus jamais croire personne, s'écria-t-il . . . Si *vous* êtes fausse, qui donc est véridique ?

— J'avais l'intention d'expier ma tromperie par une vie de loyauté. Je rêvais de rendre l'avenir si merveilleux, Adam, que l'ombre du passé ne pourrait l'obscurcir . . . C'était peut-être irréalisable . .. Mais, de tout mon cœur, je m'y suis efforcée.

— Un traître peut-il espérer inspirer confiance ?

— C'est juste ! Vous avez tous les droits de vous montrer impitoyable avec moi. Je suis à votre merci.

Elle leva les bras, en un geste de défense, et les laissa retomber lourdement.

Gault continuait à ressasser le passé et ne prêtait qu'une oreille distraite aux paroles de Lindsay. Il reprit :

— Et votre mère, de son côté, ne m'a accordé ses bonnes grâces que parce que je suis riche ? Oh ! Lindsay, si j'avais su dans quelle impasse la fortune me conduirait, je n'aurais jamais levé le doigt pour l'arrêter au passage ! J'aurais été moins malheureux si j'avais été toute ma vie courbé sur une tâche infime, réduit à vivre dans un taudis et à ne pas manger à ma faim. J'aurais au moins acquis l'expérience; je l'ai payé cher: c'est la loi de la vie. Soyez sûre que, désormais, je me tiendrai sur mes gardes, je profiterai de cette leçon, conclut-il avec une dureté inquiétante.

Lindsay le saisit par le bras et s'écria :

— Arrêtez-vous, Adam ! Je ne puis pas en supporter plus. J'ai joué un triste rôle, je le sais, mais vous me faites apparaître plus méprisable encore que je ne le suis . .. Ma faute du premier jour ne comporte aucune excuse; mais, aussitôt après, Adam, j'ai regretté ma conduite. Mon seul désir était de consacrer ma vie à votre bonheur.

Il se pencha un peu pour la regarder dans les yeux et demanda:

— Ce premier soir . . . vous n'éprouviez pour moi aucun sentiment d'amour ?

— Non.

— Vous m'encouragiez à m'abandonner à mon émotion, tout en conservant, de votre côté votre sang-froid.

— C'est à peu près ainsi que les choses se sont passées.

— A peu près ?

— Oui, à peu près . . . Car, tandis qu'agenouillé à mes pieds, vous m'offriez votre cœur, j'ai eu conscience de ma déchéance . . . Il était trop tard pour revenir en arrière !

Les yeux de Gault brillèrent alors d'un éclat insoutenable : un espoir merveilleux venait naître en lui.

— Et ensuite ? demanda-t-il.

— Et, ensuite, je n'ai plus songé qu'à consolider le bonheur dont je vous avais donné l'illussion.

Gault appuya soudain sa main sur celle de la jeune femme et dit d'une voix angoissée :

— Et, ensuite, vous êtes-vous habituée à moi ? Avez-vous appris à m'aimer ? M'aimez-vous maintenant ? Si, depuis, votre angélique attitude envers moi traduisait un sentiment régénéré, nous pourrions effacer ce lamentable début et repartir sur une voie nouvelle.

Jamais Lindsay n'avait éprouvé une tentation aussi forte. Elle aurait donné tout au monde pour pouvoir prononcer le monosyllable qui lui aurait valu le pardon et la confiance de Gault . . . Mais, en même temps, elle se rendait compte qu'il lui serait matériellement impossible de ne pas dire l'entière vérité. Elle regrettait maintenant de ne pas lui avoir tout avoué le jour où Mrs Braid l'avait menacée de faire des révélations; malgré son peu d'estime pour la valeur morale de Mrs Braid, elle la croyait incapable d'une pareille félonie . . . Elle se rappela alors qu'elle avait rencontré Mrs Braid sur le pas de sa porte . . . Vraisemblablement, la lettre devrait avoir été mise à la poste quelques instants auparavant. Quelle ironie du sort! A l'heure où elle s'infligeait l'humiliation de demander ce chèque à Gault, le secret qu'elle voulait sauvegarder était déjà en circulation ! Mrs Braid, du reste, avait accepté le chèque, désormais sans objet: " C'est bien le comble de la bassesse ", pensa Lindsay.

Ces pensées traversaient son cerveau pendant qu'elle réfléchissait à la réponse qui déciderait peut-être de sa vie . . .

Avec une émotion croissante, elle écouta les battements de son cœur. L'amour qu'elle souhaitait si ardemment vouer à Gault, en inspirait-il le rythme ?

Gault ne put contenir plus longtemps son impatience et s'écria :

— Je vous en conjure, ma douce, dites-moi cette fois-ci la vérité sans aucune réticence: m'aimez-vous maintenant ?

Un silence impressionnant succéda à cet appel . . . Au moment d'articuler le verdict négatif, Lindsay ferma les yeux pour ne pas voir le visage de Gault.

— Non !

Il laissa brusquement retomber sa main et se redressa : ses traits prirent la rigidité du marbre. Au bout d'un moment, il répondit, en scandant ses mots :

— Ainsi, vous vous êtes fiancée à moi, vous m'offriez vos lèvres, vous vous abandonniez dans mes bras . . . sans amour; vous étiez prête à accepter toutes les servitudes de la vie conjugale . . . sans amour ! Vous prétendez que c'était dans l'intention de me rendre heureux !

Soudain, ses yeux lancèrent des éclairs et il reprit :

— Voilà donc l'opinion que vous aviez de moi ! Vous calculiez qu'en m'accordant une satisfaction matérielle, sans contre-partie, vous assureriez mon bonheur !

Lindsay se rejeta en arrière. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit que son désir sincère de se consacrer au bonheur de Gault pût être travesti

OFFRE SPECIALE

. . La Revue Populaire . .

POUR LE CANADA SEULEMENT

$2.00 pour 2 ans

TARIF REGULIER : $1.50 POUR UNE ANNEE

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à la REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Traitement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules.. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près rue Bernard)

Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.
Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Prov. .....

de cette manière. Elle eut la sensation d'être frappée au visage.

— Non, non, cria-t-elle, vous ne comprenez pas !

— Je comprends très bien, au contraire: vous étiez décidée à vous assurer la possession de ma fortune à n'importe quel prix. Rien ne vous paraissait dégradant pour arriver à vos fins.

— Adam, vous dépassez la limite. J'ai mérité d'être humiliée, mais pas à cepoint. Je ne pensais pas à votre argent.

— Pourtant, vous n'avez même pas pu attendre d'être mariée pour en profiter ! Avez-vous déjà oublié que je vous ai remis un chèque, hier soir ?

— Vous voulez donc aussi me jeter ce chèque à la figure ? Je croyais que vous me l'aviez donné de bon cœur. J'admirais la discrétion chevaleresque avec laquelle vous l'aviez rédigé. Malgré tout, vous aviez une arrière-pensée en le signalant. Vous me teniez rigueur de vous avoir fait cette requête.

— Du tout ! Vous vous trompez. Je vous ai donné avec joie l'argent que vous me demandiez, comme j'aurais, sans hésiter, arraché mon cœur de ma poitrine, si vous m'aviez exprimé le désir de le posséder ! Je n'ai éprouvé ni dépit ni ressentiment à ce sujet. J'étais trop heureux de pouvoir vous rendre service... Mais j'ignorais alors ce que j'ai appris depuis. Je ne trouve plus autant de charme d'avoir facilité une duperie à mon détriment. Ce n'est pas la somme assez considérable de cinq mille livres qui m'influence. S'il s'agissait de cinq mille sous, je ne serais pas moins indigné d'avoir été induit à vous les verser par vos protestations d'amour, de dévouement, par vos baisers hypocrites.

— Je ne vous ai pas demandé cette somme pour moi, protesta Lindsay en le regardant bien en face.

—A quoi donc était-elle destinée ?

—A Mrs Braid. Je lui ai remis le chèque hier soir. Il y a une quinzaine de jours, elle m'avait menacée de vous mettre au courant. Je l'ai suppliée de ne pas m'empêcher de réparer, dans la mesure du possible, mes torts envers vous. Je lui ai fait part du changement survenu dans mes sentiments à votre égard. Elle s'est engagée à s'abstenir de toute révélation si je lui remettais cinq mille livres. Je n'ai pas réussi à me procurer cette somme et, au dernier moment, j'ai trouvé le courage de m'adresser directement à vous. Quand je lui ai porté le chèque, elle avait déjà mis sa lettre à la poste... Je l'ignorais. En conséquence, délivrée de cette préoccupation atroce, j'étais, hier soir, Adam, la plus heureuse créature du monde. Je songeais avec joie qu'à dater d'aujourd'hui, je me consacrerais tout entière à embellir votre vie.

— Il était essentiel, en effet, d'acheter le silence de Mrs Braid. Sinon, vos plans ingénieux devenaient caducs. Prendre dans ma poche l'argent pour payer la trahison de Judas ! Bien trouvé, ma foi ! Vous teniez absolument à m'épouser.

Lindsay, découragée, n'essaya plus de lutter.

— Oui, reconnut-elle d'une voix éteinte, c'est mon intention.

— Vous saviez à quoi vous vous engagiez, n'est-ce pas ?... Eh bien, par Jupiter, vous payerez le prix auquel vous avez évalué ma fortune. Vous me teniez pour une brute... Je me comporterai en conséquence.

Il s'interrompit soudain: on frappait à la porte.

— L'automobile est là, monsieur, annonça le portier.

Gault hésita l'espace d'une seconde... Puis les yeux injectés de sang, il se tourna vers Lindsay et dit :

— Descendez... l'auto est à la porte.

Lindsay fut effrayée du changement de ton de son mari.

— Adam ! intercéda-t-elle.

— Vous êtes ma femme, n'est-ce pas ? Vous étiez à vendre à l'encan. J'ai payé le prix demandé...

— Oh !... Oui, oui !

— Alors, faites ce que je vous dis.

Elle jeta un dernier regard sur Gault et sortit de la pièce sans ajouter un mot. Après avoir rassemblé divers objets, il la suivit, l'air farouche.

CHAPITRE VIII

L'automobile les conduisit à la gare de King ' Cross et Gault loua un salon Pullman. Lindsay ne devait jamais oublier les tortures que lui avait infligées ce voyage. Gault prit place dans son coin, fit jouer le ressort de la petite table qui les séparait, y disposa des papiers d'affaires et se plongea dans un morne silence. A quatre heures, le thé provoqua une brève diversion et l'échange de quelques monosyllabes. Jusqu'au moment où ils arrivèrent à destination, Gault ne se départit pas un instant de son attitude d'hostilité muette. Ils montèrent alors en automobile; ils parcoururent d'abord les rues de la ville manufacturière où le travail ne cessait ni jour ni nuit : on apercevait le rayonnement des fours et les hautes cheminées d'usines crachaient des nuages de fumée; puis ils débouchèrent dans la riante campagne environante où était située la propriété de Gault.

Ils furent accueillis sur le perron par la femme de charge, Mrs Bargood, qui, la mine épanouie, leur présenta respectueusement ses vœux de bonheur. L'excellente femme accompagna ensuite Lindsay à sa chambre, tout en babillant avec le naturel et la spontanéité des gens du Nord; après avoir vérifié que tout était préparé pour le confort de sa nouvelle maîtresse, elle se retira. Machinalement, Lindsay enleva son manteau et son chapeau... Arrêtée au milieu de la pièce, elle aperçut soudain son image dans la glace: c'est à peine si elle reconnut son visage, devenu d'une pâleur mortelle.

Le dîner en tête à tête fut lugubre. Gault avait adopté un maintien sarcastique et Lindsay ne se rendait pas compte qu'il affectait de ricaner pour dissimuler une souffrance aiguë.

Une jeune domestique, admirablement stylée, faisait le service de table. Elle observait, en même temps, ses maîtres et attribua sans hésiter le silence gardé par les jeunes mariés à une sorte d'extase intérieure. Le menu avait été préparé avec un soin extrême dans l'espoir de satisfaire les goûts de la nouvelle châtelaine. Mais Lindsay réussit à grand'peine à avaler quelques bouchées, au risque de s'étrangler. Gault, par contre, s'astreignait à faire preuve de son appétit coutumier, pour ne pas éveiller les soupçons. La pauvre Lindsay était véritablement désespérée et tout près d'une crise de larmes après une heure passée autour d'une table servie avec une recherche du meilleur goût, en face de son mari, dont le regard froid et hostile n'avait cessé de se poser sur elle comme un vivant reproche.

Quand Lindsay se leva de table, Gault l'imita et jetant devant lui, d'une geste furieux, sa serviette froissée.

— Eh bien, notre premier dîner dans notre nouvelle maison s'est passé à merveille ! dit-il en ricanant... Permettez-moi d'ouvrir la porte, ajouta-t-il en s'inclinant cérémonieusement.

Lindsay trouva difficilement la force de balbutier :

— Merci.

— Voici l'occasion de mettre en pratique les leçons de maintien dont votre si avisée mère m'a gratifié, continua-t-il sur un ton d'ironie mordante. En y réfléchissant, je dois reconnaître que chaque leçon de mon distingué professeur représentait un joli cachet! Mais, sans doute, serait-il équitable de défalquer le montant de la commission vous revenant à vous et à Mrs Braid.

Lindsay ressentit un serrement de cœur aigu et rougit violemment. Elle dit :

— Vous vous trompez complètement, Adam.

—C'est ce qui reste à démontrer.

— Je vous affirme que j'ignorais tout de vos tractations avec ma mère.

— Comment pourrais-je ajouter foi à votre parole?

Tout en parlant, ils étaient demeurés debout sur le pas de la porte... Un instant, Lindsay défia Gault du regard, mais elle était trop lasse pour aller jusqu'au bout de sa révolte. Elle baissa les yeux et reprit d'une voix sourde :

— Je ne suis pas surprise que vous ne puissiez pas me croire... De quelque loyauté que je fasse preuve désormais à votre égard, ce mensonge initial vous empêchera d'ajouter foi à ma parole !... La justice veut qu'il en soit ainsi, sans doute.

— Vous ne pouvez pas en appeler de cet arrêt.

— Possible, mais, en tout cas, je puis dire que c'est une pauvre déduction psychologique. Précisément à cause de ce premier mensonge, Adam, je ne pourrais plus vous mentir. La nature humaine est susceptible de s'amender: la tragique leçon qui m'a été infligée peut avoir porté ses fruits. Vous ne voulez plus voir en moi que les semences mauvaises... et, pourtant, il y a des germes de régénération... Si vous arriviez à l'admettre, tout deviendrait plus facile.

— Cela vous permettrait surtout de continuer à me berner.

Lindsay accepta sans broncher cette sanglante injure... Instinctivement, elle devinait que cette inflexibilité prenait sa source, non dans la rancune, mais bien dans la souffrance. Plus sage que lui, elle était prête à faire des concessions.

— Non, du tout. Je voulais dire, au contraire, que cette disposition d'esprit faciliterait tout pour *vous*. Je serais bien incapable d'essayer de vous abuser désormais: d'ailleurs, depuis l'instant où j'ai compris que vous m'aimiez d'un cœur loyal, même en ayant recours à la dissimulation, j'avais en vue uniquement votre bien. Si vous aviez été pauvre, j'aurais agi exactement de la même façon.

— Si j'avais été pauvre, vous n'auriez pas eu l'occasion d'exercer vos talents, dit-il amèrement.

— C'est juste, c'est bien juste ! Admit Lindsay... Ne devrions-nous pas maintenant aller au salon pour prendre le café ? suggéra-t-elle en voyant la femme de chambre, tenant un plateau à la main, déboucher du corridor.

Gaut fit un signe d'acquiescement et suivit Lindsay au salon.

La jeune femme sentit une émotion délicate l'envahir à la vue de cette pièce : l'arrangement témoignait du soin qu'on avait pris de lui conserver un caractère de confort et d'intimité. Rien d'artificiel, de compassé; l'ensemble restait harmonieux et accueillant. Une velléité de rire léger

vint expirer sur les lèvres brûlantes de Lindsay. Elle sursauta en entendant Gault élever la voix pour dire:

— Merci, Jessie ! . . . Mrs Gault servira le café. Nous n'aurons plus besoin de rien ce soir, ajouta-t-il.

La domestique sourit d'un air intimidé et se retira aussitôt.

Lindsay remplit deux tasses et en porta une à Gault; puis, elle but la sienne à petite gorgées.

De son côté, Gault observait sa femme sans prononcer un mot : ses yeux gris conservaient une expression impitoyable. Lindsay affecta, au début, de ne pas prêter attention à cette inquisition muette, mais, au bout de cinq minutes, elle se leva en poussant un petit cri :

— Je ne puis plus le supporter ! dit-elle à mots entrecoupés . . . Cessez de me dévisager ironiquement. Ce n'est pas équitable.

Comme il continuait à se taire, Lindsay fit un effort sur elle-même pour dire, d'un ton calme :

— Je vais me coucher, Adam, je suis épuisée. Peut-être, demain, pourrons-nous trouver une issue à ce conflit.

— Bonne nuit ! grimaça Gault.

Lindsay sortit, se soutenant à peine.

Une fois dans sa chambre, elle se laissa tomber sur une chaise . . . Ses pensées la reprirent :

" Ainsi, se disait-elle, s'achève lamentablement cette journée dont j'espérais tant !

" Le brouillard, qui s'était dissipé aux lever du soleil, se reforme autour de moi: de plus en plus opaque, il presse, il enserre mon cœur de toutes parts. "

Elle se demandait ce que serait l'avenir pour eux ? Elle aurait souhaité pouvoir, par quelque artifice magique, s'enliser dans un profond sommeil et se réveiller quelques mois plus tard, une fois la blessure morale de Gault cicatrisée. Lindsay se tourna vers le miroir placé en face d'elle et contempla son image : elle était à peine reconnaissable; ses yeux brillant de fièvre dévoraient son visage, devenu d'une pâleur mortelle . . . Elle s'efforça de retrouver le contrôle de ses nerfs : il ne fallait pas que la domesticité fût mise au courant de cette tragédie conjugale . . . Elle s'approcha de sa table à coiffer et, d'une main tremblante, enleva les épingles qui maintenaient ses cheveux: leur moisson d'or s'écroula sur ses épaules.

A ce moment précis, Gault pénétra dans la pièce. Lindsay se retourna en poussant un cri de surprise. Il referma soigneusement la porte et s'avança vers elle.

— Eh bien, dit-il, vous voici chez vous. Notre lune de miel commence, Lindsay.

Rien, dans sa manière, ne rappelait le tendre amoureux de la veille: un maléfice semblait avoir changé, en un jour, son cœur et son âme.

— Oui, c'est vrai, répondit-elle, en ayant peine à retenir ses larmes.

— Vous voici la femme du riche idiot qui, à votre avis, devait se tenir pour satisfait d'une parodie d'amour.

— Vous êtes cruel et injuste ! s'écria-t-elle.

— Que peut-on attendre d'un être aussi dépourvu de délicatesse ?

— Je n'ai eu de vous, à uncun moment, une opinion aussi erronée. Vous exagérez mes torts. Au fond de votre cœur, vous le savez !

Des larmes silencieuses coulaient maintenant le long des joues de Lindsay. Gault se rapprocha brusquement et lui saisit l'épaule . . . Elle se leva en le regardant avec une expression apeurée.

— Oui, continua-t-il, peut-on s'étonner qu'un être de cette espèce veuille profter du bonheur médiocre qui se trouve à sa portée ?

Il attira Lindsay à lui et dit :

— Vous m'appartenez et je vous tiens à ma merci.

Au moment où il allait l'embrasser, il la repoussa violemment. Ses yeux exprimaient la colère, la douleur plutôt que la passion. Lindsay se couvrit le visage de ses mains et murmura, d'une voix tremblante :

— C'est la première fois, Adam, que je rougis d'être aimée de vous !

Ce reproche calma instantanément Gault : il pâlit, retrouva son équilibre et balbutia des excuses.

— Je suis devenu fou, je crois ! s'écria-t-il en passant sa main sur son front . . . Je regrette. Quels que soient vos torts, vous ne méritez pas d'être traitée de cette façon outrageante.

Lindsay remarqua aussitôt ce changement de front et se reprit à espérer. Elle releva la tête et dit :

— Au moins, que votre folie passagère, Adam, serve à vous faire comprendre la mienne . . . Croyez-moi, ce fut une poussée de folie qui m'a induite à agir déloyalement à votre égard. Montrons-nous équitables l'un pour l'autre. Ne me refusez pas l'occasion de me faire pardonner. Je vous en conjure, ajouta-t-elle en tendant les bras. Apprenez-moi à vous aimer comme vous voulez l'être!

Leurs regards se croisèrent . . . L'expression vague des yeux de Gault ne laissait aucun espoir à Lindsay.

— Trop tard ! répondit-il en scandant ses mots . . . Je ne souhaite plus, à présent, être aimé de vous. L'amour est trop cruel, trop traître !

Ils demeurèrent silencieux l'un et l'autre . . . Gault sortit, peu après, de la chambre.

CHAPITRE IX

Au cours de leur longue nuit solitaire, les deux époux réfléchirent chacun de son côté. Lindsay était étendue sur son lit, ses yeux meurtris, grands ouverts dans l'obscurité. Gault, dans sa chambre, demeura assis dans un fauteuil, devant la fenêtre ouverte : il considérait l'écroulement de ses rêves. De tout son cœur, de toute son âme, il attendait depuis des semaines le jour béni où Lindsay deviendrait sa compagne, dans une union où l'amour serait réciproque . . . Il tombait de si haut !

Les pensées de Lindsay étaient à l'unisson. Elle n'arrivait pas à comprendre comment Gault avait pu travestir son désir de le rendre heureux en une offense préméditée.

Des larmes brûlantes lui montaient aux yeux en pensant que sa conduite du premier soir, inspirée par un dépit amoureux, se dresserait toujours entre elle et Gault : malgré son repentir, rien ne pouvait arrêter les conséquences inéluctables de ce mensonge. A la fin, épuisée par toutes ces émotions successives, elle s'endormit.

Ils se retrouvèrent à neuf heures autour de la table au premier déjeuner. Lindsay était encore plus pâle, ses yeux avaient une expression douloureuse et semblaient demander grâce.

Par contre, Gault demeurait grave et impénétrable. Depuis la veille, ses efforts tendaient à étouffer en lui toute espèce de sentiments: il espérait ainsi abolir en même temps la souffrance.

Un silence pénible régna au début du repas, puis Gault dit soudain :

— J'ai télégraphié à Mrs Braid pour lui demander de venir immédiatement . . . Il faut que je sache tout.

Il parlait d'un ton âpre, mais Lindsay constata avec soulagement que toute trace de sarcasme avait disparue.

— Vous n'avez plus rien à apprendre, dit-elle d'une voix sans timbre.

— C'est possible, mais, de toute façon, quand on a écrit une lettre contenant de si graves imputations, on est tenu de fournir des éclaircissements complémentaires.

— C'est juste ! répondit Lindsay.

Le repas terminé, Gault se leva et se dirigea vers la porte, sans autre explication. Lindsay l'imita : elle fut sur le point de de le rejoindre, de l'entourer de ses bras . . .

●

Gault n'était pas chez lui quand Mrs Braid arriva le lendemain après-midi. Ce fut Lindsay qui la reçut. Elles se retrouvèrent avec une pénible contrainte. On apportait précisément le thé et elles échangèrent quelques vagues lieux communs, pendant la présence de la femme de chambre. Dès qu'elles furent seules, un silence embarrassé suivit, puis Mrs Braid dit soudain :

— Je ne puis supporter de vous voir dans cet état.

— Ai-je l'air tragique ? Excusez-moi, je ne me sens pas particulièrement heureuse, répondit Lindsay.

— Je me serais volontiers coupé la main droite quand je me suis rendu compte du mal que j'avais fait, reprit Mrs Braid d'une voix ardente.

— A quoi cette mutilation aurait-elle servi ? demanda Lindsay d'un air las. Il eût été plus efficace et moins mélodramatique de me dire, quand j'ai été vous voir, que vous aviez déjà mis votre lettre à la poste.

— J'ai bien failli le faire, seulement . . .

— Vous vouliez préalablement vous assurer du chèque, interrompit Lindsay . . . Oui, je comprends bien.

— Non, vous ne comprenez pas, mais cela n'a pas d'importance. Comme vous devez m'en vouloir, Linney !

A ce moment, Gault rentra . . . Avant de pénétrer dans la pièce, il s'arrêta sur le seuil et fit un petit signe de tête à Mrs Braid, en manière d'accueil.

Lindsay se leva; elle pâlit encore et sa voix tremblait en demandant :

— Dois-je rester, Adam ?

— Laissez-nous seuls.

Elle sortit de la pièce, en éprouvant un bizarre sentiment de pitié pour Mrs Braid. Selon toutes les apparences, celle-ci, en effet, allait être appelée à rendre des comptes; en réalité, il n'ent fut rien et Gault s'aperçut, dès le début, qu'il ne pourrait diriger le débat à sa guise. Rhoda Braid avait la grande habitude du monde et elle était difficilement effrayée ou même déconcertée. De plus, dans les circonstances présentes, elle puisait une force inusitée dans le sentiment sincère qu'elle ressentait. Sans laisser à Gault le temps de dire un mot, elle prit les devants:

— Adam Gault, qu'avez-vous fait à cette pauvre enfant ? . . . Elle est véritablement méconnaissable.

Ayant ainsi ouvert les hostilités sur le territoire ennemi, Mrs Braid eut la satisfaction de constater que sa tactique produsait l'effet désiré.

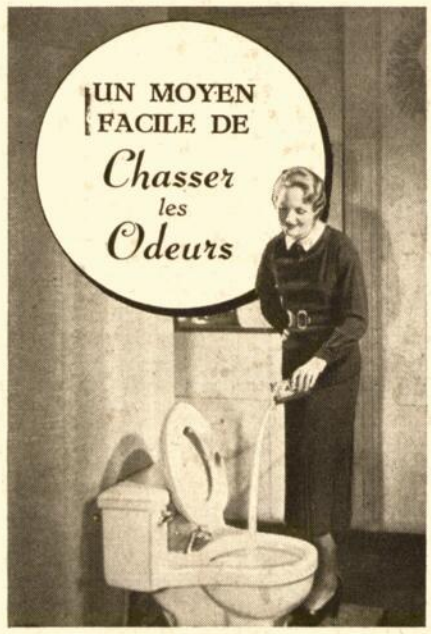
— Elle a donc si mauvaise mine ? répondit Gault, en sursautant.

Son cœur, qu'il croyait désormais insensible, se contracta violemment.

— Une mine effrayante, confirma Mrs Braid.

— Vous n'ignorez pas à qui revient la responsabilité de cette catastrophe, dit-il d'une voix furieuse.

— Je regrette sincèrement ce que j'ai fait, mais, en somme, j'ai dit la vérité. Selon l'opinion de Lindsay, il



N'ESSAYEZ PAS de cacher les odeurs des bols de cabinets avec des désinfectants qui sentent fort. Voici une préparation scientifique — destinée spécialement à nettoyer les bols de cabinets. Sani-Flush enlève les taches et autres saletés, sans frottage ni récurage. Sani-Flush purifie les endroits inaccessibles où s'accumulent les germes dangereux. Il élimine la cause des mauvaises odeurs et de l'infection.

Jetez tout simplement un peu de Sani-Flush dans le bol. (Voir mode d'emploi sur la boîte). Tirez la chasse-d'eau. C'est tout ce qu'il y a à faire. Ce n'est pas compliqué. C'est sûr et sans danger. *Sani-Flush nettoie aussi les radiateurs d'autos (mode d'emploi sur la boîte).* En vente dans les épiceries, pharmacies, quincailleries et grands magasins — 25¢ et 15¢. Fabriqué au Canada. Concessionnaires : Harold F. Ritchie & Company, Ltd., Toronto, Ontario.

Sani-Flush

NETTOIE SANS FROTTAGE LES BOLS DE CABINETS

LE FILM

est la plus grande revue de cinéma publiée en langue française en Amérique.

tous les mois

. . . vous serez au courant de toutes les nouvelles du cinéma français reçues directement de Paris. Et de toutes les nouvelles du cinéma américain reçues directement de Hollywood.

52 pages de texte et de photos . . .

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, 50c pour 6 mois ou $1.00 pour 1 an.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

est préférable que vous ayez été mis au courant.

— C'est préférable, en effet. J'ai été suffisamment bafoué !

— Pour la punir, vous vous préparez à la tuer ?

— La tuer ! répéta-t-il, le cœur battant à se rompre.

— Admettons qu'elle ait commis une action indigne . . . En faisant votre examen de conscience, ne trouveriez-vous rien dont vous ayez à rougir ?

Gault fronça les sourcils: il n'avait pas convoqué Mrs Braid pour l'entendre professer un cours de morale.

— Vous ne pouvez pas nier qu'il s'agit d'une véritable machination à mon détriment.

— Je ne songerais même pas à le nier, mon bon mister Gault. Après avoir provoqué cette catastrophe en vous disant la vérité, j'aurais peu de chances de vous faire accepter une nouvelle version. Je vous ai présenté à Claire Sheridan dans le but d'obtenir une importante commission au cas où vous vous laisseriez prendre à l'appeau que nous avions disposé, c'est-à-dire si vous épousiez Linney. Donnez à notre association le nom qu'il vous plaira; traitez-nous de fourbes, d'intrignantes . . . je n'ai rien à répondre; mais mettez Linney hors de cause: elle n'a pris aucune part à la préparation de ce complot; elle a joué son rôle sous la mauvaise influence, atténuante,même devant la justice.

Tandis qu'elle parlait, Gault l'écoutait avec une attention pénétrante. Il dit, après un moment de réflexion :

— Pourquoi diable m'avez-vous écrit cette lettre, si vous aviez l'intention de plaider ensuite la cause de Lindsay ?

— J'ai cru que Lindsay et sa mère se moquaient de moi. Elles m'avaient promis de me remetre les cinq mille livres et je les attendais toujours. D'autre part, je n'avais qu'une confiance très limitée dans Claire. Je venais précisément de jeter ma lettre à la poste quand Lindsay est arrivée avec votre chèque. Vous me croirez si vous voulez, j'ai eu envie de me frapper la tête contre le mur . . .

— Je le crois bien volontiers, répondit-il: une fois ce pauvre imbécile mis au courant, il n'y aurait plus rien à tirer de lui.

— Non, ce n'est pas pour cette raison: je m'en voulais à mort, ce soir-là, quand j'ai constaté combien votre fiancée était heureuse à la pensée d'être délivrée de nous et de pouvoir se consacrer à faire votre bonheur . . . Voilà la raison des remords qui m'ont poursuivie, ajouta-t-elle en se penchant vers lui.

Elle parlait avec une sincérité si évidente que Gault, malgré ses préventions, ne put la mettre en doute. Mrs Braid profita de cet avantage.

— Vous dites que vous avez été suffisamment berné . . . Alors, cessez de vous tromper vous-même ! lança-t-elle en l'observant de ses yeux à fleur de tête. Je puis lire votre tourment sur votre visage comme j'ai lu la souffrance sur celui de Lindsay. Est-ce que vous ne vous trompez pas vous-même lorsque vous prétendez qu'elle a tué l'amour que vous aviez pour elle, que votre cœur est mort ?

— Il est mort, en effet, interrompit Gault; je n'ai plus de sentiment.

— Dans ce cas, nous allons assister à une résurrection. Asseyez-vous et écoutez-moi.

— Non, merci, je préfère rester debout.

— Comme vous voudrez.

Mrs Braid se cala solidement dans son fauteuil et, regardant Gault bien en face, elle lui fit le récit de la réception de Lindsay : comme entrée en matière, elle présenta Harry Livington.

— Vous ne vous doutez pas, Adam Gault, du sacrifice que Lindsay s'est imposé, à tort ou à raison. Sur mes vieux jours, je commence à croire que le sacrifice est toujours une mauvaise affaire ,mais les théories n'ont rien à voir ici. Le fait est que Lindsay s'est sacrifiée pour essayer de vous rendre heureux. Personne, vous moins que tout autre, ne peut s'imaginer combien ce sacrifice lui a coûté . . . Dans notre coterie, l'inclination de Lindsay pour Harry était notoire et, au moment des fiançailles, on attribua naturellement votre succès à votre argent.

— Et c'était bien le cas, je pense? N'est-ce pas à cause de mon argent qu'elle a déployé toutes ses séductions pour m'amener à m'éprendre d'elle ?

— Non. Elle s'est efforcée de vous rendre amoureux pour se venger de Harry Livington. L'après-midi du jour où vous deviez dîner chez elle, Claire m'a téléphoné: elle m'a raconté que, le matin même, Lindsay avait rencontré Livington en compagnie d'une autre femme et qu'elle était revenue bouleversée; à son avis, l'état d'esprit où se trouvait actuellement sa fille augmentait sensiblement les chances de voir aboutir notre projet. L'amour-propre de Linney venait d'être mis cruellement à l'épreuve; son cœur meurtri saignait encore : rien de plus propice pour prendre une revanche. Je reconnais que c'est une impulsion déplorable; c'est humain, toutefois.

— Elle s'est vengée sur moi qui ne l'avais pas trompée.

— Sans doute, mais un homme lui avait infligé une humiliation . . . Elle a pris sa revanche sur le premier homme qui lui est tombé sous la main. Je ne cherche pas à excuser Lindsay; je fais simplement fonctionner devant vous un réflexe de la nature humaine qui me paraît avoir échappé à votre attention, ajouta-t-elle avec une pointe d'ironie . . . C'est le jeune Livington, et non pas votre argent, qui a dicté à Linney sa ligne de conduite. Le motif intéressé d'où découle toute l'affaire ne regarde que Claire et moi.

Tout en parlant, Mrs Braid, les yeux mi-clos, guettait l'effet de ses paroles sur Gault : celui-ci se tordit les mains, serra les lèvres, comme pour s'empêcher de parler . . . Finalement, il dit :

— Par Jupiter ! il aura affaire à moi.

— Vous m'avez déclaré que vous étiez devenu indifférent à tout; dans ce cas ,on ne se livre pas à des actes de violence.

— Et elle ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas dit ce qui en était ? . . . C'est donc cette raison qui l'empêche de m'aimer. Elle en aime un autre !

Il parlait avec une volubilité inaccoutumée, comme emporté dans le remous des sentiments qui l'agitaient.

— Mais, intervint Mrs Braid, étant donné le degré d'indifférence que vous avez atteint, je ne vois pas de motif de prendre la mouche !

Il se retourna brusquement vers son interlocutrice :

— Assez, assez ! Ne voyez-vous pas que mon cœur est en lambeaux et qu'il saigne ?

Il détourna son visage et se laissa tomber dans un fauteuil.

Mrs Braid lui tendit une main compatissante en disant d'une voix émue:

— Les cœurs morts ne saignent pas !

Gault se redressa et interrogea Mrs Braid du regard. . . Il sentit que, pour la première fois depuis le drame, il était amené à envisager la situation sous son vrai jour. Il dit simplement :

— Que dois-je faire ?

— Accordez-lui les circonstances atténuantes, suggéra-t-elle. Tenez compte de l'influence de son entourage. Ses amis ne valaient guère mieux que moi . . . C'est les échantillonner à un étalon assez inférieur, n'est-ce pas ?

— Pas si inférieur que je l'avais jugé, répondit-il, après un moment de réflexion.

— Merci ! N'oubliez pas que, dans sa coterie, viser un homme riche est la tactique courante. Le mariage est une affaire: la beauté, le charme, sur l'un des plateaux de la balance, font équilibre à la fortune sur l'autre. Lindsay a été élevée dans ces idées; elle les a vues maintes fois mettre en pratique . . . *En plus,* elle avait subi un affront de la part de l'homme qu'elle aimait. Son cœur était à vif comme est le vôtre maintenant.

— Était-elle très éprise ? demanda-t-il avec effort.

Mrs Braid haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, répondit-elle.

— L'aime-t-elle toujours ?

Mrs Braid se leva et conclut :

— C'est à vous de le découvrir.

Gault se leva à son tour en disant :

— J'en ai bien l'intention.

— Parfait ! A propos, vous vous êtes peut-être demandé ce qu'il était advenu de ceci ? ajouta-t-elle en sortant de son sac le chèque de cinq mille livres que Lindsay lui avait remis. Reprenez votre bien, s'il vous plaît.

Il la regarda un instant à la dérobée, puis dit :

— Non, gardez le chèque. Je ne me suis pas inquiété de son sort.

Mrs Braid rougit jusqu'à la racine des cheveux et jeta le chèque sur la table.

— Je n'ai pas d'illusions sur ma valeur morale, reprit-elle . . . Mais cet argent est le prix du sang.

Gault s'excusa, ramassa le chèque et le déchira en petits morceaux.

Puis, sans prononcer un mot, il tendit sa main à Mrs Braid . . . Celle-ci la prit, en gardant également le silence.

Gault sortit et envoya sa femme rejoindre Mrs Braid.

— Eh bien, demanda Lindsay, de l'intonation sourde dont elle ne se départissait pas depuis vingt-quatre heures, il n'a pas dû vous épargner ! Puis-je vous réconforter de quelque manière ?

— Rassurez-vous ! répondit Mrs Braid avec énergie . . . C'est moi qui l'ai étrillé.

— Quoi ! s'écria Lindsay, au comble de la stupéfaction.

Rhoda Braid étendit les bras et saisit la jeune femme aux épaules.

— Lindsay, dit-elle en lui imprimant de légères secousses, au fur et à mesure qu'elle parlait . . . ne commettez jamais l'erreur d'avoir peur d'aucun homme dans des circonstances analogue. Adam Gault a été blessé dans les fibres les plus profondes de son âme; il en souffre plus que d'une blessure physique. C'est donc un malade et il faut le traiter comme tel. Avoir peur d'un malde, c'est faire de celui-ci un tyran . . . Pire encore, c'est l'encourager à rester au lit plus qu'il n'est nécessaire.

Lindsay baissa la tête et murmura, comme à part soi :

— Ce n'est peut-être pas précisément de lui que j'ai peur . . . La situation surtout m'effraie . . . Je ne croyais pas que, dans la vie, on pût être si douleureusement frappé par ses propres actions.

Lindsay apparaissait si jeune, si pâle, si fatiguée, comme écrasée par les événements, que Mrs Braid, saisie d'un accès de tendresse inaccoutumée, la prit dans ses bras et la pressa contre son cœur.

— Pauvre petite chérie ! dit-elle d'une voix enrouée par l'émotion. Vous ne pouvez pas me haïr plus que je me hais moi-même.

A sa grande surprise, Lindsay se sentit portée à répondre à l'étreinte de Mrs Braid. Allait-elle donc, si l'on peut dire, embrasser la main qui l'avait frappée si cruellement ?

Mais, malgré les apparences, la nature de Lindsay était essentiellement véridique et juste. L'influence de son entourage n'avait pas pénétré profondément en elle. Les raisons de mépriser et de haïr Rhoda Braid ne lui manquaient pas et, pourtant, elle était forcée de reconnaître que cette mondaine pouvait être, à l'occasion, honnête et généreuse.

— Je ne vous hais pas, Rhoda, murmura-t-elle, les larmes aux yeux, et je crois que vous avez eu vraiment l'intention de venir à mon aide aujourd'hui . . .

— Rien de plus vrai, ma chère Lindsay. Même si je n'ai pas réussi, rappelez-vous que j'ai fait de mon mieux . . . J'aurai bien besoin, au jour du jugement dernier, que quelqu'un dépose en ma faveur.

Mrs Braid s'éloigna de quelques pas en se tamponnant les yeux avec son mouchoir.

— Il est possible, d'ailleurs, continua-t-elle, que les choses tournent bien encore.

Devant le geste de dénégation découragé de Lindsay, elle reprit d'un ton plus ferme :

— Certainement, tout peut s'arranger. Vous êtes si jeune et, par suite, comme tous ceux de votre âge, vous croyez à l'irréparable . . . Allons, adieu, Linney, courage !

Tout en parlant, elle se dirigeait vers la porte et Lindsay la précéda dans le hall, sortit avec elle sur le perron au bas duquel l'automobile attendait Mrs Braid.

Les deux femmes échangèrent une poignée de main. Une fois installée dans la voiture, Mrs Braid fit signe à Linney de s'approcher et, penchant la tête à la portière, elle murmura à l'oreille de la jeune femme :

— Oh ! Linney, j'allais oublier le principal . . . Tâchez de tomber amoureuse de Gault, dans le plus bref délai possible. Ce serait la solution idéale ! . . .

Elle se recula alors vivement, fit signe au chauffeur de démarrer . . . Une minute après, la puissante voiture franchissait la grande grille blanche et fut rapidement hors de vue.

En retournant à la maison, Lindsay trouva Gault qui, évidemment, l'attendait. Toutefois, il ne rompit pas le silence et, au bout de quelques minutes, Lindsay, n'y tenant plus, demanda avec une indifférence affectée :

— Eh bien ! cette entrevue vous a-t-elle donné satisfaction ?

— J'ai, en tout cas, appris un certain nombre de choses dont je n'avais pas l'idée, répondit-il.

— Vous êtes au moins fixé sur un point : vous n'intimidez pas Rhoda Braid.

Le sang monta au visage de Gault et il dit :

— Rhoda Braid ne m'a pas caché sa façon de penser : elle m'a pris à parti.

Lindsay admira la franchise de cet aveu. Gault reprit, avec une amertume accrue :

— Elle m'a également fourni certains détails sur . . . l'origine de mes déboires.

— Quels détails? demanda Lindsay.

— Je ne vous en parlerai pas maintenant. Vous pourriez, d'ailleurs,

mieux que personne, reconstituer le scénario du drame . . . Mais je ne suis pas assez calme pour aborder ce sujet. J'ai besoin de réfléchir encore, de recueillir de nouveaux témoignages.

— Tout ceci me concerne-t-il ?

— Oui.

— Alors, ne serait-il pas plus simple de m'interroger directement ? dit-elle en le défiant du regard.

Mais Gault ne céda pas.

— J'ai bien l'intention d'en arriver là, dit-il, mais pas *maintenant* . . . Je ne suis pas encore fixé sur les moyens auxquels j'aurai recours . . . Il faut d'abord, pour me permettre d'avancer, que je déblaye ma route . . . Si je m'y aventurais dès à présent, je m'exposerais à prononcer des paroles irrémédiables.

— Eh bien, remettons à plus tard. Moi aussi, Adam, j'ai tiré un enseignement de mon entrevue avec Rhoda Braid : elle est loin d'être la femme sans scrupule que nous la jugions. Elle a des qualités que nous ne soupçonnions pas.

Gault acquiesça d'un mouvement de tête.

— Alors, dit Lindsay, dans un mouvement passionné, ne pouvez-vous me faire confiance à moi aussi?

Sans répondre, Gault tenait ses yeux gris fixés sur Lindsay avec une étrange insistance . . . Au bout de quelques instants, la jeune femme, à bout de forces, s'écria :

— A quoi bon, à quoi bon lutter !

Aussitôt après, elle quitta brusquement la pièce.

CHAPITRE X

Pendant la semaine suivante, Lindsay vit à peine Gault, Il se faisait une règle de partir pour l'usine aussitôt après le premier déjeuner et d'y rester toute la journée; à l'heure du dîner, il arrivait, l'air sombre, et mangeait en silence. Il passait ensuite la plus grande partie de la soirée dans son bureau, tandis que Lindsay demeurait assise au salon.

Plus tard, elle n'arriva pas à comprendre comment elle avait pu supporter ces premiers huit jours : il lui semblait vivre dans un perpétuel cauchemar, un de ces cauchemars sans contours précis et où il ne se passe rien. Un silence lugubre planait sur toute la maison dont l'atmosphère devenait presque irrespirable.

Par contre, au début de la semaine suivante, un événement capital se produisit.

Un matin, en revenant de la promenade, Lindsay trouva Gault dans le petit salon en compagnie d'un homme dont elle n'apercevait que le dos. Croyant qu'elle interrompait une conversation d'affaires, elle allait se retirer quand Gault l'aperçut.

— Lindsay, dit-il, je voudrais vous présenter mon nouveau secréaire.

Elle fit alors quelques pas en avant, puis s'arrêta subitement . . . Quand le nouveau venu se retourna pour la saluer, elle se trouva face à face avec Harry Livington.

Au premier moment, elle fut prise si au dépourvu qu'elle demeura comme pétrifiée. Puis elle eut conscience que Gault l'observait à la dérobée, les sourcils froncés dissimulant à demi ses yeux gris . . . Les pensées se succédaient sans arrêt dans l'esprit de Lindsay : " Pourquoi Gault lui avait-il caché qu'il engageait Livington comme secrétaire ? Avec quelle arrière-pensée les avait-il placés inopinément en présence ? De toute évidence, pour une raison connue de lui seul, il se proposait de la mettre à l'épreuve : l'attitude de Gault ne laissait aucun doute sur la préméditation. "

La jeune femme décida de relever le défi : elle avança la main tendue, vers Livington, en disant :

— Harry, comment allez-vous ? Excusez mon étonnement . . . Mais, ajouta-t-elle en se tournant vers Gault, m'aviez-vous dit, Adam, que Harry devait arriver aujourd'hui ? J'ai l'impression que vous m'aviez parlé de la semaine prochaine.

Elle posa la question en riant, mais l'expression de ses yeux, le ton de sa voix, le geste décidé de sa main, le port hautain de sa tête, marquaient clairement son désir de rendre coup pour coup.

— En y réfléchissant, répondit Gault, je crois bien que j'ai négligé de spécifier le jour.

— Dans ces conditions, reprit gaiement Lindsay, vous ne m'en voudrez pas, Harry, si, au premier abord, j'ai eu l'air de tomber des nues. De toute façon, c'est une agréable surprise.

— Moi aussi, Lindsay, je suis heureux de vous revoir. Vous ne pouvez pas imaginer le plaisir que j'ai éprouvé en recevant la lettre de votre mari, me proposant cette situation. Depuis quelques mois, mes affaires personnelles ont empiré rapidement et mes rapports avec mes parents devenaient de plus en plus tendus. On ne me cachait pas qu'on me considérait comme une branche pourrie de l'arbre de famille.

— Pauvre Harry ! Votre amour-propre a dû cruellement souffrir ! commenta Lindsay en riant. N'avez-vous pas fait valoir que, dans le monde, vous étiez tenu pour particulièrement décoratif ?

— J'ai fait pire : j'ai menacé ma famille, au cas où elle serait décidée à me couper les vivres, de chercher une occupation . . . Loin de soulever une indignation générale, comme je le supposais, cette proposition fut immédiatement approuvée à l'unanimité. J'ai fait observer que, jusqu'à présent, aucun Livington ne s'était livré à un travail mercenaire et que nos ancêtres seraient sans doute offusqués de cette innovation, mais, paraît-il, on ne peut pas invoquer la tradition, quand l'arbre de famille n'est plus en état de nourrir ses rejetons. Je n'aurais pas cru qu'ils eussent à ce point adopté les idées modernes ! A la suite de cette entrevue, je ne me sentais pas fier, comme vous pouvez l'imaginer. Votre lettre, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Gault, est arrivée bien à propos. On doit éprouver une sensation analogue lorsqu'on vous lance une ceinture de sauvetage au moment où l'on est sur le point de se noyer. Me voici à vos ordres, mister Gault . . . Je sais à qui je dois cette faveur, reprit-il en s'adressant de nouveau à Lindsay: Mr Gault n'aurait certainement pas eu l'idée de m'engager comme secrétaire si vous ne m'aviez pas recommandé à lui, Linney, et si j'avais dû fournir des références, je me serais trouvé réduit à m'adresser à mon tailleur !

— Il vous aurait délivré un certificat qui n'est pas, croyez-moi, sans valeur dans la vie, dit Gault avec une pointe d'ironie.

— De toute façon, je vous suis très reconnaissant à l'un et à l'autre, repartit Livington.

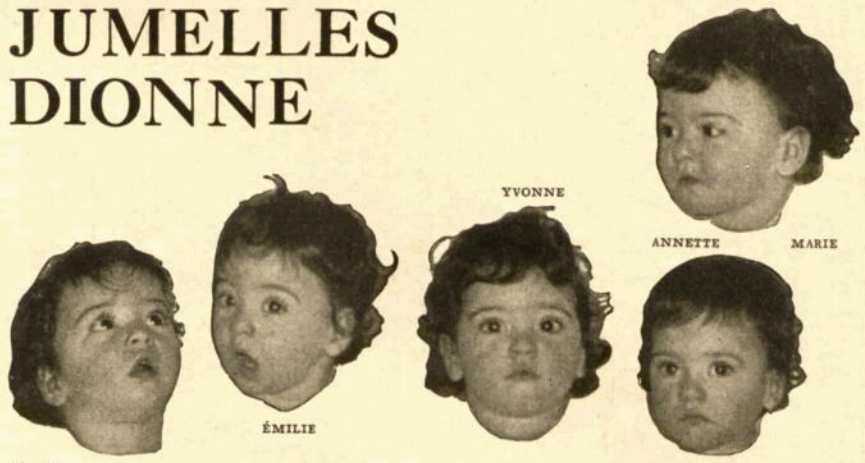
Puis, en les regardant alternativement, il ajouta, avec une charmante franchise :

— Est-ce bien ainsi qu'un secrétaire doit se présenter ?

Gault ne put s'empêcher de rire, malgré l'amertume qu'il ressentait devant le charme indéniable émanant de Livington : au premier abord, le jeune homme avait fait à Gault l'impression d'une gravure de mode.

Quelques instants après le domestique particulier de Gault vint cher-

Pour que votre Bébé ait des Dents Saines, donnez-lui le Biscuit Adopté pour les JUMELLES DIONNE



Copyright " Star Newspaper " Service 1936

Il y a deux conditions importantes pour que les enfants aient des dents saines; et les Arrowroots McCormick remplissent ces conditions. Faits de la meilleure farine St. Vincent Arrowroot, ils se digèrent facilement grâce au malt qu'ils contiennent. La chaux construit et fortifie les dents et les os. Les bébés peuvent sucer les Arrowroots McCormick pour masser leurs tendres gencives. Donnez-en à votre bébé — aujourd'hui !

Voyez ce carton rouge et bleu chez votre épicier

L'ÉTÉ EST ÉTERNEL DANS LA SUPERBE JAMAÏQUE

Goûtez — présentement — le plaisir de vacances pleines d'imprévus, dans le magnifique pays tropical de Jamaïque, où il y a toute l'année du soleil et point de soucis, où les montagnes se dressent sur des plages de sable doré que baigne une mer d'azur.

Tous les sports : golf, tennis, yachting, natation, pêche, automobilisme sur plus de 4,000 milles de routes splendides où chevauchent l'histoire et le roman. Danse et divertissements le soir. Venez de bonne heure et restez tout l'hiver dans un bel hôtel ou un cottage peu coûteux.

Pour brochurettes et renseignements complets, consultez votre Agent de Voyages ou écrivez au

DEPT. R,P, CANADIAN WEST INDIAN LEAGUE, IMMEUBLE SUN LIFE, MONTREAL

ou au

DEPT. R,P, TOURIST TRADE DEVELOPMENT BOARD, KINGSTON, JAMAIQUE.

Vous avez dans **Le Samedi**

TOUTE UNE SEMAINE

de

lecture divertissante

pour 10 cents

- Roman complet
- Roman-feuilleton
- Plusieurs nouvelles
- Pages amusantes
- Contes pour enfants
- Recettes de cuisine
- Mode

ACHETEZ DES AUJOURD'HUI "LE SAMEDI" OU MIEUX, ABONNEZ-VOUS

Au numéro..... 10c

L'abonnement..... $3.50 par année

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au *Samedi*.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.

975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

cher Livington pour le conduire dans sa chambre.

Lindsay se tourna alors vers son mari et demanda d'un ton froid :

— Peut-être, maintenant, serez-vous assez bon pour me fournir une explication ?

— Ne puis-je arrêter un nouveau secrétaire, si je le juge utile ? répliqua Gault.

— La plus simple courtoisie ne vous commandait-elle pas de vous en référer préalablement à moi quand il s'agissait d'une personne de ma connaissance ?

— J'avais sans doute de bonnes raisons pour ne pas vous mettre au courant.

— En réalité, vous avez voulu me tendre un piège... Qu'est-ce que vous cherchiez exactement à deviner lorsque vous m'observiez avec tant d'attention au moment de ma rencontre avec Harry ?

— Je voulais me rendre compte de la situation.

La manière réfléchie dont il prononça ces mots fit comprendre à Lindsay toute la portée de cette mise en scène. Elle demanda :

— Vous vouliez peut-être savoir si j'avais encore de l'inclination pour Harry ?

Gault rougit violemment en voyant ses desseins percés à jour, mais il répondit d'une voix rude :

— Oui, précisément.

L'indignation de Lindsay éclata.

— C'est une basse manœuvre, Adam ! Un grossier stratagème !

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait allusion à Livington quand vous m'avez raconté toute l'histoire ? demanda-t-il d'un air maussade.

— Pourquoi ?... Je ne vous ai pas parlé de Livington parce qu'à dater du soir de notre dîner, je n'ai plus pensé à lui. Je ne vous aurais pas épousé si j'avais aimé un autre homme. Vous êtes en droit d'avoir une mauvaise opinion de moi, mais je ne suis pas tombée si bas... Maintenant que vous avez provoqué une situation absurde en faisant venir Livington ici, je suppose que vous êtes prêt à en assumer les conséquences ?

— Quelles conséquences ? demanda-t-il brusquement.

— Vous êtes tenu de laisser ignorer à votre secrétaire que vous l'avez engagé pour découvrir si votre femme était amoureuse de lui.

A son tour, Gault perdit le contrôle de lui-même et la querelle atteignit un diapason élevé. La digue du silence auquel, depuis une semaine, ils s'étaient tous deux astreints, se rompit soudainement: les mots, les reproches, les injures se succédèrent de part et d'autre.

Au paroxysme de l'excitation, ils parlaient presque simultanément et, la crise passée, ne devaient garder qu'un vague souvenir des propos échangés. Hors d'elle-même, Lindsay s'écria :

— Préparer en cachette d'amener Harry ici... M'attirer dans un piège... Risquer que Harry devine la vérité... Je ne vous le pardonnerai jamais, Adam, aussi longtemps que je vivrai !... Jusqu'à présent, j'ai reconnu mes torts, je vous ai cédé en tout, mais à partir d'aujourd'hui, je poserai, à mon tour, des conditions.

Elle s'arrêta, à bout de souffle.

— Des conditions ? répéta-t-il d'une voix furieuse... Voyons un peu !

— J'exige que nous gardions pour nous la honteuse vérité... Notre attitude ne doit pas laisser soupçonner à Harry que mon *brillant* mariage est un lamentable fiasco... Quels que soient vos véritables sentiments, vous ferez *semblant* de m'aimer ! Vous m'épargnerez de nouvelles humiliations...

La colère de Gault tomba tout à coup. Il recula de quelques pas.

— Faire semblant ? répéta-t-il d'une voix rauque.

— Oui : même simuler de l'amour pour moi, est-ce au-dessus de vos forces ?

Il se rapprocha vivement, les mains crispées, et regarda Lindsay dans les yeux.

— Ah ! Lindsay, ne comprenez-vous pas que la feinte est inutile ? Je vous aime, je vous ai toujours aimée, je vous aimerai toujours, même quand j'essaie de me tromper moi-même. Depuis une semaine, j'ai été torturé par la jalousie. J'ai côtoyé la folie.

Il fit encore un pas en avant et essaya de l'entourer de ses bras.

— Ne pouvez-vous me pardonner, Linney ? murmura-t-il.

Elle se dégagea brusquement.

— Vous pardonner ? Non, je vous l'ai déjà dit. Vous m'avez fait payer trop cher mon unique faute envers vous. Vous m'avez traitée comme si je n'étais digne d'aucune considération... J'aurais pu vous pardonner au début... Maintenant, c'est impossible... Vous avez été trop loin. Il m'importe peu que vous m'aimiez ou que vous ne m'aimiez pas. J'ai longtemps souhaité de toute mon âme vous aimer... Tout m'est indifférent, désormais !... Suivez votre chemin, Adam, je suivrai le mien... Mais, quand nous nous trouverons en présence de tiers, vous voudrez bien me traiter respectueusement.

Devant cette avalanche de paroles, Gault recula; la tournure que prenaient les choses le terrifiait. Il ne se rendait pas compte que Lindsay avait été cruellement blessée et que ses nerfs étaient à vif. Il eut l'impression qu'il venait de commettre un acte irréparable. mettant fin à tous ses espoirs... Il demeura comme étourdi, en se sentant soudain abandonné sans rémission : il avait perdu Lindsay pour toujours !

Sous l'influence de son désespoir, il eut la révélation de l'injustice de sa conduite à l'égard de Lindsay. Il aurait voulu avouer ses torts, mais il n'arrivait pas à maîtriser le tumulte de ses sentiments. Un mot, le mot approprié, aurait suffi à ce moment-là pour ramener leurs relations sur un registre normal. Trop bouleversé pour saisir l'occasion, Gault poussa un cri sourd et quitta la pièce.

Lindsay le regarda partir, écrasée à son tour sous le pois d'un sentiment de vide et d'effroi, à la pensée qu'il la quittait définitivement. Toutefois, son orgueil commandait encore et l'empêchait d'admettre, même à elle-même, qu'elle venait de laisser échapper une chance miraculeuse de réconciliation.

" Il n'avait pas le droit d'agir ainsi. Il ne peut pas y avoir, il ne doit pas y avoir de pardon pour certaines offenses !... "

Puis, cette force factice que lui conférait le sentiment de son bon droit l'abandonna soudain. Elle se cacha le visage dans ses mains et, se laissant tomber dans un fauteuil, s'écria dans un appel désespéré :

" Que je suis malheureuse !... Que je suis malheureuse ! "

Mais un mobile d'orgueil n'a pas une influence durable et Lindsay ne tarda pas à envisager la situation sous un angle plus équitable : elle dut admettre alors avoir fait preuve de la même intransigeance qu'elle reprochait à Gault.

Elle essaya plusieurs fois de lui parler et de lui demander de renouer les relations cordiales, mais Gault l'avait évidemment prise au mot et il paraissait considérer comme un fait acquis qu'ils devaient désormais reprendre respectivement leur liberté.

En présence de Livington, Gault tenait avec bonne humeur des propos insignifiants, mais quand il restait seul avec Lindsay, il gardait le silence.

Dès qu'elle faisait mine d'aborder le sujet de leur préoccupation, Gault rompait systématiquement l'entretien.

Lindsay n'osait pas insister. Au bout de quelques jours, elle se décida cependant à faire une avance.

Un matin, après le déjeuner, elle demanda à Gault, au moment où celui-ci se levait, de la mener voir les usines.

— Cela vous intéresserait ? demanda-t-il.

— Enormément. De toute façon, je crois que vos ouvriers s'attendent à ma visite: une abstention systématique pourait prêter à des commentaires, ajouta-t-elle avec nervosité pour tâcher d'atténuer la spontanéité de sa requête.

— C'est possible, mais trouveriez-vous personnellement un intérêt à cette visite ? précisa-t-il.

— Oui, répondit-elle sans hésiter.

— Dans ce cas, je vous y conduirai. Désirez-vous donner à cette visite un caractère officiel ?

— Comme vous voudrez.

— Bien. Je suis libre cet après-midi; et vous ?

— Moi ?... Pour ma part, je ne suis pas particulièrement surchargée d'occupations, dit-elle avec un pâle sourire.

— Je vous avais avertie que Leeds n'est pas Londres.

— Je ne parlais pas à ce point de vue, mais cela importe peu. Entendu pour cet après-midi vers trois heures.

— Si je ne rentre pas pour le lunch, j'enverrai Livington vous prendre avec l'automobile.

— Merci. Je crois que je préférerais faire la route avec vous.

Après un moment de réflexion, il répondit :

— Je verrai.

Ils pénétrèrent dans le hall et Gault cria à Livington, qui se trouvait dans le bureau en train de rassembler quelques papiers :

—Vous êtes prêt, Harry ?

Livington les rejoignit. Quelques jours d'application professionnelle avaient suffi pour laisser leur empreinte sur ce jeune homme à la mode : celui-ci devait bientôt découvrir, en travaillant avec Gault, qu'il n'était pas dépourvu d'intelligence.

— A votre service, monsieur, répondit-il, tandis qu'un agréable sourire éclairait son beau visage.

— Au revoir, Adam, dit Lindsay.

Gault parut hésiter, prit son chapeau et ses gants des mains de Livington, puis, soudain, il se pencha et embrassa Lindsay sur la joue... Celle-ci saisit vivement le revers du paletot de son mari et lui rendit son baiser de tout cœur...

La surprise immobilisa Gault quelques instants, puis il dit :

— Je viendrai vous chercher moi-même à trois heures. Tenez-vous prête.

Les deux hommes montèrent dans l'automobile qui démarra aussitôt.

Lindsay passa une agréable matinée: elle se rendait compte que les nuages qui obscurcissaient son bonheur se levaient graduellement. A deux heures, elle monta dans sa chambre pour s'apprêter et apporta un soin particulier à sa toilette.

A trois heures précises, Gault arrêta sa voiture devant le perron... Il n'eut pas besoin de descendre, car Lindsay se tenait debout devant la porte d'entrée. Il leva les yeux vers la ravissante silhouette et dut faire un effort pour dissimuler son émotion.

Lindsay descendit les marches . . . Elle sourit à Gault, en arrivant au bas du perron.

— Où voulez-vous vous asseoir ? demanda-t-il. Dans le fond ou en avant !

Pour toute réponse, Lindsay ouvrit la portière et prit place à côté de Gault.

Il descendit à vive allure l'allée d'approche et, la grande grille blanche franchie, il s'engagea sur la route ensoleillée.

Pendant près d'un mille, il demeurèrent silencieux, puis Gault tourna légèrement la tête et demanda avec une sorte d'angoise :

— Linney ?

Cet appel ému sembla soudain délier la langue de Lindsay et les protestations qu'elle n'avait cessé de vouloir faire depuis le jour de leur récente querelle affluèrent sur ses lèvres.

— Adam, murmura-t-elle, je me suis comportée comme une peste; en me mettant inopinément en présence de Harry, vous m'avez véritablement exaspérée !

L'élan de contrition était si spontané qu'il pénétra le cœur de Gault. Pourtant il ne répondit pas, mais Lindsay remarqua qu'il ralentissait graduellement . . . Quand l'automobile roula à l'allure d'un homme au pas, Lindsay sentit le bras de Gault entourer ses épaules et la serrer contre lui.

D'abord il ne put que balbutier d'une voix méconnaissable :

— Ma douce, ma douce !

Puis, au bout d'un moment, il parvint à dire :

— Vous n'étiez pas plus furieuse contre moi que je ne l'étais moi-même. C'est impardonnable de ma part de vous avoir infligé une pareille insulte. J'ai dû perdre complètement la raison.

— Oui, vous étiez un peu fou, sans doute, mais surtout cruellement éprouvé . . . J'ai moi-même passé par là . . . C'est aussi par dépit, par jalousie, par vengeance, que je vous ai si indignement traité . . . Ne laissons jamais rien d'irrémédiable se dresser entre nous. Déjà nous ressentons ensemble des émotions élevées, Adam . . . Nous devons nous appliquer à les développer; il le faut!

Lindsay prononçait ces paroles, la tête enfouie sur l'épaule de Gault.

Elle s'arrêta, à demi suffoquée par les larmes.

Gault, la gorge serrée, pouvait à peine parler . . . Il balbutia quelques mots qui suffirent à témoigner de son accord de cœur avec Lindsay. Ils demeurèrent ensuite silencieux et appuyés l'une contre l'autre, jusqu'au moment où Gault fut obligé de mettre les deux mains au volant. En se redressant, il dit :

— Depuis ce matin, Linney, je vis sur votre adieu.

— Moi aussi.

Comme ils approchaient de la ville, la jeune femme s'appliqua à faire disparaître de son visage les traces d'émotions et de larmes.

Avant d'arriver à " Gault ", ils avaient tous deux retrouvé leur calme. Ils mirent de côté leurs sentiments intimes, au moment où commença l'inspection des usines.

Adam fit parcourir à Lindsay les vastes bâtiments et lui présenta les directeurs et les contremaîtres; il lui expliquait, au fur et à mesure, les différentes machines et, quand l'occasion se présentait, les faisait fonctionner devant elle.

L'après-midi était déjà avancé quand la visite prit fin. Lindsay constata l'importance de la société métallurgique dirigée par Gault; l'organisation apparaissait parfaite dans tous ses détails; en même temps qu'il obtenait le rendement du maximum de travail, Gault traitait ses ouvriers de la façon la plus humaine.

Au cours de la tournée, Gault eut l'occasion de demander à un contremaître où se trouvait un certain Seth Prescott et apprit que ce dernier était absent.

— J'ai été contraint de le mettre encore une fois à la porte, monsieur le directeur, précisa l'interpellé.

Gault fronça les sourcils et s'informa :

— Il était ivre ?

— Oui, monsieur.

Gault continua sa route avec sa femme.

— Prescott est un des plus vieux ouvriers de l'usine, dit-il. Il ne manque pas de qualités, mais il devient dangereux quand il a bu.

— Pourquoi le gardez-vous, alors? demanda Lindsay.

— C'est un brave homme au fond . . . Après tant d'années de présence . . . Venez par ici, Lindsay, je veux vous montrer quelque chose.

Il prit alors les devants et se dirigea vers une petite cour intérieure séparée de la route par une double grille.

Il s'arrêta et dit :

— A cet endroit même, le vieux Seth m'a plus d'une fois allongé une gifle quand la cour n'était pas balayée convenablement !

— Dans cette petite cour ? dit Lindsay en regardant autour d'elle avec intérêt.

— Précisément, confirma Gault. A l'époque où je faisais mes débuts, " Gault " s'appelait " Trébor ". Vous vous rendez compte maintenant que Seth est ici depuis trop longtemps pour être renvoyé . . . Par-dessus le marché, je lui suis personnellement reconnaissant de m'avoir calotté pour m'apprendre à faire mon travail consciencieusement, ajouta-t-il en riant.

Lindsay regarda Gault avec un sourire ému :

— C'est magnifique, Adam, d'avoir amenée cette entreprise à ce point de prospérité ! On vous admire d'autant plus à la pensée que vous êtes monté au sommet, en partant du dernier échelon. Je suis heureuse d'avoir vu cette petite cour . . . Y travaille-t-on encore aujourd'hui ?

— Non, on ne la traverse plus que pour se rendre dans mes bureaux. Il n'en reste plus, d'ailleurs, qu'une minime partie; le surplus du terrain a été employé pour des constructions. J'ai tenu à conserver ce coin dans son état primitif . . . Je regarde toujours, en passant, si mon balai n'a pas laissé de marques sur les dalles !

— J'ai la conviction qu'il en est ainsi ! s'écria-t-elle joyeusement.

Gault fit un pas en avant et, soudain, il la prit dans ses bras.

— Quel bonheur d'entendre de nouveau une inflexion affectueuse, tendre, dans votre voix ! . . . Oh ! Linney, quel horrible cauchemar nous avons enduré !

— Mais, Adam, dit-elle vivement, vous parlez comme si tout était fini. Le cauchemar n'est pas entièrement dissipé.

Ils demeurèrent immobiles au milieu de la petite cour solitaire, entourée de hauts murs de briques. Il dit enfin :

— Ecoutez, ma douce, nous sommes indubitablement partis du mauvais pied. Je n'essayerai pas de prouver que votre conduite a été irréprochable, mais, moi aussi, j'ai eu des torts graves . . . Une fois ces prémisses admises, acceptons la situation et reprenons notre route.

— Le pourrons-nous, Adam ? répondit-elle en le regardant d'un air anxieux. Vous sera-t-il possible de pardonner et d'oublier complètement?

— Ceci doit venir par surcroît. Je

Bébé au Pays des Merveilles!

Soins spéciaux . . . nourriture spéciale . . .
même un laxatif spécial . . . aussi se porte-t-il à merveille!

VOTRE MEDECIN vous dira qu'il faut des soins *spéciaux*, aujourd'hui, pour élever *un bébé* en bonne santé. Il prescrit un régime alimentaire *spécial*. Il recommande un savon *spécial* pour bébé, une poudre *spéciale* . . . même des mets *spéciaux* pour bébé.

Les médecins prétendent que la même façon de procéder doit s'appliquer aux laxatifs et qu'un bébé doit prendre un laxatif préparé *spécialement* pour lui. Et c'est parfaitement logique, n'est-ce pas? Si le système délicat d'un bébé ne peut assimiler les aliments qui conviennent aux adultes, il ne peut non plus supporter les laxatifs faits pour les adultes . . . *pas même à demi-dose.*

Le CASTORIA est un laxatif que vous pouvez administrer à vos enfants en toute confiance, car il est préparé spécialement—*et seulement*—pour les enfants. Il ne contient aucune drogue violente, aucun narcotique.

Il produit surtout son effet dans l'intestin inférieur, dont il active le mouvement musculaire naturel. Il ne dérange aucunement l'estomac, comme le font certains laxatifs pour adultes. Il ne cause non plus ni crampe ni colique. C'est le laxatif par excellence *pour les enfants*—et nous ne le recommandons que pour cette fin.

Le CASTORIA possède en outre une saveur très agréable et les petits l'acceptent toujours de bonne grâce. Les médecins disent que c'est un grand avantage, car on risque toujours d'énerver un enfant quand on le force à prendre un laxatif dont le goût lui répugne.

Achetez une bouteille de CASTORIA aujourd'hui même—la bouteille de famille de préférence, parce qu'elle est plus économique.

CASTORIA

Le laxatif préparé spécialement pour les bébés et enfants en croissance

PARIS PATÉ

Savoureux et Délicat pour Sandwiches

Ne souffrez plus !

Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTRÉAL, P.Q.

QUAND VOUS AVEZ

Quelques-uns des symptômes suivants:

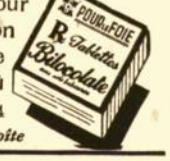
Etourdissements
Langue chargée
Bouche amère
Vomissements bilieux
Indigestions fréquentes
Teint jaunâtre
Constipation
Sensation de pesanteur avec élancements sur les côtes du côté droit,
C'est que votre foie est malade.

PRENEZ LES TABLETTES

BILOCOLATE

aux sels biliaires

BILOCOLATE fait écouler la bile dans l'intestin pour qu'elle remplisse son rôle normal au lieu de passer dans le sang où elle devient poison. 4



En vente partout—50¢ la boîte

me contenterai pour le moment de faire preuve d'une large compréhension et je vous demande d'agir de même. J'ai tenu des propos et j'ai commis des actes qui me font monter la rougeur au front, quand j'y pense. Je me suis même efforcé de vous haïr. J'ai passé par une crise dévastatrice dont j'ai cruellement souffert... Mais je crois l'avoir enfin surmontée. J'envisage maintenant que je suis en partie responsable de cette faillite : je n'ai pas su me faire aimer de vous, Linney. Rien d'autre n'était nécessaire; tout alors eût été simplifié. Je dois avoir quelque défaut, à mon insu, qui vous empêche de m'aimer quand je vous aime si passionnément.

— Peut-être est-ce moi, Adam, qui ne suis pas normale ?

— Eh bien, Linney, vous m'avez demandé une fois de vous apprendre à m'aimer... Je souffrais trop à ce moment pour accepter. Laissez-moi essayer, maintenant. Votre amour est le seul trophée au monde que j'ambitionne. Voulez-vous, ma chérie ?

— Et si je n'arrive pas à répondre à vos vœux ?

— Eh bien dans ce cas, je me contenterai de votre affection.

Lindsay reprit, d'une voix à peine perceptible :

— Et... Supposons qu'au contraire... je parvienne à vous aimer ?

— Alors, ma douce !... balbutia-t-il en resserrant son étreinte.

— Tentez l'aventure, murmura-t-elle en se dégageant.

A ce moment, elle aperçut, derrière la grille, une femme qui se tenait debout sur la route et les regardait.

Lindsay rougit de dépit et signala le fait à Gault... Lui aussi demeura un instant décontenancé, puis il dit en riant :

— Ce n'est que Milly Prescott, la fille du doyen dont nous parlions tout à l'heure... Entrez, Milly ! cria-t-il, venez faire la connaissance de Mrs Gault.

L'interpellée, sans témoigner d'un grand empressement, poussa la grille et s'avança à petits pas vers les nouveaux mariés: elle s'arrêta devant Lindsay, et lui jetant un regard maussade.

Gault était en train de prononcer un petit discours de circonstance quand Livington fit son apparition.

— Il y a du grabuge, monsieur, derrière la maison des ingénieurs, dit-il. Un ouvrier s'est présenté à l'atelier en complet état d'ébriété. Il s'en est pris au contremaître qui a refusé de le laisser entrer et ils sont en train de vider leur querelle dans la cour.

— Ah ! il est revenu quand même, dit Gault... C'est encore votre père, sans doute, Milly, qui fait des siennes... Attendez-moi dans l'automobile, Linney, je vous rejoindrai dans quelques instants. Je vous suis, Livington, allons !

Les deux hommes s'éloignèrent rapidement.

Milly Prescott suivit Gault de ses yeux noirs qui semblaient lancer des éclairs. Le sang afflua à son visage et, d'un geste brusque de la tête, elle rejeta en arrière son épaisse chevelure. Elle fit soudain volte-face et, s'adressant à Lindsay, dit d'une voix sourde :

— Qu'est-ce qui vous a pris de courir après Gault ?... Vous voyez ce que je suis ? ajouta-t-elle en se frappant la poitrine de ses deux poings... Une simple ouvrière... Une simple ouvrière... Eh bien, il n'était qu'un ouvrier lui-même à ses débuts. Pouvez-vous être une compagne pour lui ? Vous n'avez même pas l'idée comment il faut aimer un de *nos* hommes. Je n'ai qu'à regarder votre visage pâle et vos cheveux lavés pour être fixée sur ce point. Vos airs de grande dame et vos manières prétentieuses ne sont pas de mise ici. Pourquoi n'êtes-vous pas restée à votre place ?

Elle s'arrêta pour reprendre haleine. Lindsay, au comble de l'étonnement, fit un pas en arrière et dit :

— Vraiment, je...

— Oh ! interrompit Milly, j'ai entendu parler de vous ! Je vous connais de réputation. Tout le monde ici sait à quoi s'en tenir sur le genre de femme qu'Adam Gault a épousée... Mais, vous ne l'aimez pas comme je l'aime. Vous ne savez pas ce que c'est que l'amour... l'amour dont je brûle pour lui !

— Je ne vous comprends pas, balbutia Lindsay.

Milly Prescott approcha son beau visage sombre de celui de Lindsay.

— Vraiment ? dit-elle. Je vais vous enlever vos illusions... Eh bien, apprenez qu'Adam Gault m'a aimée, avant de s'enticher de vous.

Lindsay demeura un moment comme pétrifiée... Elle ne sut que répondre ni quelle décision prendre.

Milly Prescott ne lui laissa pas, d'ailleurs, grand temps pour la réflexion. Elle reprit d'une voix sifflante :

— C'est un ouvrier comme je suis moi-même une ouvrière. Adam Gault et moi, nous formons la paire. Il est de mon espèce, tandis qu'il n'a rien de commun avec vous. Je lui suffisais amplement jusqu'au jour où il vous a rencontrée. Enfants, nous allions à l'école ensemble et, devenus homme et femme, nous marchions du même pas dans la vie. Je connais mieux Adam Gault que vous ne le connaîtrez jamais, même si vous deviez vivre cent ans. Vous autres, jeunes filles au teint pâle, avec vos charmes artificiels, vous êtes bien incapables de rendre un homme heureux...

Milly lança ces derniers mots, le visage tout contre celui de Lindsay, les poings levés, comme si elle allait se livrer à des violences. Toutefois, elle s'arrêta aux menaces, mais son expression égarée laissait craindre qu'elle ne fût capable de tout. Elle reprit :

— Oui, avant de perdre son temps à fréquenter les gens du monde, Adam Gault ne se lassait pas de m'embrasser. Je lui rendais ses baisers avec tout mon cœur, folle que j'étais de me fier à un homme... Ainsi, malgré vos grands airs et vos belles toilettes, vous ramassez mes restes, Chacun ici vous dira que j'étais la première. Vous êtes sans doute sa femme, d'après les cloches et les cierges, mais cela n'empêche pas que vous veniez après moi ! J'ai des droits sur lui bien antérieurs aux vôtres et je ne suis pas de celles qui se laissent dépouiller facilement. Vous n'en avez pas fini avec moi, parole de Prescott ! Dans notre famille, on n'oublie pas les injures.

Lindsay était de plus en plus bouleversée en écoutant les diatribes de cette femme en furie. Elle ne voulut pas, toutefois, ne pas relever le défi. Elle ne céda pas un pouce de terrain et, regardant Milly Prescott dans les yeux, répondit d'une voix qu'elle s'efforçait de conserver calme :

— Milly, dit-elle en scandant ses mots, je n'ai pas la moindre intention de vous écraser de mon dédain. C'est une question à débattre de femme à femme... Mais je ne crois pas ce que vous dites... Je n'en crois pas un mot.

Pour toute réponse, Milly se contenta d'égrener les notes d'un rire argentin.

Lindsay ne put s'empêcher de se laisser influencer par cette apparente sérénité. Sa conviction s'en trouvait ébranlée. Sans savoir au juste à quel parti elle devait se tenir, elle avait instinctivement, par amour-propre, donné un démenti à Milly. En réalité, elle se sentait de plus en plus troublée.

— Tu finiras bien par y croire, ma belle; je me charge de te convaincre. Alors, tu n'auras plus de paix, tu connaîtras la souffrance que j'endure.

— Est-ce donc pour me ravir la paix du cœur que vous m'avez fait cette révélation ? Vous voulez, sans doute, vous venger par jalousie ? Je vous le répète, Milly, je ne crois pas ce que vous dites. En ce qui concerne Gault, ce n'est pas vraisemblable.

— Pas vraisemblable? répéta Milly avec dédain. Vous êtes naïve, vous connaissez bien mal les hommes ! Vous paraît-il plus vraisemblable qu'un homme n'ait aimé aucune femme, à l'âge de *notre* Adam ?

Le possessif "notre", associé au prénom de Gault, fit monter le sang aux joues de Lindsay. Elle dut se mordre les lèvres pour s'empêcher de se laisser aller à la colère. Sa raison toutefois, reprit vite le dessus et lui démontra qu'il n'y avait pas matière à s'emporter. Si, en effet, Milly disait la vérité, le pronom possessif était parfaitement justifié, et, dans tous les cas, le prénom s'expliquait également par la familiarité existante entre deux jeunes gens qui ont été compagnons d'école.

Lindsay était plongée dans ces réflexions pénibles quand Gault vint la rejoindre en compagnie de Livington. Elle fut frappée de l'air préoccupé de son mari et ne le quitta pas des yeux quand il s'adressa à Milly Prescott. Mais elle ne put découvrir dans son attitude rien qui laissât supposer l'existence d'un secret entre eux. Elle fut grandement soulagée par cette constatation.

En prenant congé de Milly, Gault dit :

— Votre père, Milly, me donne de nouveau du fil à retordre... Que pourrions-nous faire pour mettre un terme à ses extravagances ?

Sans attendre la réponse, Gault se dirigea vers son automobile... Après un moment d'hésitation, Lindsay le suivit.

Au moment où Lindsay prenait place à côté de Gault, tandis que Livington s'installait à l'arrière, la réponse de Milly leur parvint :

— Est-ce une question que vous me posez ?

L'étrange intonation était soulevée par un rire ironique qui aggrava le trouble de Lindsay.

CHAPITRE XI

Pendant le retour, Gault demeura silencieux, les yeux obstinément fixés sur la route; de temps à autre, Lindsay jetait sur lui un coup d'œil à la dérobée, comme si elle cherchait à découvrir quelque indice susceptible d'amener la solution du problème.

Au bout d'un moment, elle demanda :

— Adam, que s'est-il passé à l'usine?

En entendant la voix de sa femme, Gault se retourna, en souriant, et répondit :

— Prescott venait évidemment de faire la tournée complète des marchands de vin. Ce matin même, le contremaître Mason lui avait interdit l'entrée de l'usine pour plusieurs jours; quelques minutes avant notre arrivée, Prescott faisait son apparition à l'improviste et, sans crier gare, attaquait sauvagement Mason... Nous avons eu de la peine à immobiliser Prescott, que la boisson rend fou.

Gault affecta un air si indifférent pour raconter cet épisode que Lindsay le soupçonna d'en dissimuler une partie. Elle tenait à savoir si le vieux Prescott avait pris à son compte les accusations formulées par Milly contre Gault. La question lui vint naturellement aux lèvres.

— Prescott vous rend-il responsable de l'incident ? Que vous a-t-il dit précisément ?

Gault eut un mouvement d'hésitation avant de répondre et l'hypothèse de Lindsay se trouva confirmée: quels propos tenus par le vieux Prescott Adam eût-il hésité à répéter, sinon les insinuations de Milly ?

Il répondit enfin :

— Il parlait d'une façon incohérente, insultait tout le monde à tort et à travers . . . Son vocabulaire n'est pas particulièrement recommandable et j'aime autant ne pas vous en fournir des échantillons, ajouta Gault en riant . . . Ne vous tourmentez pas, Linney, au sujet des petits grincement qui peuvent se produire dans les usines métallurgiques !

Mais la curiosité de Lindsay était loin d'être satisfaite. Un élément nouveau venait soudain de prendre place dans leur vie; elle demeurait perplexe non seulement à cause du rôle prêté à Gault par Milly, mais aussi en constatant le trouble profond que cette révélation avait provoqué chez elle. Pour quelle raison attachait-elle tant d'importance à un fait qui concernait sans doute un homme dont elle portait le nom, mais auquel elle ne rendait pas amour pour amour ?

Ils ne parlèrent pas pendant le reste du trajet. Gault était visiblement préoccupé et Lindsay, qui aurait voulu poser d'autres questions, n'en trouva pas l'occasion.

De retour à la maison, Gault monta dans son bureau pour écrire des lettres personnelles; Lindsay profita de cette absence pour interroger Livington. Elle alla, en compagnie du jeune homme, s'accouder sur la balustrade de la terrasse qui donnait sur la salle à manger et dit :

— Harry, je vois qu'il est tourmenté . . . Que s'est-il passé, cet après-midi ?

— Une scène de violence. Le vieux Prescott, pris de boisson, ne savait plus ce qu'il faisait. Il menaçait et injuriait tout le monde. Quand nous avons séparé les combattants, il s'en est pris à nous.

— A-t-il cherché noise à Adam ?

— Oui, il l'a copieusement injurié.

— Quel grief principal invoquait-il, Harry ?

Linvington plissa le front et parut réfléchir.

— Des injures d'ivrognes, Linney, ne peuvent guère être répétées dans un salon.

— Vous déplacez la question, Harry. Dans ce flot de paroles, une d'elles a dû particulièrement exciter la colère d'Adam . . . Laquelle ?

— Je me demande si vous devez être mise au courant, dit Livington d'une voix hésitante.

— Je suis sûre que si.

Le jeune homme s'éloigna de quelques pas et, après une longue méditation, il dit :

— Peut-être bien. C'est, au fond, insignifiant, mais vous êtes en jeu . . . L'énergumène a accusé Gault de négliger ses ouvriers à cause de vous. Il prétendait que rien, désormais, n'intéresse plus Gault que sa "marionnette de femme".

Lindsay reconnut aussitôt les paroles de Milly, mais elle s'attendait à une autre accusation.

— Comment Adam a-t-il pris la chose ?

— Il a tenu le coup, mais je me suis aperçu qu'il était touché et il a dû faire un grand effort sur lui-même pour ne pas s'abandonner à la violence.

— Est-ce tout ce que Prescott a dit ?

— Je vous ai donné le sens général de son discours qu'il entremêlait de divagations d'ivrogne.

Lindsay, penchée en avant, contemplait d'un air absorbé le parterre qui s'étendait au pied de la terrasse.

Elle dit enfin:

— C'est exclusivement sous l'influence de la boisson, n'est-il pas vrai, que Prescott devient dangereux ?

— Oui. Le reste du temps, il est doux comme un agneau et se montre gai et serviable, répondit Livington.

—Mais d'après ce que m'a dit Adam, ce "reste du temps" se rétrécit de plus en plus ?

— Sans doute, ces dernières semaines, il n'a guère cessé de boire, mais c'est généralement par périodes et, la crise passée, il arrivera un matin à l'usine dans son état normal.

—Vous avez dit qu'il avait la menace à la bouche et qu'il s'est battu sauvagement . . . Croyez-vous qu'il serait capable de défier Adam ?

Livington demeura un instant silencieux, puis il reprit, en parlant très vite :

— A mon avis, il n'y a rien à craindre de ce côté. Il faudrait que la boisson l'ait véritablement aveuglé pour lui faire oublier que son patron est un solide gaillard, possédant un *punch* redoutable.

Le ton dégagé que Livington affectait n'inspira pas confiance à la jeune femme. Elle trembla pour la sûreté de Gault: si jamais cet enragé décidait de se livrer à des voies de fait, il aurait soin d'agir par surprise.

Cette nouvelle éventualité rejeta pour un moment les confidences de Milly à l'arrière-plan des préoccupations de Lindsay. Le risque que courait Gault primait toute autre considération. Le fait que Prescott était un homme âgé rassurait un peu Lindsay, mais il pouvait très bien, dans un de ses accès alcooliques, exciter un groupe de jeunes ouvriers à se charger de cette sinistre besogne.

Lindsay, comme conclusion à ces réflexions alarmantes, se tourna vers son interlocuteur et dit:

— Harry, j'espère que vous tiendrez cet homme à l'œil.

— Vous pouvez compter sur moi. Mais, en cas de danger, je crains de ne pouvoir être bien utile.

— J'imagine le contraire . . . Vous avez beaucoup changé, Harry . . . à votre avantage, ajouta-t-elle, après l'avoir examiné attentivement.

— J'ai parfois l'impression de vivre un rêve au cours duquel je suis roi ou revêtu, tout au moins, d'une dignité approchante . . . Je me retrouverai probablement un matin au pied de mon lit, meutri et déçu !

Lindsay, frappée par la sincérité de Livington, répondit en souriant :

— Je vous comprends d'autant mieux que je me trouve un peu dans la même situation.

Après cette conversation avec Livington, Lindsay se rendit compte qu'elle avait trouvé un nouvel ami : la transformation chez le jeune homme était si grande que la jeune femme avait l'impression de le rencontrer pour la première fois, tout en conservant, à son égard, une familiarité de longue date.

A mesure que les jours passaient, l'agitation dans les usines Gault, loin de s'apaiser, prenait une tournure de plus en plus inquiétante.

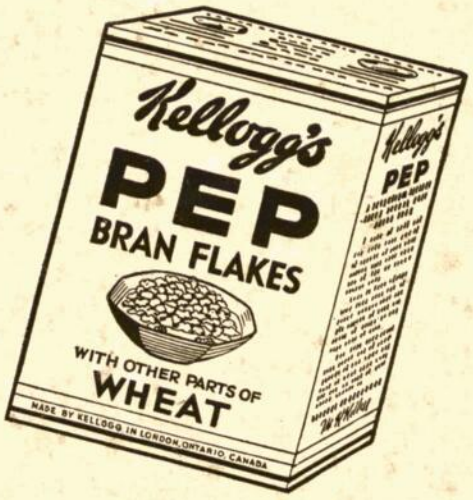
Un soir, Adam dit, en se mettant à table :

Allez de l'AVANT avec PEP

Une nourriture délicieuse pour les jours de classe

LES ENFANTS dépensent beaucoup d'énergie et ont pour cela besoin d'une nourriture reconstituante. Le PEP de Kellogg, voilà ce qu'il leur faut. Ces flocons croustillants conservent en boîte le bon goût du blé grillé et leur teneur en protéine et en vitamine B. PEP se digère facilement et n'alourdit pas. Garde les jeunes cerveaux éveillés et les membres alertes. Le son que renferme PEP le rend légèrement laxatif.

Achetez le PEP de Kellogg chez votre épicier. Servez-en souvent. Au déjeuner, au dîner et au souper. Toujours prêt à être mangé avec lait ou crème. Toujours croustillant comme au sortir du four, dans le sac intérieur WAXTITE *scellé à chaud,* – exclusif à Kellogg de London, Ontario.



— Je n'y comprends plus rien. Généralement le vieux Prescott, quand il avait été renvoyé chez lui à la suite d'un accès alcoolique, revenait à l'usine et reprenait son travail, au bout de deux jours de lit. Maintenant, au contraire, il ne cesse de chercher noise à tout propos.

— De plus, il fait de la propagande et excite ses camarades, ajouta Livington.

— J'ai eu une conversation cet après-midi avec Milly à ce propos, continua Gault.

Lindsay releva la tête et regarda attentivement son mari, à travers la table.

— Et que vous a dit Milly ? demanda-t-elle en s'efforçant de dissimuler son trouble.

— Elle m'a promis de faire tous ses efforts pour empêcher son père de boire. Elle a toujours eu une énorme influence sur lui.

— Une *bonne* influence, Adam ?

— Oui, oui, indubitablement bonne.

Lindsay guettait sur le visage de son mari une expression qui vînt confirmer l'affirmation de Milly : " J'ai été le premier amour de Gault. " Depuis l'instant où la jeune femme avait entendu prononcer ces mots d'une intonation passionnée, leur écho continuait à vibrer en elle.

Les événements devaient bientôt prouver à Lindsay que Gault avait de bonnes raisons de se préoccuper du mauvais esprit de ses ouvriers.

Un après-midi qu'elle était sortie en automobile pour faire des courses en ville, elle s'arrêta au retour devant l'usine et fit demander à Gault s'il pouvait rentrer avec elle. Tandis que l'automobile stationnait devant la porte, un certain nombre d'ouvriers sortirent; ils défilèrent devant la voiture, en jetant des regards hostiles du côté de Lindsay; des commentaires grossiers parvinrent à ses oreilles. Seth Prescott apparut le dernier, escorté par un groupe bruyant: il parlait avec une animation morbide. Lindsay surprit cette déclaration, débitée d'une voix furieuse.

— Contremaître . . . Voilà ce que je devrais être ! disait-il . . . Et Gault ne l'ignore pas, mais il s'oppose à me laisser monter en grade. Il a peur que je ne devienne un rival pour lui . . . Après tant d'années de présence, continua Prescott avec une lueur de folie dans les yeux . . . Je suis toujours au point de départ. Tandis que lui ! . . . vous voyez ce qu'il est devenu, grâce à nous . . . Oui, que serait-il, sans nous autres, ouvriers? Il s'est hissé sur nos épaules.

Des cris d'approbation s'élevèrent de toutes parts.

Soudain, Prescott aperçut Lindsay, assise dans l'automobile . . . Il la désigna d'une main qui tremblait :

— Qu'avait-il donc besoin, je vous le demande, de prendre une femme de cette espèce ? Un ouvrier comme nous, en somme . . . Je l'ai connu garçon de cour et regardez cette dame, habillée de soie et de fourrures !

Les hommes s'éloignèrent. Peu après, Milly Prescott fit son apparition; elle ralentit le pas et jeta un regard insolent sur Lindsay; ses lèvres charnues s'infléchissaient dans une moue méprisante.

Lindsay soutint l'expression de triomphe des yeux de sa rivale, mais, dès que celle-ci disparut, elle pâlit, son cœur battant à rompre.

Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'arrivée de Gault et de Livington. Gault dit aussitôt :

— C'est bien gracieux de votre part, ma douce, d'être venue me chercher.

Lindsay dut faire un effort sur elle-même pour sourire en réponse.

— Montez, Livington, ajouta Gault.

— Non, répondit celui-ci en riant. Allez faire une promenade dans les environs. Je resterai pour terminer les lettres et mettre de l'ordre.

— Parfait collaborateur, merci, dit Gault en s'installant au volant.

Lindsay, qui avait cédé la place à son mari, fit le tour de l'automobile et vint s'asseoir à côté de lui. Ils firent de la main un geste d'adieu à Livington et la puissante voiture démarra rapidement.

— Adam, dit Lindsay, je crois avoir fait une grande découverte.

— Auriez-vous découvert le moyen de me trouver supportable ? demanda-t-il avec un sourire railleur.

Prise au dépourvu, Lindsay rougit et répondit :

— Non, il s'agit de l'usine.

— Dans ce cas, remettons cette révélation à une autre fois, ma douce. Si vous saviez quel réconfort j'éprouve à reprendre nos relations affectueuses, vous comprendriez que, quand je suis près de vous, j'oublie tout le reste.

Lindsay se conforma au désir de son mari et, pendant l'heure qu'ils passèrent ensemble, aucun nuage ne vint troubler leur sérénité.

Le crépuscule tombait quand ils prirent le chemin du retour.

Gault demanda soudain :

— Linney, vous savez la raison qui m'a fait attirer Livington ici. Rien ne peut excuser cet acte. Je désire maintenant que vous décidiez s'il doit rester mon secrétaire ou non.

— Vous est-il utile, Adam ?

— Extrêmement.

— Avez-vous de la sympathie pour lui ?

— J'ai rarement rencontré un homme d'un commerce plus agréable.

— Vous êtes tout à fait sûr de lui et . . . de moi, n'est-ce pas ?

— Je vous en prie, ma douce, ne me faites pas honte.

— Eh bien, cher, dans ce cas, il n'y a pas de raison qu'il ne conserve pas son poste. Il me plaît aussi... et je sais maintenant que je n'ai jamais éprouvé pour lui plus que de la sympathie. Depuis que je vous ai rencontré, Adam, je suis plus exigeante . . . Je ne m'explique pas comment l'inclination si prononcée que j'éprouve pour vous ne se transforme pas en un sentiment plus fort ! dit-elle presque malgré elle.

— L'amour ne se commande pas, ma douce, mais rien ne prouve qu'un jour . . .

— Mais vous êtes sûr, Adam, que vous ne vous fatiguerez pas d'attendre ? Votre amour ne périra-t-il pas d'inanition ? murmura-t-elle ?

— Je crois bien que je suis né pour vous aimer. Vous êtes mon premier et mon dernier amour.

Cette protestation rappela soudain Milly au souvenir de Lindsay. Elle revit le visage sombre, maussade, les yeux à la fois passionnés et pleins de ressentiment; elle entendit de nouveau la voix basse, tremblante d'émotion. Involontairement, Lindsay s'écarta de Gault et ils demeurèrent silencieux le reste du trajet.

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, Livington vint trouver Lindsay dans le salon et dit d'un ton sérieux :

— Linney, en me promenant en ville hier soir, j'ai été témoin d'un fait curieux.

— Ah ! Donnez-moi des détails, Harry.

— Comme je tournais l'angle d'une rue, j'aperçus Prescott et sa fille arrêtés devant la porte d'un cabaret. J'ai supposé aussitôt qu'elle s'efforçait d'empêcher' son père d'y pénétrer. En me dissimulant derrière un groupe de promeneurs, je m'approchai pour mieux observer la scène. Une fois à portée de leurs voix, j'acquis la certitude que, loin de s'opposer au désir de l'ivrogne, la jeune fille l'encourageait à aller rejoindre des ouvriers qui menaient grand tapage dans le débit.

— Vraiment ? dit Lindsay.

— Milly Prescott n'a-t-elle pas promis au patron de veiller sur son père ?

— Parfaitement.

— Alors, qu'est-ce que cela signifie ?

— Je crois que je tiens le mot de l'énigme, intervint vivement Lindsay.

— Que pourrions-nous faire ?

— Je vais avertir Adam immédiatement. Où est-il ?

— Dans son cabinet de travail. Mais est-il opportun d'ajouter encore à ses soucis ?

Sans tenir compte de l'observation de Livington, la jeune femme se hâta d'aller à la recherche de son mari; s'approchant du bureau derrière lequel Gault était assis, elle dit, sans autre préambule :

— Adam, j'ai une nouvelle à vous communiquer.

— Je vous écoute, ma douce, dit-il aimablement.

— Savez-vous qui est-ce qui fomente l'agitation à l'usine ?

— Prescott. C'est maintenant un alcoolique invétéré. Je vais le renvoyer.

— Non, Adam. Derrière Prescott, il y a une femme.

Gault regarda Linsay d'un air surpris et dit :

— Une femme ? Qui a pu vous suggérer cette hypothèse romantique, Linney ? demanda-t-il en riant.

Gault affecta encore de ne pas prendre cette affirmation au sérieux.

— Prescott aurait-il inspiré une passion sur ses vieux jours ?

— Non. C'est pas Prescott que cette femme aime.

— Alors, je ne vois pas qu'elle puisse jouer un rôle dans l'affaire.

— Elle aime . . . quelqu'un d'autre, dit Lindsay en marquant une hésitation.

Gault se leva et se pencha vers Lindsay avec une visible anxiété . . . Celle-ci le regarda bien en face et dit d'un ton calme :

— C'est vous que cette femme aime.

— De qui s'agit-il ? demanda Adam.

— Elle s'appelle Milly Prescott.

— Quoi !

— Ne savez-vous donc pas qu'elle vous aime, Adam ?

— Non, répondit-il catégoriquement.

— Elle est folle de vous.

— Vous devez vous tromper.

— Je le tiens de sa bouche.

— Mais c'est simplement absurde!

— J'ai eu la même impression, dit Lindsay d'un air réfléchi . . . Maintenant, je me rends compte que ce fait peut engendrer de graves conséquences.

En quelques mots, Lindsay fit part à son mari de la découverte de Livington.

Gault écoutait, stupéfait.

— Milly encourage son père à boire pour le maintenir dans sa fièvre de vengeance, continua-t-elle en maîtrisant avec peine son émotion.

— Mais pourquoi ? pourquoi ?

— Parce qu'elle ne vous pardonne pas de m'avoir épousée.

— Grands dieux ! s'exclama-t-il, en se passant la main dans les cheveux d'un air égaré.

— Elle a fait allusion, Adam . . . aux droits qu'elle avait sur vous, dit Lindsay avec effort.

— Quel genre de droits ? demanda-t-il.

— Elle a été votre premier amour, m'a-t-elle dit ,et vous lui aviez laissé espérer que vous l'épouseriez.

Un silence de mort suivit pendant quelques instants, puis, comme malgré elle, Lidsay murmura, avec une émotion contenue :

— Est-ce vrai, Adam . . . est-ce vrai ?

Simultanément, tandis qu'elle attendait la réponse de son mari, elle crut entendre la prophétie de Milly résonner à son oreille : " Tu ne manqueras pas de le lui demander ! "

Ainsi, elle avait fini par poser à Gault l'insultante question ! Cette jeune furie brune avait deviné ce qui se passait dans le fond du cœur de sa rivale. Lindsay éprouva pour la première fois un vif ressentiment contre Milly. Elle avait été humiliée devant sa propre conscience, ce qui est bien la pire humiliation. Comment cette question lui était-elle échappée ? . . . Néanmoins, tandis qu'elle se livrait à ces réflexions, une impulsion, dont elle n'avait pas mesuré la force, l'entraîna irrésistible à répéter la même question.

— Est-ce vrai, Adam, que Milly Prescott a des droits sur vous ?

Gault s'éloigna de quelques pas, puis, au bout d'un moment, se retourna soudain et dit, en riant d'un rire embarrassé :

— Lindsay, je vais vous expliquer. Qu'allez-vous penser de moi ? ajouta-t-il comme un enfant pris en faute.

— Cela n'a pas d'importance, répliqua Lindsay d'un ton fébrile . . . Je veux savoir, il faut que je sache :

Lindsay ne se rendait pas compte elle-même de l'intensité de son émotion.

— Eh bien, voilà comment les choses se sont passées, dit Gault, en jouant nerveusement avec sa bague-cachet . . . J'étais tout jeune . . . J'allais sur mes vingt ans . . . et Milly, dans sa prime jeunesse, passait pour être très jolie.

— J'e l'imagine facilement, confirma Lindsay. Eh bien ?

— Oh ! en réalité, il n'y a rien eu. Cet incident était complètement sorti de ma mémoire jusqu'au moment où vous me l'avez rappelé.

Lindsay répondit d'une voix si dure et si froide qu'elle-même en fut frappée :

— Les hommes ont une faculté d'oubli particulière dans des circonstances de ce genre, n'est-ce pas?

— On oublie facilement, en effet, un incident insignifiant. J'ai connu Milly Prescott toute ma vie. Comme vous le savez, ma douce, je suis le fils d'un ouvrier. Milly et moi allions à l'école ensemble, je portais son cartable et je lui offrais des bonbons. Elle et moi, nous ressemblions aux petits garçons et aux petites filles que l'on voit sur les livres d'images, ajouta-t-il en riant de nouveau.

— Ne riez pas, dit Lindsay d'une voix coupante. Ce n'est pas drôle. Continuez, je vous en prie, et allez jusqu'au bout.

— En grandissant, elle devint une belle fille, continua-t-il, pour se conformer aux injonctions de Lindsay.

— Ainsi, c'est le type de femme que vous admirez ! s'écria Lindsay, sans aucune bonne raison.

Gault fut frappé par le ton de la jeune femme et la regarda avec surprise.

— Je crois que tout le monde aurait admiré Milly quand elle était toute jeune, répliqua-t-il.

— Elle . . . elle n'a jamais eu la moindre ressemblance avec moi, bégaya Lindsay.

— Certainement non, ma douce; personne au monde n'a la plus petite ressemblance avec vous.

—Oh ! ne parlez pas ainsi . . . jusqu'à ce que je connaisse la vérité.

Quelle prise a-t-elle sur vous, Adam?

Il la regarda de ses yeux clairs et répondit :

— Je n'en ai pas la moindre idée, ma douce, dit-il.

— Il n'est pas possible que vous ne le sachiez pas. Vous essayez de vous couvrir ou de la couvrir : il n'est pas possible qu'il n'y ait pas une base quelconque à son attitude.

— Vous ai-je, jusqu'à présent, fait l'effet d'un menteur ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Non, dit-elle... Mais, enfin, qu'est-ce qui a pu l'inciter à affirmer qu'elle avait des droits sur vous ? Le fait de lui avoir porté ses livres ou donné des bonbons n'implique pas cette conséquence. Il faut forcément qu'il y ait autre chose, insista-t-elle.

Le sang était monté au visage de Lindsay et ses grands yeux bleus brillaient d'un éclat anormal.

Gault l'examina attentivement pendant quelques instants et finit par dire, en scandant ses mots :

— Voici exactement ce qui s'est passé : nous rentrions ensemble, un soir, de la fête du village. Nous suivions l'allée qui contournait l'usine à cette époque... Les bâtiments de la fonderie occupent maintenant cet emplacement. Au moment de nous séparer, nous nous arrêtâmes quelques instants...

Il s'interrompit et parut absorbé par la contemplation de sa bague qu'il faisait glisser sur son doigt, puis il reprit, sans lever les yeux : :

— La lune brillait... Milly me parut plus jolie, à cet instant. J'étais jeune, sans expérience... Je l'ai embrassée. Je vous jure que ce n'était pas prémédité... Mais cette belle nuit d'été... sous les reflets de la lune...

— Encadrait la beauté de Milly ! interrompit Lindsay avec une sorte d'emportement sauvage.

— Oui, évidemment.

— Par la suite, vous l'avez *souvent* rencontrée, elle vous a *souvent* paru jolie et vous avez *souvent*...

— Non, rectifia-t-il. Je l'ai embrassée cette fois-là seulement... Depuis, je n'y avais plus donné une pensée.

— Mais *elle* n'a pas oublié.

— J'étais loin de m'en douter.

— Elle vous fera payer cher ce baiser, Adam !

— Je le constate.

Après un silence, Lindsay dit soudain :

— Cette fois-là seulement ?

— Oui.

— Bien sûr ?

— Absolument sûr.

La dénégation de Gault eut le pouvoir de rompre le charme: Lindsay retrouva sa foi dans la parole de son mari. Cette certitude envahit soudain son esprit, comme la lumière succède à l'obscurité. Elle eut honte d'avoir douté de lui et n'hésita pas à le reconnaître. Elle leva vers Gault ses grands yeux bleus embués de larmes et murmura :

— Oui, Adam, je sais, en effet. Au fond de moi-même, j'étais sûre que vous n'aviez pas agi traîtreusement à son égard, mais le poison de ses calomnies avait pénétré en moi, brouillant mon entendement... Pouvez-vous me pardonner ?

Pour toute réponse, Gault lui tendit les deux mains... Impulsivement, Lindsay les prit et attira le visage de Gault contre le sien en murmurant :

— Ne me traitez pas avec tant de générosité... Vous finiriez par faire de moi une enfant gâtée!

Puis, avec un léger tremblement dans la voix, elle ajouta :

— Un seul baiser ? Mais, mon cher, ne pas l'embrasser, surtout au

l'échange d'un baiser ne constitue pas un engagement pour la vie.

— Je ne lui ai jamais fait aucune promesse, répondit-il en entourant Lindsay de ses bras... Je ne me suis donné corps et âme qu'à une seule femme... Et elle ne tient pas à moi!

— Adam, je vous en prie, épargnez-moi, dit-elle en appuyant la tête sur l'épaule de son mari.

— Les femmes sont d'étranges créatures, dit-il comme à part soi. L'une considère un baiser comme un lien éternel; l'autre...

Lindsay leva vivement la main et la posa sur la bouche de Gault.

— Quelque jour, un baiser sera aussi pour moi saveur d'éternité, murmura-t-elle.

— Un des miens ? demanda-t-il.

— Pourrait-il s'agir d'un autre ? Voyez combien nous sommes unis déjà : votre bras autour de ma taille et ma tête sur votre épaule... Si j'envisageais la possibilité du baiser d'un autre, en serait-il ainsi ?

— Certainement non, certainement non... mais j'ose à peine espérer, ajouta-t-il en touchant de ses lèvres le front de Lindsay.

CHAPITRE XIII

Pendant les deux jours qui suivirent, soit par hasard, soit que Gault évitât de se trouver seul avec Lindsay, ils n'eurent pas l'occasion de se rencontrer, hors de la présence de Livington.

A l'usine, la situation ne s'améliorait pas, loin de là. La conduite de Prescott était devenue intolérable et Gault avait été obligé de lui signifier son congé. Cette décision eut naturellement pour effet d'exaspérer les partisans de Prescott.

Le surlendemain, Gault fit appeler Milly. Dès qu'elle pénétra dans son cabinet de travail, il dit d'un ton de commandement:

— Mettez un terme à cette histoire, Milly !

Elle leva ses yeux sombres et chercha ceux de Gault avant de répondre.

— Ainsi, elle vous a tout raconté, votre jolie femme du grand monde ?

Sans relever le propos, il reprit:

— Je sais que vous êtes responsable de l'agitation des ouvriers. Faites le nécessaire pour y mettre fin.

— Je choisirai mon heure, dit-elle en le regardant avec insolence.

Gault décida alors qu'il ne restait plus qu'à abattre les cartes.

— Ne trouvez-vous pas, Milly, que c'est faire payer bien cher un baiser ?

Gault espérait sans doute, en portant la question sur ce terrain, adoucir un peu l'humeur de son interlocutrice. Il ne tarda pas à perdre ses illusions.

—Il y a des baisers qui ont coûté cher à leur auteur, reprit-elle d'une voix lente et insconsciemment dramatique... Le baiser de Judas, par exemple.

Gault demeura quelques instants en silence, se rendant compte qu'il se trouvait en face d'un véritable fanatisme.

— Alors, vous ne voulez pas user de votre influence pour ramener le calme ?

— Même si j'étais disposée à le faire, je ne pourrais plus rien.

— Voulez-vous dire que le contrôle vous échappe ?

Elle parut regretter d'avoir fait cet aveu et rectifia :

— Oh ! si je le voulais bien, il est possible que je parviendrais à arrêter le pire.

Pendant quelques instants, ils res-

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

UNE REVUE INIMITABLE

LE FILM

Pour vous donner une idée du succès qu'obtient cette revue consacrée au cinéma français et américain, qu'il nous suffise de dire qu'au cours des derniers 12 mois (de juillet 1935 à juillet 1936) le tirage du FILM a augmenté de 33 1-3%.

Nos romans d'amour, nos photos magnifiques, les nouvelles inédites que nous transmettent nos correspondants de Paris, de New-York et de Hollywood, font du FILM une revue absolument unique en son genre dont le succès, toujours grandissant, n'est pas près de faiblir.

EN VENTE LE 1er SAMEDI DU MOIS

Achetez-le au numéro chez votre dépositaire ou abonnez-vous

COUPON D'ABONNEMENT **LE FILM**

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. $1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov. ou Etat* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 275, rue de la Paix

gard, grave et inflexible chez lui, maussade et haineux chez elle.

Finalement, Milly rompit le silence.

— D'après le proverbe, " il n'est pire Furie qu'une femme dédaignée " . . . Oui, ajouta-t-elle d'un ton gros de menaces, c'est bien vrai ! Même en enfer, les damnés n'ont pas plus de rage au cœur . . . Tenez-vous sur vos gardes, Adam Gault ! C'est tout ce que je puis vous dire.

— J'aurai l'œil à tout, riposta-t-il, les lèvres serrées et les yeux durcis.

Elle sortit alors de la pièce, traversa la cour et franchit la grille. Quand il fut seul, Gault respira longuement et il pensa :

" Me voici averti du but qu'elle se propose. Il s'agit maintenant de savoir jusqu'à quel point son influence peut prévaloir. "

A dîner, ce soir-là, il fit part à Lindsay de sa conversation avec Milly. Ils dînaient en tête à tête. Livington s'absentait assez fréquemment à cette heure-là, depuis quelque temps, et ne manqeait qu'en rentrant. Comme il ne fournissait pas d'explication, Gault s'abstenait de le questionner : pourvu que son travail fût fait, Livington conservait une entière liberté. Lindsay, par contre savait à quoi s'en tenir: le jeune secrétaire errait le soir aux environs de l'usine pour tâcher de se faire une idée exactement de la situation. Gault était trop connu pour pouvoir observer les choses par lui-même; sa présence eût été aussitôt signalée et aurait mis fin à tous les conciliabules. En parlant avec l'un et avec l'autre, Livington réussissait à obtenir les renseignements qu'il cherchait.

— Vous ne vous trompiez pas en ce qui concerne Milly, dit Gault. Elle nourrit effectivement les projets insensés dont vous m'avez parlé.

Il hésita à continuer, parut gêné, puis reprit avec précipitation :

— J'ai découvert son influence occulte dans les diverses manifestations.

— " Il n'est pire Furie . . . ", murmura Lindsay.

Gault l'interrompit pour dire :

—Elle a cité, en effet, ce proverbe sur un ton de défi.

— Elle menace sans cesse. Le tout est de savoir si cela se réduit à des paroles ou si, au contraire, elle est capable d'agir.

— Toujours est-il qu'elle a réussi à ameuter un bon nombre de mes ouvriers contre moi. Elle a groupé autour de Prescott, qui n'est que son homme de paille, tous les mécontents.

— La majorité des ouvriers demeure loyale, néanmoins ? demanda Lindsay avec un peu d'inquiétude.

— Oui, mais une minorité active, animée d'un mauvais esprit, suffit pour provoquer des troubles sérieux.

Lindsay, qui ne se doutait pas jusqu'alors à quel point la situation était sérieuse, se préparait à demander à Gault quelles mesures il comptait prendre pour parer au danger, quand un événement inattendu se produisit, qui mit fin à leur conversation.

Un domestique entra et annonça Mrs Sheridan . . . Lindsay se retourna vivement en ouvrant de grands yeux . . . Sur le pas de la porte que la femme de chambre venait de refermer derrière elle, la petite Mrs Sheridan souriait gracieusement.

— Mère ! s'écria Lindsay, que venez-vous faire ici ?

— La chaleur de ton accueil, ma chère Lindsay, me touche infiniment, dit Mrs Sheridan, sans se laisser décontenancer. Mon fils Adam, continua-t-elle en s'adressant à Gault qui s'était levé, n'avez-vous rien à dire à votre petite maman ?

— J'ai, au contraire, diverses questions à régler avec vous, répliqua-t-il d'un ton peu encourageant.

Mrs Sheridan regardait sa fille et son gendre, alternativement, de ses yeux vifs.

— Mère ! intervint Lindsay, je dois vous avertir qu'Adam est au courant de tout. Il n'ignore rien du rôle prépondérant que vous avez joué dans cette duperie.

— Voilà qui est vraiment fâcheux et tout à fait inopportun, répondit Mrs Sheridan avec un calme imperturbable . . . Ma chère Linney, ton père a fait faillite et je suis dénuée de ressources. Je suis venue ici, espérant . . .

Elle s'arrêta et regarda Gault.

— Qu'espériez-vous? demanda-t-il.

— Eh bien, pour être tout à fait franche, je me proposais de vous demander l'hospitalité.

Elle eut un sourire engageant et, tendant ses petites mains avec un geste d'invocation, elle continua :

— Je fais appel à votre bon cœur!

Lindsay jeta à la dérobée un regard iquiet sur son mari. Constatant que celui-ci, malgré son air sérieux, prenait la chose du bon côté, elle dit lentement :

— S'il plaît à Adam de se montrer miséricordieux, c'est son affaire. Mais je vous avertis maman, qu'il a perdu toute illusion.

— Ma chère, reprit Mrs Sheridan, Adam et moi, nous nous entendrons d'autant mieux, à l'avenir, que nous marcherons sur un terrain déblayé. D'ailleurs, je savais depuis longtemps ci qui en était : Rhoda m'avait fourni tous les détails sur la visite qu'elle vous a faite.

— Vous saviez ! s'écria Lindsay, et, néanmoins, vous êtes venue implorer sa charité ?

— A quelle autre porte pouvais-je frapper ? demanda Mrs Sheridan. En qui, dans ce monde égoïste, pouvais-je mettre mon espoir, sinon en mon excellent gendre ?

Gault ne put s'empêcher de rire. Il s'approcha et tendit la main à sa belle-mère.

Puis il dit sur un ton de bonne humeur :

— S'il y a une chose que j'admire en vous, maman, c'est votre colossal aplomb.

Il lui avança une chaise; il sonna ensuite la femme de chambre, lui ordonna d'ajouter un couvert et d'aller avertir Mrs Bargood d'avoir à préparer une chambre.

Quand la domestique se fut retirée, Gault déclara:

—Je regrette de ne pas pouvoir mettre à votre disposition un appartement princier pour vous témoigner mon admiration du courage dont vous avez fait preuve.

Mrs Sheridan eut un petit rire harmonieux et répondit:

— Adam, voilà qui est charmant. Tu entends, Lindsay, ce cher garçon admire mon *courage*.

—N'oubliez pas, maman, qu'il y a quelques instants, il l'a qualifié d'aplomb.

— Ni l'un ni l'autre de ces mots n'est d'ailleurs le mot propre, continua Mrs Sheridan en attaquant le poulet rôti avec un magnifique entrain. C'est sous l'empire de la nécessité que je suis ici. Ma situation à Londres était devenue intolérable.

— Des factures, maman ? demanda cyniquement Lindsay.

— Ma chérie, comme tu es intelligente. Précisément, des factures.

— Et pas de naïf millionnaire à la clef, cette fois-ci ? intervint Gault d'un ton amer.

Une seconde, Mrs Sheridan parut prise au dépourvu, mais elle se remit vite et répondit :

— C'est vrai. Par une curieuse coïncidence, la situation se trouve renversée. Ne pouvant compter sur la présence à ma table de mon cher millionnaire, j'ai résolu d'aller lui demander à dîner . . . Comme dirait notre inimitable Rhoda : " Un fameux dîner par-dessus le marché ! "

Gault dit en riant :

— Je vous rends les armes, maman : quand il s'agit de reparties, il ne me reste qu'à m'incliner et à vous admirer.

—Il n'y a pas de quoi, murmura Mrs Sheridan avec une modestie charmante . . . C'est un don naturel.

Mrs Sheridan ne tarda pas à se sentir complètement chez elle. Elle se montra pleine de tact dans ses relations avec ses enfants. Elle gagna rapidement les bonnes grâces de la femme de charge, des femmes de chambre et, par des éloges appropriés sur un plat particulièrement réussi, celles du cordon bleu.

Au bout de quelques jours, sans poser de questions, mais en écoutant de toutes ses oreilles, elle apprit ou devina tout ce qui concernait l'agitation des ouvriers de l'usine. Lorsque Gault s'aperçut, d'après certaines remarques subtiles, que sa belle-mère connaissait bien la question, il lui raconta les dessous de l'affaire, en ayant soin d'omettre toute allusion à la passion de Milly Prescott. Mrs Sheridan manifesta une sympathie intelligente et approuva l'attitude intransigeante de Gault.

Une question, pourtant, préoccupait Mrs Sheridan : elle ne s'expliquait pas la présence de Harry Livington auprès de Gault. Malgré sa discrétion systématique, elle interrogea Lindsay à ce sujet : au début, les réponses qu'elle obtint de celle-ci furent vagues et données à regret. Petit à petit, toutefois, Mrs Sheridan arriva à gagner la confiance de sa fille. Elle avait une manière si réconfortante de traiter les questions que Lindsay finit par trouver un vrai soulagement à causer de ses soucis avec sa mère.

Il fallut pourtant plusieurs semaines à Mrs Sheridan pour obtenir une explication véridique de la présence de Livington. Quand le moment lui parut venu, elle décida d'aborder la question, à masque découvert.

Un soir, pendant que Lindsay s'habillait pour le dîner, Mrs Sheridan, sous un prétexte quelconque, vint la rejoindre. Elle demanda d'un air innocent :

— Rappelle-moi donc la manière dont s'est produit l'engagement de Harry comme secrétaire. J'ai oublié les détails que tu m'as donnés à ce propos.

Lindsay répondit :

— Je ne vous les ai jamais donnés, maman.

— Tu déjoues toutes mes ruses, mumura Mrs Sheridan, en feignant un air dépité.

Puis, posant ses mains sur les épaules de sa fille, elle lui fit faire demi-tour et dit, en la regardant dans les yeux :

— Tu n'as plus d'inclination pour lui ?

— Ah ! non, par exemple ! s'écria Lindsay.

Cette réponse ne prêtait à aucune équivoque.

— Alors, continua Mrs Sheridan, pourquoi avoir choisi Harry ? . . . Un homme si charmant, si frivole ! J'imagine qu'il doit exceller à glisser une lettre adressée à un client dans une enveloppe destinée à un autre . . . Ma chère Linney, continua Mrs Sheridan en s'emparant d'un vaporisateur, puis-je prendre quelques gouttes de ce délicieux parfum ? C'est celui que je préfère, malheureusement mes moyens ne m'ont jamais permis de me le procurer.

Tout en parlant, Mrs Sheridan se parfumait abondamment. Lindsay se contenta de rire, sans faire de commentaires et répondit.

— Bien au contraire, mère, Harry se rend très utile. Adam est enchanté de son collaborateur; de son côté, Harry admire beaucoup Adam et lui est absolument dévoué.

— Je n'arrive pas à concevoir Harry ayant un but dans l'existence. Et toi, continues-tu à ne voir que ton mari au monde ?

Lindsay rougit en disant :

— Oui . . . Plus que jamais.

Pendant les quelques instants de silence qui suivirent, Mrs Sheridan s'appliqua à effacer avec sa houpette les traces qu'une vaporisation intensive avait laissées sur la mince couche de poudre recouvrant son visage.

Cette délicate opération terminée, elle reprit avec un peu d'hésitation :

— Je n'ai pu tirer aucune information précise de Rhoda sur la question de tes relations avec ton mari.

— Nous en sommes exactement au même point.

Mrs Sheridan jeta sur sa fille un regard perçant et conclut :

— Il est toujours amoureux et tu ne l'es pas.

Lindsay fit un signe de tête affirmatif en détournant les yeux. Après un moment, elle dit d'un ton sérieux:

— De toute façon, je me réjouis que Harry soit ici : non seulement il aide Adam, mais il surveille ceux qui l'approchent . . . Mère, je suis inquiète pour Adam . . . J'ai peur de cette Milly Prescott . . . Elle a une passion pour Adam, ajouta-t-elle en rougissant de nouveau.

Mrs Sheridan, sans en avoir l'air, observait sa fille avec une attention aiguë.

— Vraiment ? dit-elle avec un léger rire. Ton mariage est fertile en péripéties ! Rien de surprenant, d'ailleurs, à ce qu'une femme ait une passion pour lui : " L'homme fort et silencieux a toujours du prestige auprès des femmes. "

— Mère, interrompit soudain Lindsay, que feriez-vous à ma place ?

— Que pourrais-je et que peux-tu faire ?

— Eh bien, disons plutôt : qu'est-ce que vous éprouveriez à ce sujet ?

Les yeux clairs de Mrs Sheridan demeuraient fixés sur Lindsay.

— C'est . . . c'est assez amusant, en somme, conclut la mère de Lindsay.

— Non ! répondit Lindsay d'une voix cinglante . . . Ce n'est pas le moins du monde amusant.

— Evidemment, pas pour cette sotte de fille.

— Moins encore pour moi !

— Au fond, cela t'est bien égal ?

Après un silence, la jeune femme déclara :

— Non, cela ne m'est pas égal.

— Mais pourquoi, ma chérie ? Du moment que tu n'aimes pas ton mari, il n'y a aucune raison pour t'agiter à ce propos.

— Je ne m'explique pas bien, en effet, pourquoi je m'agite.

Mrs Sheridan leva les épaules et murmura avec un soupir résigné :

— Cette contradiction a sans doute son origine dans un de ces remous d'émotions auxquelles les faibles femmes sont sujettes.

Mrs Sheridan remonta ensuite dans sa chambre afin de réfléchir à son aise et, après le dîner, elle alla, contre son habitude, rejoindre Gault dans son bureau.

— Adam, dit-elle, sans lui laisser le temps de se remettre de sa surprise . . . Linney est extrêmement affectée ausujet de Milly Prescott. Le saviez-vous ?

Gault regarda sa belle-mère avec stupéfaction.

— Non, je ne le savais pas. Mais en quoi Milly Prescott lui porte-elle ombrage ?

— Elle est exaspérée à la pensée que cette fille est amoureuse de vous.

— Qui vous a raconté cette histoire ? demanda-t-il.

— Vous ne vous en êtes certainement pas vanté. Je tiens mes renseignements d'une tout autre source. Je vous faisais part de cette nouvelle, croyant qu'elle vous intéresserait.

— Tout ce qui touche Lindsay m'intéresse énormément... Mais quel parti puis-je tirer de cette information ?

— Il vous appartient, Adam, de débrouiller l'écheveau de votre vie conjugale.

Gault répondit en riant :

— Vous me paraissez oublier que vous avez été la première à mettre les fers au feu.

— Si j'en juge par les résultats, il me semble que j'ai eu la main particulièrement heureuse, répliqua-t-elle.

— Où voyez-vous que les résultats soient si brillants ?

— Eh bien, n'êtes-vous pas amoureux de Lindsay ?

— Je le suis et je le serai toujours.

— Et Lindsay ne connaît plus de repos à cause de Milly Prescott. Que voulez-vous de mieux ? Vraiment, il y a des hommes qui ne sont jamais satisfaits !

Le visage de Gault s'illumina soudain.

— Pour quelle raison Lindsay prend-elle la chose tant à cœur ? dit-il d'un ton angoissé.

— Allez le lui demander à elle-même, Adam, répliqua Mrs Sheridan avant de quitter la pièce.

Le soir même, Gault fit son profit du conseil. Comme Lindsay remontait dans sa chambre, il l'arrêta en lui posant la main sur le bras.

— Ma douce, pourquoi vous tourmentez-vous au sujet de Milly Prescott ?

Jusqu'alors, Lindsay n'avait pas vu clairement en elle-même, mais cette question posée à brûle-pourpoint la mit face à face avec la vérité.

Pour gagner du temps, elle dit :

— Qu'est-ce qui vous faire croire que j'attache de l'importance aux sentiments de Milly Prescott ?

— En y réfléchissant, vous me paraissez avoir pris très à cœur l'aveu que j'ai été amené à vous faire.

— C'est vrai, confessa-t-elle.

— Et pour quelle raison exactement, ma douce, vous êtes-vous montrée si susceptible ?

— J'étais... jalouse, dit-elle d'une voix assourdie.

La respiration parut manquer à Gault et il demanda :

— Dois-je comprendre...

— Je ne sais pas... C'est possible... Peut-être... Je ne suis pas sûre ! balbutia-t-elle.

Soudain, deux bras puissants la saisirent.

— Adam, laissez-moi, donnez-moi le temps de réfléchir !

Il desserra son étreinte et murmura :

— Bonne nuit, ma bien-aimée.

Quelques jours après, Gault fit demander à Mrs Sheridan de venir lui parler dans son cabinet de travail.

Elle arriva peu après et l'interrogea du regard.

— Asseyez-vous, petite maman, dit-il en s'installant devant son bureau. Maintenant, donnez-moi tous les détails sur la faillite de votre mari.

— Il m'a fait savoir, sans plus, qu'il était ruiné.

— Il s'occupait de mines, n'est-ce pas ? Le contre-coup sur vos affaires personnelles a dû être désastreux.

— Voilà plus d'un mois que je n'ai rien reçu de lui.

— Vous avez vécu à crédit ?

— Bien entendu.

— Dites-moi à quelle adresse je puis envoyer une dépêche à votre mari, ajouta-t-il après un silence.

— Que comptez-vous faire ?

— Lui proposer de remettre en train son exploitation, si c'est possible.

Mrs Sheridan fournit toutes les indications nécessaires que Gault transcrivit soigneusement sur un registre. Puis il sortit son livret de chèques.

— De combien avez-vous besoin ? demanda-t-il.

— Je ne veux rien de vous, répondit-elle après un moment d'hésitation.

— Balivernes !

— C'est pourtant sérieux.

— Je ne vois pas pourquoi vous vous montrez si scrupuleuse pour accepter des subsides à domicile, du moment que vous vivez ici à mes frais.

Mrs Sheridan rougit, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

— Vous avez une manière un peu brutale, Adam, dit-elle, de mettre les points sur les *i*.

— Mais non, j'expose simplement la situation telle qu'elle est.

— Voyez-vous quelque inconvénient à ce que je prolonge mon séjour chez vous ?

— Bien au contraire, votre visite m'est agréable... Voyons, quel chiffre dois-je inscrire ?

Mrs Sheridan demeura quelques instants silencieuse, en traçant machinalement du doigt des dessins sur le bras du fauteuil.

— Adam, dit-elle soudain, avez-vous songé à vérifier mes estimations du coût des réceptions données en votre honneur ?

— Non. Je vivais trop dans les nuages, à cette époque, pour me préoccuper de ces questions.

— Eh bien, je dois vous avouer que mon devis était très exagéré... Je me suis approprié la différence : pour parler avec votre brutale franchise, j'ai abusé de votre confiance, ajouta-t-elle avec un rire contraint.

— Voyez-vous, petite maman, dit-il, je déteste la manière dont vous vous êtes comportée à mon égard, mais chose curieuse, je n'ai jamais réussi à vous détester.

— Avez-vous donc essayé ? demanda-t-elle.

— J'ai cru vous prendre en horreur quand j'ai appris que vous étiez en grande partie responsable du guet-apens où j'avais été attiré.

— C'est bien moi, en effet, qui ai tout machiné. Lindsay n'y était pour rien. Comprenez-moi bien.

— Je crois que j'y vois clair maintenant. Je discerne même la participation de Livington.

— Comment se fait-il que vous ayez fait venir Harry ?

Gault exposa franchement les raisons qui l'avaient déterminé à agir de la sorte.

— Un bien vilain procédé, en somme, ajouta-t-il.

— Une ruse d'assez mauvais aloi, en effet.

— Mais Linney sait tout et elle m'a pardonné. A un certain point de vue, petite maman, je ne suis pas fâché qu'elle ait quelque chose à me pardonner.

Mrs Sheridan jeta à son gendre un regard aigu.

— Oui, je l'imagine facilement. Rappelez-vous toujours votre péché, Adam, quand vous vous sentirez porté à vous montrer trop inflexible !... Lindsay n'a jamais eu une pensée pour lui du jour où elle vous a connu.

LE JUGE:

"Accusé, je vous condamne à un mois de prison sans Sweet Caporal."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."—Lancet

BULLETIN D'ABONNEMENT

LES TROIS MAGAZINES POUR TOUS POUR CINQ DOLLARS

●

Sur réception de ce prix d'aubaine vous recevrez pendant un an :

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

●

Le Samedi, La Revue et *Le Film* sont édités par une des compagnies les plus solides de tout le Canada.

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

— Oui, je le sais. Elle a en effet, toutes les perfections que je lui avais prêtées à première vue.

Mrs Sheridan se leva et, se penchant un peu, appuya sa petite main sur celle de Gault qu'il tenait à plat sur le bureau.

— Et vous avez une noble nature, Adam. Si je vous avais mieux connu au début, peut-être n'aurais-je pas agi avec le même cynisme... Pour être franche, toutefois, ajouta-t-elle en prenant un air contrit, ce n'est pas sûr... Mes dettes étaient bien criardes !

— Voici qui nous ramène aux affaires, dit Gault, en remplissant la formule du chèque placé devant lui.

Il le lui passa ensuite et elle constata qu'il avait daté, inscrit le nom du bénéficiaire et signé, sans spécifier la somme à payer.

— Un chèque en blanc ! s'écria-t-elle... Non, Adam, ne faites pas cela, on ne peut pas se fier à moi.

— Si vous avez l'intention de me duper, petite maman, vous trouverez certainement un moyen détourné d'y arriver... Je préfère donc vous jeter les rênes sur le cou.

—Merci, dit Mrs Sheridan d'une voix émue en pliant le chèque et en le glissant dans sa poche.

— De toute façon, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous, dit-il.

Elle regarda avec surprise.

— Vous m'avez dit d'interroger Lindsay, continua-t-il, et je l'ai fait. Elle est jalouse, petite maman !... Jalouse de Milly Prescott ! s'écria-t-il avec une joie débordante.

— Je m'en doutais.

— Une femme peut-elle être jalouse si elle n'aime pas ? demanda-t-il.

— Je vous laisse le soin de vous en assurer, Adam... A-t-elle des raisons d'être jalouse ? ajouta Mrs Sheridan à brûle-pourpoint.

Gault la regarda du coin de l'œil, puis il dit :

— Supposons qu'elle en ait... Qu'est-ce que cela pourrait bien vous faire ?

— Il me déplairait fort que Lindsay soit mariée à un homme sans foi, répliqua-t-elle avec une sincère véhémence.

— Même si cet homme sans foi était le roi du fer ? répondit-il ironiquement.

— Même dans ce cas, confirma-t-elle. J'ai désiré pour ma fille, non seulement le plus riche, mais aussi le meilleur.

— Je découvre chez vous, petite maman, de nombreuses belles qualités... Je vais vous faire une confession complète. Ma faute se réduit à un baiser, échangé par surprise, il y a des années.

Mrs Sheridan se mit à rire, en posant affectueusement sa main sur l'épaule de Gault; celui-ci la prit dans la sienne et la serra d'une étreinte amicale.

CHAPITRE XIV

Un après-midi, Lindsay était assise devant la fenêtre du petit salon... Tout à coup, une rose à longue tige vint tomber sur ses genoux. Elle leva les yeux vivement et aperçut Livington à l'autre bout de la pièce, qui la regardait en riant.

— Acceptez une des dernières roses de l'été, dit-il.

— Une bombe ne m'aurait pas causé plus de frayeur... Grand fou ! protesta-t-elle en prenant la fleur.

En ce moment Gault fit son entrée et demanda :

— Voulez-vous faire une promenade en automobile, Linney ?

— Le temps de m'habiller et je viens, répondit-elle, le visage radieux, en se levant d'un bond, sans plus songer à la rose qui tomba à terre.

— Je vous donne dix minutes ! reprit Gault.

Lindsay sortit en courant et, au passage, leurs mains se touchèrent.

Livington ramassa la rose et la mit à sa boutonnière.

— Mon offrande florale n'a pas eu le succès que j'espérais, dit-il gaiement. Décidément, patron, cette jeune femme n'a d'yeux que pour son mari. Rien de moins moderne.

Gault ne chercha pas à dissimuler la joie qu'il ressentait et les deux hommes conversèrent avec animation.

Quand Lindsay reparut, Gault passa la main sous le bras de sa femme pour la conduire à l'automobile. Ils prirent place à côté l'un de l'autre.

Une fois en pleine campagne, Gault répéta ce que Livington avait dit, en observant sa voisine du coin de l'œil.

—Est-ce vrai, ma douce? demanda-t-il pour conclure.

—Les spectateurs désintéressés sont, en général, les meilleurs juges d'une partie, répondit-elle, pour chercher une diversion.

—C'est donc vrai?

— Je n'ai pas dit cela, Adam.

— Vous n'avez pas besoin de le dire, ma chérie.

— Vous me paraissez devenir bien sûr de moi, dit-elle doucement.

— Si je ne m'abuse, je ne vous suis pas pas tout à fait indifférent.

— Indifférent . . . indifférence ! s'écria-t-elle. Vous ne m'avez jamais inspiré ce sentiment. Vous êtes fait pour être aimé ou haï. Quand je suis près de vous, je ne puis me soustraire à votre influence, murmura-t-elle à son oreille d'une voix émue.

— Vous avez bien de la chance, reprit-il sur un ton de menace, que je sois immobilisé à mon volant.

Ils traversèrent alors la ville et, à l'extrémité d'un fauboug, croisèrent Milly Prescott. Gault toucha sa casquette et Lindsay fit un signe de tête. Ni l'un ni l'autre ne parlait et Gault s'aperçut que Lindsay s'était graduellement écartée.

— Rapprochez-vous, dit-il.

— Non, répondit-elle.

— Pourquoi ?

— Nous pourrions rencontrer du monde.

— Mais nous sommes de nouveau en pleine campagne.

— Je préfère rester ainsi, répéta-t-elle obstinément.

— Vous ne paraissiez pas y trouver d'objection avant notre rencontre avec Milly... Toujours jalouse?

Lindsay devint pourpre et répondit :

— Ma raison me dit que je n'ai pas de motif de l'être... Mais, ici, — et elle se frappa la poitrine de sa main gantée, — je ressens une souffrance qui ne m'accorde pas de trêve.

Gault, après avoir ralenti l'allure de l'auto pour pouvoir conduire d'une main, dégagea son bras droit afin d'en entourer Lindsay.

— Expliquez-moi tout, dit-il.

— Si jamais vous devez être à moi, Adam. je veux que vous le soyez tout entier. Ce baiser échangé avec Milly m'appartenait. Moi, je n'ai jamais embrassé personne, excepté vous... Je sais bien que c'est mesquin, stupide...

— Mais je vous ai réservé les seuls baisers qui comptent dans la vie.

— Je voudrais le premier de tous!

— Ce n'est pas possible, répondit-il brusquement, et je m'en réjouis. Je ne voudrais, pour rien au monde, vous donner ce baiser où je n'avais pas mis mon cœur.

— Je sais, je sais... Je pense de même. Mais le raisonnement ne paraît avoir aucune influence sur cette sensation lancinante.

— Vous pouvez comprendre maintenant, ma douce, ce qui m'a poussé à vous mettre, sournoisement, en présence de Livington, dit-il sur un ton de repentir.

— Oui... oui, je comprends ! Je n'imaginais pas qu'on pût ressentir rien de pareil... Elle... elle a une passion pour vous, Adam.

— Ce n'est pas réciproque.

— Néanmoins, vous l'avez embrassée !

— Elle est en train de me faire payer cher ce baiser... Avez-vous l'intention d'en faire autant ? ajouta-t-il avec une nuance de tristesse.

— Oh ! non ! Non ! Seulement...

Elle s'interrompit en s'appuyant nerveusement contre l'épaule de Gault.

— Ainsi, dit-il, voilà la raison qui vous fait hésiter à m'aimer et vous pousse, parfois, à me haïr. Mais, ma chérie, murmura-t-il en riant doucement, je ne crois pas courir un grand risque. Vous voyez comme je deviens fat !

En ce moment, ils se retrouvèrent de nouveau sur le chemin du retour, dans les faubourgs de la ville. Le crépuscule tombait. Lindsay remarqua que Gault regardait à droite et à gauche avec attention. Quand elle lui en demanda la raison, il se contenta de répondre :

— Oh ! ce n'est rien. Je constate seulement qu'il y a beaucoup de monde dehors.

Lindsay aperçut alors un petit groupe d'hommes qui causaient sur le bord de la route... Un peu plus loin, un autre groupe s'égaillait.

— Sont-ce vos ouvriers ? demanda-t-elle.

Il fit un signe affirmatif.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Adam ?

— Indubitablement, ce n'est pas bon signe, Linney, je vais accélérer l'allure.

Comme il parlait, une pierre, lancée avec force, atteignit Gault au bras... L'automobile fit une embardée et, l'instant d'après, une grêle de pierres s'abattit autour d'eux.

Lindsay poussa un cri, quand elle se sentit touchée à la figure.

Elle ne se rendit pas bien compte de ce qui se passa ensuite : Gault souleva sa femme comme s'il se fût agi d'un enfant et la transféra, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, dans le fond de la voiture... Puis il jeta sur elle une couverture de fourrure et se remit au volant.

Quand Lindsay reprit conscience, elle se retrouva étendue sur le canapé du salon. Gault lui humectait les lèvres avec un grog chaud. Mrs Sheridan et Livington se tenaient également auprès d'elle.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle.

— Les ouvriers nous avaient tendu un véritable guet-apens, répondit Gault d'un air furieux... Une pierre vous a blessée au visage; je vous ai mise à l'abri dans le fond de la voiture et j'ai traversé à toute vitesse la zone dangereuse. Quand je suis arrivé ici, je vous ai trouvée évanouie... Ça va mieux ?

Lindsay se souleva à demi et regarda autour d'elle d'un air encore égaré.

— Oui, dit-elle au bout d'un moment, je me sens tout à fait bien... Je ne comprends pas comment j'ai été assez sotte pour m'évanouir. Je me rappelle avoir entendu des cris et vu des hommes arriver en courant sur la route..

Elle s'interrompit tout à coup pour dire :

— Votre joue saigne.

— Ce n'est rien. Prenez encore un peu de cognac.

— Je suis tout à fait remise. Je vais me mettre debout. Adam, êtes-vous sérieusement blessé ?

— Une simple écorchure, assura-t-il.

Puis, soulevant la jeune femme, il la porta au premier étage; quand Lindsay fut étendue sur son lit, elle entoura de ses bras le cou de Gault et murmura :

— Avez-vous reconnu les partisans de Prescott ?

— Oui.

— C'est épouvantable !.. Après tout ce que vous avez fait pour améliorer leur sort.

— Reposez-vous, ma douce. N'y pensez plus.

Sans desserrer son étreinte, elle reprit :

— Je vous en conjure, Adam, n'agissez pas témérairement. Il faut que les ouvriers soient devenus fous. J'ai peur. N'y a-t-il pas moyen de calmer Prescott ?

— Je vais m'y employer, répondit-il avec une fureur contenue.

Il la quitta alors et elle s'assoupit bientôt.

Les jours passèrent et l'attaque de l'automobile ne fut suivie d'aucune autre démonstration à l'usine. Toutefois, Lindsay était loin de se sentir rassurée. Après avoir donné quelques détails complémentaires sur leur aventure, Gault n'y fit plus allusion, mais son air préoccupé, ses lèvres serrées, sa vigilance au moindre bruit, laissaient comprendre à Lindsay qu'il s'attendait à de nouvelles complications.

A la fin de la semaine, comme elle sortait à pied un matin, en débouchant d'un sentier, elle se trouva face à face avec Milly Prescott. Elle sursauta et sentit son cœur battre à coups précipités. Elle hésita un moment à poursuivre son chemin en faisant un simple signe de tête... Mais devant l'expression triomphante des yeux de Milly, elle décida de s'arrêter, ne voulant pas donner l'apparence d'avoir peur d'affronter la jeune fille.

— Bonjour ! dit-elle, d'un ton conventionnel.

— Oui, ma foi, c'est une belle matinée ! répondit Milly d'un ton sarcastique, mais personne ne peut affirmer qu'une journée se passera sans orage.

Loin de se laisser intimider par la menace voilée contenue dans la réponse de Milly, Lindsay s'apprêta à la relever... Toutefois, à sa grande surprise, au lieu d'éprouver du ressentiment, elle ne put s'empêcher de compatir au sort de Milly.

Cette belle jeune femme brune, qui avait déjà perdu l'éclat de sa jeunesse, était visiblement torturée par sa passion sans espoir et consumée par son désir de vengeance; elle faisait grief à Gault de sa prétendue infidélité, en invoquant le baiser qu'elle avait reçu de lui. Il y avait quelque chose de pathétique dans le spectacle de ce gaspillage d'énergie, dans la déformation de cette nature pleine de sève; cette jeune créature, qui aurait pu être dévouée, courageuse, aimante, était devenue une furie, en révolte devant la vie.

— Milly, dit Lindsay, emportée par son émotion, pourquoi agissez-vous ainsi ? Pourquoi persistez-vous dans votre dessein ? Vous savez pourtant que ce que vous avez dit de lui est un mensonge; vous savez que vous n'avez aucun droit sur lui, aucune excuse pour vous montrer si vindicative.

Si Lindsay avait espéré toucher le cœur de Milly ou éveiller en elle le sens de l'équité, elle ne tarda pas à s'apercevoir de l'inutilité de ses efforts.

Milly eut un rire ironique et dit :

— Rappelez-vous qu'au temps de notre première jeunesse, mes lèvres lui ont parut tentantes... Aujourd'hui encore, elles conservent leur fraîcheur... Vous souffrez à la pensée que j'ai reçu des baisers de lui quand il n'existait pas pour vous... Ah ! voilà le point sensible, n'est-ce pas ? Je puis aussi vous faire danser sur cet air-là... Vous aurez beau avoir confiance en lui, vous ne pourrez oublier qu'il m'a embrassée avant de vous connaître... Ah ! je vois bien que cette pensée vous est pénible... J'ai également prise sur vous de ce côté. Vous ne serez jamais que la seconde...

Milly ne se trompait pas. Lindsay avait cru réussir à chasser de son cœur cette jalousie injustifiée, mais la vue de ces lèvres provocantes suffisait à la raviver : elle ne pouvait supporter l'idée qu'un baiser les avait unies une fois à celles de Gault... Ce geste, sans portée réelle, conservait jusqu'à aujourd'hui le pouvoir de la torturer.

— Aucune femme, sans doute, ne se complaît dans un souvenir de ce genre, dit-elle lentement... Mais c'est une question tout à fait à part et ma confiance dans mon mari n'en est pas moins complète : je puis vous assurer que si, pour vous venger, vous espérez l'ébranler, vous perdez votre temps.

— J'ai d'autres revanches en vue, répondit Milly d'un air de défi.

Puis elle continua son chemin en riant méchamment.

Lindsay fut désappointée de constater le résultat négatif de son entretien avec Milly. Elle pensa :

" Malgré tout, je crois que j'ai eu raison de lui faire comprendre combien ses confidences me laissaient indifférente... Elle dut être vraiment jolie quand elle était toute jeune... "

Quelques jours après, Mrs Sheridan, en se promenant dans le jardin, aperçut soudain Livington dans une des dépendances de la serre; il lui tournait le dos et, penché sur une table, il paraissait absorbé dans un travail... Elle se demanda quelle raison pouvait avoir amené le jeune homme dans cet endroit écarté; elle avança de quelques pas et, à travers la vitre, elle vit qu'il était occupé à nettoyer un revolver.

La surprise de Mrs Sheridan fut extrême; elle ouvrit la porte et s'approcha vivement de Livington: celui-ci leva la tête et essaya tout d'abord de dissimuler l'arme; il se rendit vite compte, toutefois, que cet objet ne pouvait avoir échappé aux yeux de Mrs Sheridan et il en prit son parti. Brandissant le revolver à bout de bras, il dit de son ton ironique habituel :

— Un précieux souvenir de notre vieille guerre !

— Avez-vous l'intention de vous en servir ? demanda Mrs Sheridan, sans prêter attention à la plaisanterie.

— Je n'ai pas encore préparé ma cible, dit-il... Mais je suis dévoué à mon bienfaiteur.

— Est-il donc en danger ?

— Je ne puis l'affirmer.

— Mais quelle est votre impression ?

— Je ne suis pas rassuré. N'en parlez pas à Linney.

— Entendu, mais confiez-moi tout ce que vous savez.

— Les choses prennent mauvaise tournure : l'attentat de l'autre soir, et maintenant, ajouta-t-il gravement, Gault a donné son congé à Prescott. Je ne serais pas étonné si cette mesure donnait le branle à la révolte.

— Mrs Sheridan regarda attentivement Livington et dit :

— Vous n'exagérez pas, Harry ?

— Les hommes qui s'embusquent pour jeter des pierres sont capables de tout.

Après avoir posé encore quelques questions, Mrs Sheridan prit congé de Livington.

Gault ne comptait pas mettre Lindsay au courant du renvoi du vieux Prescott; mais, prévoyant que cette décision entraînerait de nouvelles complications, il cherchait le moyen d'éloigner Lindsay.

Ce même soir, après le dîner, il demanda à Mrs Sheridan :

— Où en est la question de la maison à Londres, petite maman ?

— Tout est en règle. J'ai en main l'accusé de réception du chèque que j'ai envoyé.

— C'est parfait.

Il laissa tomber le sujet, mais, un peu plus tard, il dit à Lindsay, d'un ton détaché :

— Ma douce, vous plairait-il de faire un petit séjour à Londres ?

— Ce serait délicieux ! Vos affaires vous y appellent-elles ?

— Non, pas pour le moment, mais j'avais pensé que vous et la petite maman seriez contentes d'aller passer une dizaine de jours à Londres.

— Si vous ne venez pas aussi, il n'y a rien de fait, dit-elle en se penchant pour effleurer d'un baiser les cheveux d'Adam.

— Il me semble qu'un changement d'air vous serait salutaire.

— Je n'en ai aucun besoin.

— Par-dessus le marché, nous approchons de Noël et, à cette époque, les magasins de Londres sont particulièrement tentants.

— Je m'en passerai fort bien... Désirez-vous donc vous débarrasser de moi ? N'essayez pas de me corrompre. Tous les chèques du monde ne me feraient pas trouver plaisir à parcourir Bond Street... sans vous, murmura-t-elle en ponctuant ces derniers mots de légers baisers.

Il l'attira à lui et demanda, les yeux pétillants de malice :

— Amour ou haine ?

— Qu'en pensez-vous ? riposta-t-elle.

— Je suis trop ému pour bien distinguer.

— Adam, y a-t-il une grande différence entre aimer et être amoureuse ?

— Une différence du tout au tout, ma douce : un homme peut aimer sa mère, sa sœur, son ami; il peut éprouver de la sympathie pour une femme, des sentiments de camaraderie pour une autre. Ces inclinations proviennent, à des degrés divers, de l'amour... mais si cet homme rencontre la femme... la seule femme qui compte pour lui dans le monde.

Il s'arrêta un instant, comme pour retrouver son souffle, puis il reprit en scandant chaque mot :

— Alors, il souhaite avoir celle-ci sans cesse à ses côtés; lui faire partager, non seulement ses joies, mais aussi ses chagrins et ses préoccupations; il désire la voir un jour assise devant le foyer, en face de lui, tenant dans ses bras un petit enfant...

Lindsay se leva d'un bond... peut-être se serait-elle éloignée, mais il la retint par le bras et l'obligea à l'écouter.

— Il ne peut pas faire autrement, ma douce, que de souhaiter ce bonheur, s'il est véritablement amoureux.

Elle se dégagea alors et sortit de la pièce.

Vingt minutes après, elle revint, les yeux rouges et brillants, le sang aux joues. Elle s'approcha de lui et dit d'un ton mesuré :

— Pourquoi m'avez-vous demandé tout à l'heure, Adam, d'aller faire un séjour à Londres ?

— J'estime que ce serait préférable, répliqua-t-il.

— Voulez-vous dire: plus prudent?

C'était précisément la pensée de Gault et, comme Lindsay le regardait dans les yeux, il fut contraint de l'admettre.

— Et vous avez cru que j'accepterais ? demanda-t-elle.

— Je l'espérais.

Elle lui sourit et murmura d'une voix émue :

— N'espériez-vous pas, un tout petit peu, que je refuserais ?

Gault, combattu entre son désir d'assurer la sécurité de Lindsay et une obscure espérance, n'osa pas se prononcer.

— Dites-moi exactement où en sont les choses ? reprit Lindsay.

En quelques mots, il la mit au courant.

— J'ai renvoyé Prescott, conclut-il, et il est possible que cette mesure de rigueur provoque une nouvelle fermentation.

— Et vous avez pu croire que, dans ces conditions, je partirais ? dit-elle d'un ton de reproche.

— Ah ? ma douce ! répondit-il en mettant toute son âme dans cette exclamation.

Lindsay lui saisit la main et y appuya affectueusement sa joue en le regardant d'un air timide.

— Quoi qu'il arrive, je demeure à vos côtés, déclara-t-elle de nouveau.

Elle quitta aussitôt la pièce.

Beaucoup plus tard dans la soirée, comme ils montaient ensemble l'escalier, Lindsay posa sa main sur le bras de Gault et dit :

— L'amour doit être sûr de lui, n'est-ce pas, Adam ?

— Absolument sûr, répliqua-t-il, ébloui par le reflet du rêve intérieur qui ajoutait à la beauté des yeux de Lindsay.

— Si sûr de lui qu'aucun doute ne peut l'effleurer ?

— L'amour ne connaît pas de doute, répondit-il.

— Et il ne doit être influencé par aucune autre considération ?

— Assurément.

— Et il ne doit être mêlé... d'aucune crainte ?

— Avez-vous donc... peur de moi, Linney ? demanda-t-il.

— Non pas de vous, Adam... mais de... l'amour, de cet amour qui vous enveloppe tout entière, dont vous parliez aujourd'hui... Montrez-vous patient avec moi, Adam.

Gault la regarda tendrement et répondit :

— Je marcherai à votre pas... Bonne nuit, ma chérie.

Une semaine passa sans que l'orage éclatât, mais, pour tout œil averti, la menace se rapprochait progressivement.

Gault s'efforçait de ne pas laisser paraître son inquiétude en présence de Lindsay. Il avait toutefois l'impression de vivre dans une atmosphère de haine surchauffée où une étincelle suffirait à produire un désastre. Il se savait à la merci du geste impulsif d'un demi-fou.

Lindsay était indignée contre les mutins qui risquaient de compromettre la prospérité à laquelle Gault, par son génie de l'organisation, avait amené l'entreprise. Elle souffrait de ne pas trouver le moyen de se rendre utile et s'ingéniait à entourer Adam de soins et de prévenances.

Un après-midi, elle croisa dans l'escalier le domestique de Gault qui portait chez son maître du linge de corps... Impulsivement, elle l'arrêta et dit :

— Je porterai moi-même ce paquet dans la chambre de Mr Gault. Je préparerai ses affaires pour le dîner.

Le serviteur lui remit aussitôt le paquet et Lindsay le porta dans la

Banff, dans les Rocheuses — Photo C.P.R.

Point de jolies vacances sans voyages

Vous risquez votre vie
en bateau

ou en aéroplane

parce que seules de puissantes compagnies ont assez d'*expérience* pour construire des machines qui donnent confiance.

Pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de votre prestige personnel, ne pas utiliser

LES POUDRES,
LES ESSENCES,
LES LOTIONS

Pompéia Fétiche
Safranor Le Trèfle

Créations de l'une des plus vieilles parfumeries du monde

L.T. PIVER

PARIS, MONTREAL
1030, rue St-Alexandre

MURINE
POUR VOS YEUX

Murine repose les yeux quand ils sont fatigués et brûlants - les nettoie et les soulage quand ils sont rougis et irrités. S'applique aisément. Pour adultes et bébés. Employez Murine chaque jour.

Délicieux sur rôtie, pain ou comme remplissage complet de sandwich. Un repas en un instant... à la maison ou au dehors.. avec le délicieux et nutritif
41F
PARIS-PATÉ
PARIS MEAT PATTY
PROCUREZ-LE-VOUS CHEZ VOTRE ÉPICIER

ANTALGINE
Soulage maux de tête, de dents, d'oreilles —abaisse la fièvre.
13
25¢

Le médecin dit:
Prenez la prescription
REINOL
Pour nettoyer votre **rein** et soulager le **mal de dos.**
En vente partout - 50¢ la boite
1

SVELTA
vous conservera ces lignes élégantes et sveltes, qui constituent votre principal charme, sans diète, sans fatigue, sans altérer votre santé.
Dans les cas de malnutrition, lourdeur, essoufflement, etc., demandez-le
CHEZ VOTRE PHARMACIEN
$1.25 le tube de 30 capsules. Ou en format économique de 150 à $4.50.
AROLAB CASIER 52 Station "T"
MONTRÉAL Téléphone : HA. 5641

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

chambre de Gault qu'elle connaissait à peine.

Quand elle eut refermé la porte, elle jeta un coup d'œil circulaire autour d'elle: l'ameublement de la pièce était sévère, sans prétention, mais extrêmement confortable. Lindsay, dont le cœur battait à grands coups, s'approcha du lit et y disposa soigneusement les diverses pièces de lingerie. Elle s'arrêta ensuite devant la commode et examina les objets qui s'y trouvaient placés. Il y avait un jeu de peignes et de brosses montés sur ivoire et différents flacons.

Avec un peu de trouble, comme si elle s'aventurait sur un terrain inconnu, elle ouvrit un tiroir pour y chercher un col et une cravate blanche... Ne les trouvant pas, elle écarta une pile de mouchoirs et, comme elle tâtonnait au fond du tiroir, sa main toucha un cadre de cuir contenant la photographie fanée d'un tout petit garçon . . . La conformation de la mâchoire et du menton, quelque chose dans le regard franc et ardent du bébé, frappèrent Lindsay; elle prit la photographie et l'examina dans tous les sens; au verso était écrit : " Adam à quatre ans ". En contemplant ce petit visage où elle retrouvait maintenant l'ébauche des traits d'Adam, elle eut la révélation de l'amour... Oui, elle aimait son mari, elle l'aimait de toute l'ardeur d'une femme qui reconnaît le double d'elle-même. L'amour, cette fois, rendait le même son que celui évoqué par Gault; elle souhaitait l'avoir sans cesse auprès d'elle, partager avec lui, non seulement les joies, mais les chagrins; par-dessus tout, elle aspirait à sentir le regard de son mari se poser sur elle, quand elle tiendrait un petit enfant entre ses bras. A ce moment, les doutes, la jalousie, s'effaçaient devant la certitude du bonheur.

Surmontant son émotion, elle remit soigneusement en place la petite photographie, ferma le tiroir et quitta la pièce.

Elle descendit l'escalier d'un pas vif, traversa le hall et pénétra dans le petit salon donnant sur la terrasse... Elle avait hâte de retrouver Adam, de lui faire part de sa merveilleuse découverte, de lui avouer qu'elle lui rendait amour pour amour... Elle s'arrêta brusquement sur le seuil, comme pétrifiée, étouffant un cri de terreur... Au fond de la pièce, Gault se tenait debout, le visage contracté, les poings serrés; à l'autre extrémité, adossé aux hautes portes-fenêtres donnant sur le jardin, se dressait Prescott, les yeux injectés de sang et braquant un revolver sur Gault.

— Vous avez compris ?... Non seulement j'exige que vous me preniez à l'usine, mais aussi d'être nommé contremaître. Donnez-moi votre parole sinon je tire !

Avant que Gault n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Lindsay se précipita sur lui et l'entoura de ses bras en criant :

— Dites oui, dites oui !

— Linney, éloignez-vous, laissez-moi ! répondit Adam en essayant en vain de dénouer les bras qui l'entouraient.

— Adam, répéta-t-elle, dites oui, promettez-lui de le contenter en tout... pour l'empêcher de tirer.

— Je ne puis pas, répondit-il d'une voix rauque.

— Même si je vous le demande ? Même si je vous supplie de le faire pour moi ? Adam, je vous aime plus que tout sur la terre !

Gault se pencha pour lire dans les yeux égarés de Lindsay.

—Est-ce bien vrai, Linney, que vous m'aimez ?

— C'est la vérité même, Adam. Pour moi, je vous en conjure, dites oui !

— Je ne puis pas... Ne comprenez-vous pas, ma chérie, que cela ne m'est pas possible ?

— Vous ne pouvez pas ?... Quand je vous le demande ?... Adam, si vous m'aimez, vous le pourrez.

La voix de Prescott résonna de nouveau :

— Pour la dernière fois, Adam Gault, voulez-vous faire comme je vous le dis ?

Gault, d'un geste brusque desserra l'étreinte de Lindsay et, d'une violente poussée, l'éloigna de lui, puis il dit, avec une énergie décuplée par la fureur :

— Non !... Et que le diable vous étouffe !

Soudain, une vive lueur sillonna l'air, une détonation retentit et la chambre se remplit de fumée.

La seconde suivante parut à Lindsay durer éternellement... Prescott avait tiré... Dès que la fumée se fut dissipée, elle tourna la tête du côté de Gault et constata que celui-ci était toujours debout à la même place et regardait fixement du côté de la fenêtre... Ses yeux suivirent la même direction et, à sa grande surprise, elle aperçut Prescott étendu tout de son long sur le parquet et poussant des gémissements. Gault traversa la pièce et Lindsay le suivit en chancelant.

L'instant d'après les visages effrayés des domestiques apparurent dans l'entre-bâillement de la porte. Les questions s'entre-croisaient.

— Adam, êtes-vous blessé ? murmura Lindsay.

— Non, répondit-il brusquement, mais Prescott paraît l'être, ajouta-t-il en s'agenouillant auprès de celui-ci.

L'ouvrier congédié soutenait avec peine sa main droite d'où le sang coulait abondamment. Le domestique de Gault s'avança et dit :

— Puis-je être utile, monsieur ?

Gault examina soigneusement la main blessée et constata qu'il n'y avait rien d'alarmant. Puis, il dit d'un ton cassant :

— Occupez-vous de calmer les domestiques, téléphonez au docteur, faites préparer une chambre pour Seth Prescott et recommandez la discrétion autour de vous.

— Bien, monsieur, répondit l'homme en se retirant, suivi des autres domestiques.

— Qu'est-il arrivé? demanda Lindsay.

— Je ne parviens pas à me l'expliquer. Il ne nous manquait plus que cela. Ce drame va encore aggraver la situation.

— Ce n'est donc pas vous qui avez tiré, Adam ?

— Je n'étais pas armé.

— Alors, qui a tiré ?

Un léger bruit, provenant du jardin, leur fit tourner simultanément la tête. Sur le seuil, la mince silhouette de Mrs Sheridan se détachait contre l'ombre de la nuit qui tombait : son visage était pâle, et dans sa main, elle tenait un revolver encore fumant. A ses côtés, Harry Livington jetait un regard anxieux dans la pièce.

— Adam, l'ai-je tué ? cria Mrs Sheridan d'une voix aiguë et affolée.

— C'est donc vous ! dit Gault. Non, personne n'est mort. Une simple blessure superficielle. Allons, Prescott, un peu de courage ! Il n'y a pas grand mal.

Malgré ces encouragements, Prescott continuait à gémir.

— Linney, donnez-moi un peu d'eau bouillante et de l'iode, ajouta Gault.

Lindsay partit en courant et, pendant ce temps, Livington apporta un verre de cognac qu'il fit avaler à Prescott. Puis, les deux hommes soulevèrent le blessé et l'étendirent dans un fauteuil : celui-ci se plaignait maintenant comme un enfant.

—Ma main me brûle... Il me semble que je suis en feu... J'avais bien averti Milly que tout cela finirait mal, mais elle n'a rien voulu entendre...

Lindsay arriva alors avec une cuvette d'eau bouillante et des bandes de toile. Le blessé, qui avait retrouvé un peu de calme, se laissa panser sans protester.

Pendant que Lindsay procédait à cette opération, le docteur fut introduit et le blessé reçut les soins les plus éclairés. Le praticien confirma qu'il n'y avait rien de grave, conseilla de mettre Prescott au lit et annonça qu'il reviendrait l'examiner tard dans dans la soirée.

Aussitôt après le départ du médecin, Gault et Livington portèrent le blessé dans la chambre qui lui était destinée; avec la meilleure grâce du monde, Livington s'offrit à le déshabiller et le coucher.

Gault revint donc seul sur le lieu du drame : Mrs Sheridan était toujours à la même place, contemplant, avec des yeux exorbités, l'arme homicide. Gault s'approcha d'elle et lui retira doucement le revolver de la main, puis il l'embrassa de tout cœur.

— Tout a bien tourné, ajouta-t-il. Prescott n'est que légèrement blessé: c'est le choc qui l'a fait tomber... Petite maman, pourrai-je jamais vous témoigner ma reconnaissance ?

— Il... il allait tirer sur vous, n'est-ce pas ? demanda Mrs Sheridan.

— Il m'en menaçait, en tout cas, et, comme il était ivre et surexcité à l'extrême, il aurait très probablement mis sa menace à exécution.

— Il pouvait vous tuer, Adam.

— Evidemment, si je n'avais pas eu une petit maman si débrouillarde. Je ne me doutais pas que vous aviez tant de présence d'esprit et de jugement, moins encore que vous étiez un as au pistolet.

Soudain, l'héroïne du jour se laissa aller dans les bras de Gault et se mit à sangloter comme un enfant effrayé.

— Présence d'esprit, jugement... répéta-t-elle. Vous paraissez croire, Adam, que je l'ai fait exprès.

Ne sachant que répondre, Gault se contenta de lui caresser l'épaule affectueusement pour essayer de la calmer.

— Je revenais du jardin avec Harry, reprit Mrs Sheridan d'une voix entrecoupée par l'émotion. En arrivant devant la porte vitrée, je me rendis compte d'un coup d'œil de ce qui se passait; Harry, qui marchait à mon côté en lisant une lettre, ne s'aperçut de rien... Je savais qu'il avait un revolver dans sa poche, je m'en emparai et...

— Et vous avez tiré dans la direction de la main qui tenait le revolver... Bien visé, ma foi.

— Je n'ai pas précisément tiré, rectifia la courageuse petite femme... Le coup est parti tout seul.

— Tout seul ? répéta-t-il.

—Oui, je n'y étais pour rien... Oh ! Adam, j'aurais bien pu le tuer!

Gault demeura un instant silencieux en évoquant les complications tragiques qui auraient pu résulter de l'intervention instinctive de sa belle-mère. Puis il reprit en riant, avec un véritable soulagement :

— Peut-être, mais rappelez-vous qu'il aurait pu me tuer si vous n'aviez pas visé si juste, les yeux fermés.

Cette assurance réconforta Mrs Sheridan, qui décida d'aller s'habiller.

Comme elle sortait de la pièce, elle croisa Lindsay.

— Mère, s'écria celle-ci d'une voix émue, en entourant Mrs Sheridan de ses bras et en l'embrassant tendrement . . . Je vous suis si reconnaissante ! . . .

— Il n'y a pas de quoi, ma chérie. Comment va Prescott ?

— Beaucoup mieux. Harry m'a dit qu'il dormait comme un enfant . . . Mère, je ne savais pas que vous étiez si habile au pistolet. Où avez-vous pris des leçons ?

— Ma chérie, demande-le à ton mari: il te fournira toutes les explications, répondit Mrs Sheridan en riant.

Qnand ils furent seuls, Lindsay s'approcha de son mari, les mains tendues, mais l'expression du visage de Gault arrêta sur ses lèvres les mots qu'elle allait prononcer.

— Adam, balbutia-t-elle.

— Quoi, Linney ? demanda-t-il avec une froide politesse.

— Rien, rien, dit-elle vivement . . . Mère a été étonnante, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle avec un embarras visible.

— Elle m'a tout simplement sauvé la vie.

— C'est ce que je voulais dire. Je n'avais pas idée que maman fût douée de tant de sang-froid.

Lindsay attendait que Gault fît une avance . . . Comme il se taisait, elle finit par dire, en retenant avec peine ses larmes :

— Nous pourrions maintenant monter nous habiller, il me semble ?

— En effet . . . Avez-vous recommandé aux domestiques de ne pas ébruiter l'affaire ?

— Oui, je leur ai dit que Prescott, ayant commis son abominable attentat sous l'influence de l'alcool, vous le considérez irresponsable. J'ai insisté sur votre désir d'éviter un scandale et j'ai fait appel à leur discrétion. Est-ce bien, ainsi?

— Parfait. Ils sont tous au courant de l'ivrognerie de Prescott.

Il se dirigea alors vers la porte. Elle le suivit, ne pouvant pas croire qu'il la quittait sans faire une allusion à ce qui s'était passé entre eux. Elle tendit la main et lui saisit le bras, en murmurant :

— Adam, n'avez-vous rien à me dire ?

— Que puis-je dire ? répondit-il en la regardant d'un œil impassible.

— Il me semblait . . .

Puis elle ajouta, d'un seul trait :

— Adam, ne croyez-vous donc pas maintenant que je vous aime ? . . . Ne vous l'ai-je pas avoué?

— Je n'y ai pas attaché d'importance, répondit-il.

— Adam, qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi êtes-vous si cruel ?

— Je n'ai pas l'intention de me montrer cruel, mais je souffre.

— Que vous ai-je fait ? répéta-t-elle. Je vous ai dit la vérité, Adam; ne désirez-vous donc plus mon amour ?

— Je désirais passionnément votre amour quand je croyais que vous me feriez le don spontané de vous-même, mais je n'y tiens pas au prix où vous me l'offrez.

—Quel prix ?

—N'avez-vous pas fait miroiter votre amour pour obtenir que je trahisse mes devoirs de chef ? Pour obtenir que j'abandonne l'avenir de " Gault et Cie " à un ivrogne invétéré ? Vous m'avez supplié de céder à l'intimidation de Prescott, en me promettant votre amour pour prix de ma lâcheté . . .

— Adam ! J'étais terrifiée. Je ne savais pas ce que je disais. Au danger mortel que vous couriez, j'ai mesuré la force de mon amour. Adam, soyez juste.

Il revint sur ses pas et la regarda bien en face.

— Je suis attaché à " Gault et Cie " de toutes les fibres de mon être, dit-il en pesant chaque mot. J'ai concentré mon effort physique, ma pensée, pour édifier cette puissante entreprise. Je m'intéresse au sort de chacun de mes ouvriers et, sauf le petit nombre d'entre eux que Prescott a réussi à débaucher, ils ont confiance en moi. Vous m'avez proposé de faire litière de leurs intérêts . . . J'ai bien failli succomber à la tentation.

— Cette idée n'a jamais traversé mon esprit, Adam. Je n'avais pas envisagé un marchandage . . . Je venais de découvrir que je vous aimais de toute mon âme et j'accourais pour vous le dire . . . Quand j'ai aperçu ce misérable qui vous tenait sous la menace de son revolver, je n'ai plus eu qu'une pensée : sauver l'homme que j'aimais passionnément.

Elle baissa la tête pour cacher son émotion; Gault demeura impassible.

— Quel que soit mon dévouement pour " Gault " il ne peut être mis en balance avec mon amour pour vous. Le sachant, vous avez cherché à profiter de ce sentiment. Je n'ai que faire d'un amour, continua-t-il durement, qui, au lieu de m'inciter à rester fidèle à mes devoirs, s'applique à m'en détourner.

Ils demeurèrent quelques instants silencieux en face l'un de l'autre. Puis Lindsay répondit, en s'efforçant de parler avec autant de froideur que lui :

— Et moi, je souhaite un amour qui soit capable de comprendre la force et la faiblesse d'un cœur humain, du cœur d'une simple femme.

En réalité, ce n'était pas tant la conduite pusillanime de Lindsay qui avait irrité Gault, mais bien le sentiment d'avoir, pendant quelques instants, été sur le point de céder à la tentation.

Ils se quittèrent sans ajouter un mot. L'enquête concernant les circonstances de l'attentat de Prescott et sa blessure aboutit rapidement, Gault refusa de porter plainte contre le vieil ouvrier et personne d'autre ne fut mis en cause. Mrs Sheridan, de son côté, fut interrogée et elle fournit des explications satisfaisantes sur la spontanéité de son geste devant le danger couru par son gendre.

Pendant ce temps, Prescott était toujours hospitalisé dans la maison de Gault, où il était traité comme un ami et un bienfaiteur de la famille. Son état de santé s'améliorait rapidement, mais les remords le rongeaient.

— Je n'aurais jamais commis cette mauvaise action, dit-il un jour à Gault qui était venu prendre de ses nouvelles, si Milly ne m'y avait pas poussé. Quand j'ai bu, je suis porté à voir rouge.

— Dans ce cas, Prescott, renoncez pour toujours à la boisson, dans votre propre intérêt.

— Quand l'alcool s'empare de vous, monsieur, ce n'est pas facile de lui échapper.

— Si vous vous tenez à vos résolutions, vous reprendrez votre place à l'usine. Dans le cas contraire, je resterai inflexible.

— Milly m'a poussé à bout, monsieur. Elle m'encourageait à boire, me fournissait de l'argent . . . Elle m'excitait de toute manière, m'affirmant que vous aviez des torts graves envers elle . . . Oui . . . elle m'a dit . . .

— Je sais qu'elle a répandu des calomnies sur mon compte, interrompit Gault.

— Je la croyais quand j'avais bu. Je suis fier de Milly, monsieur. Elle a toujours été une fille dévouée jusqu'à présent. C'est votre mariage qui a changé son caractère : quand elle

Gilbey's LONDON DRY Gin

En vente partout au Canada
W. & A. GILBEY, LTD. Londres, Ang., New Toronto, Ont.

Bon Marché et Distrayant !

. . . ce que nos lectrices nous réclament depuis longtemps : de quoi faire de la broderie et du piqué.

Il nous fait plaisir de pouvoir offrir cette aubaine à toutes les lectrices de notre magazine LA REVUE POPULAIRE — à toutes sans distinction, abonnées ou non. Une boîte de 800 PATRONS de broderie de tous les genres imaginables pour 44 cents, — *plus* 12 cents pour emballage et les frais d'expédition par la poste dans toutes les provinces du Canada.

Un procédé tout nouveau de patrons décalquables à l'eau — et non pas au fer chaud

Tout ce que vous avez à faire, c'est d'appliquer sur votre tissu le dessin que vous voulez décalquer; d'humecter un linge avec une petite éponge et de l'appliquer sur le dos du patron; ensuite de passer sur ce linge avec le dos d'une cuiller en argent. Le dessin ou motif se reproduit immédiatement sur votre tissu.

Les patrons ordinaires ne servent généralement qu'une fois. Ceux-ci peuvent durer très longtemps et vous servir plusieurs fois. Ces 800 patrons sont présentés sur de grandes feuilles de 24 par 36 pouces.

Nous recommandons tout particulièrement à nos lectrices d'acheter, pour leurs travaux de broderie, les fils à broder et tous autres produits des annonceurs de LA REVUE POPULAIRE.

PROCUREZ-VOUS SANS TARDER VOS 800 PATRONS

par la poste ou à nos bureaux

C'est pour répondre aux demandes pressantes de ses fidèles lectrices que LA REVUE POPULAIRE a décidé de se procurer ces patrons et de les mettre à la portée de toutes, à un prix vraiment exceptionnel.

Découpez le coupon ci-dessous, que vous présenterez à nos bureaux ou nous expédierez par la poste, avec l'argent.

COUPON A PRESENTER

J'accepte avec plaisir votre offre spéciale d'un étui merveilleux contenant plus de 800 Patrons de Broderie décalquables à l'eau. Cet étui me coûtera 44 cents si je passe le prendre à vos bureaux, avec ce coupon.

Nom .....

Adresse .....

Localité .....

Aux personnes qui ne peuvent passer à nos bureaux, nous expédierons ces 800 patrons par la poste, sur réception du présent coupon et de 56 cents, — 44 cents pour les Patrons et 12 cents pour les frais d'emballage et d'expédition.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

a appris cette nouvelle, j'ai cru qu'elle deviendrait folle... Puis, elle a commencé à faire des allusions continuelles à la manière dont vous l'aviez traitée... Elle m'a suggéré que vous m'empêchiez d'occuper une situation meilleure à l'usine, prétendant que vous nous mainteniez tous au même niveau, de crainte que l'un d'entre nous ne prît votre place. Peu à peu, j'ai accumulé en moi des griefs et j'ai commencé à faire de la propagande parmi les hommes. La plupart refusaient de m'écouter, mais un certain nombre d'entre eux ont pris fait et cause pour moi.

Confortablement installé dans un fauteuil, une couverture sur les jambes, le vieil ouvrier mesurait son ingratitude.

— Ah ! monsieur, comment ai-je pu me comporter aussi mal avec vous ? gémit-il.

— C'est bien, Prescott, mais vos larmes de repentir ne m'auraient pas rappelé à la vie si j'avais reçu la balle dont vous me menaciez. Je suis prêt à vous pardonner à condition que vous me promettiez de ne pas recommencer. Les regrets et les remords ne suffisent pas, il faut changer du tout au tout... J'avais de l'affection pour vous, Seth. Je n'ai pas oublié qu'à mes débuts, vous étiez toujours prêt à m'encourager et à me réconforter, mais il n'y a pas d'illusion à se faire, votre conduite a creusé un fossé entre nous: vous avez cherché à m'atteindre personnellement et dans l'œuvre de ma vie... Si je ne me trompe, vous avez versé dans le cœur de mes ouvriers des ferments de révolte dont les effets ne peuvent être prévus. Vous avez été assez malin pour faire naître cette agitation, mais il n'est peut-être pas en votre pouvoir d'y mettre un terme.

— Indiquez-moi ce que je peux faire, monsieur, dit Prescott, pour calmer les esprits, et je vous obéirai aveuglément.

— Eh bien, répliqua Gault, arrangez-vous à prouver aux mutins que vous les avez induits en erreur. Ils vous ont suivi dans votre folle équipée; peut-être parviendrez-vous à les faire renoncer à leurs injustes revendications.

CHAPITRE XV

A travers la table, Gault contemplait sa femme... Elle s'en aperçut et ils échangèrent un long regard. Ils se sentirent soudain, l'un et l'autre, plongés dans l'atmosphère du bonheur, d'un bonheur où l'inclination réciproque se double d'une parfaite compréhension mutuelle et que, seul, le véritable amour rend possible sur terre. A partir de ce moment, des fils invisibles relièrent leurs deux cœurs et, sur cette chaîne d'amour, allait s'enrouler la trame radieuse de leur intimité conjugale.

Quand on passa au salon, Livington, qui n'avait pas la moindre idée de l'état d'exaltation où se trouvaient Gault et Lindsay, attira l'attention de son patron sur une affaire en cours et les deux hommes s'enfermèrent pour une heure dans le bureau.

Pendant ce temps, Lindsay prit un livre et affecta de s'absorber dans la lecture; puis elle se mit au piano : elle joua et chanta alternativement; mais, malgré ses efforts, elle ne parvenait pas à fixer son attention. Finalement, elle monta dans sa chambre; pour s'occuper, elle mit machinalement de l'ordre dans ses armoires. En ouvrant sa garde-robe, elle aperçut la toilette de voile blanc mat qu'elle portait le soir de sa rencontre avec Gault. Elle la manipula avec des doigts tremblants et, obéissant à une impulsion subite, elle enleva sa robe pour revêtir cette toilette à laquelle se rattachaient tant de souvenirs.

Elle se regarda alors dans la glace... La vision de son image la ramena brusquement à quelques mois en arrière, mais maintenant les yeux bleus, dont elle contemplait le reflet, brillaient d'un éclat qu'elle ne leur connaissait pas; une teinte rose avivait ses joues et ses lèvres entr'ouvertes frémissaient d'un espoir nouveau. C'était la même femme qui revêtait la même toilette, mais elle différait du tout au tout de la jeune fille au regard dur, à la bouche serrée, qui, pour se venger d'une déception, tentait un honteux marchandage... Depuis cette soirée, il semblait à Lindsay que des siècles s'étaient écoulés.

A bout de patience, elle traversa la pièce, ouvrit la porte et se pencha au-dessus de la rampe... Un bruit de voix dans le hall parvint jusqu'à elle. Les deux hommes se disaient bonsoir. Quelques instants après Gault gagna sa chambre d'où Lindsay le vit bientôt ressortir et s'engager dans le couloir qui conduisait à la porte du jardin. En même temps, une odeur de cigare monta jusqu'à elle.

Lindsay courut dans sa chambre, enfila un manteau et descendit l'escalier sans faire de bruit.

Quand elle arriva à la porte ouvrant sur le jardin, Gault se tenait debout, au pied de l'escalier de fer formant perron. Lindsay, immobile sur la première marche, regardait son mari sans essayer d'attirer son attention. La pleine lune glissait à l'horizon et baignait le jardin d'une lumière irréelle.

Comme s'il avait eu l'intuition de la présence de Lindsay, Gault tourna lentement la tête et son regard s'arrêta sur elle... D'un mouvement insensible, Lindsay fit glisser de ses épaules le souple manteau garni de fourrure et sa silhouette se détacha contre le fond obscur, identique à celle qu'il avait aperçue, à la porte du salon, le premier soir.

Et Gault reconnut la gracieuse apparition. Jetant son cigare, il eut un rire ému et répéta la question qu'il lui avait posée :

— Etes-vous Mme Sheridan ?

Elle lui sourit tendrement et répondit :

— Je suis Mme Adam Gault... Et, pour aucune considération au monde, je ne voudrais changer de nom.

Il fit un pas en avant, mais, plus vive que lui, elle descendit en courant les marches et se jeta dans les bras d'Adam.

— Vous n'en aurez jamais l'occasion, ma bien-aimée, murmura-t-il. Je ne vous lâcherai plus.

— Vous êtes resté bien longtemps enfermé avec Harry. Ne pouvez-vous donc jamais détacher votre esprit de vos affaires ? dit-elle en levant vers lui un visage radieux.

— Livington ne connaît pas de trêve. Il tenait absolument à me soumettre un dossier.

— Et pendant ce temps, vous n'avez pas pensé à moi une seule fois ?

— Une fois, deux fois, trois fois... répondit-il.

— Alors, Adam, il n'est pas possible que vous n'ayez pas été distrait.

— En effet, contre mon habitude, je n'ai pas examiné attentivement des papiers d'affaires. Voilà ce que vous avez fait de moi, ma douce.

— Mais, murmura-t-elle, n'avez-vous pas repoussé un amour qui vous détourne de " Gault & Cie " ?...

Il la fit taire par un baiser.

— C'est merveilleux, au contraire, de pouvoir parfois oublier l'existence de " Gault " !... D'ailleurs, je n'ai jamais parlé d' " oubli ", mais de " trahison ".

— J'ai été lâche, voilà tout. J'étais tellement terrifiée de vous voir menacé de mort au moment même où je venais de découvrir que je vous aimais passionnément.

— Ma douce, vous souhaitiez un amour qui comprenne tout... Eh bien, je crois que j'ai compris : j'aime une créature vivante, avec ses faiblesses et ses contradictions, et non plus la femme artificielle dont j'avais fait mon idéal.

— Et comme, faute de mieux, vous vous contentez de moi.

— Ma chérie, maintenant que je vous vois telle que vous êtes, vous éclipsez tout ce que j'avais rêvé.

Ils se sourirent mutuellement, puis, après un silence, Lindsay dit:

—En tout cas, vous n'avez pas profité de votre liberté pour venir me retrouver. Vous vous êtes réfugié ici, avec l'intention de fumer un cigare... Vous n'avez certainement pas témoigné un grand empressement, ajouta-t-elle en lui jetant un regard malicieux.

— Ma bien-aimée, je sentais mon sang courir plus vite dans mes veines, mon cœur battre plus fort dans ma poitrine; j'éprouvais le besoin du contact de l'air de la nuit pour rafraîchir mes tempes brûlantes; je voulais me recueillir pour me rendre compte où nous en étions exactement.

Lindsay appuya sa tête sur l'épaule de Gault, et, tout en contemplant vaguement la nuit qui enveloppait le jardin, elle murmura :

— Moi aussi, Adam, je vous aime avec vos vertus, vos fautes, votre force et votre faiblesse.

Puis, glissant son bras autour du cou de son mari, elle rapprocha leurs deux visages et reprit :

— La question Milly n'existe plus. Si vous aviez embrassé une centaine d'autre femmes avant moi, je me considérerais toujours la première. Je ne puis comprendre comme j'ai été si mesquine. Dès que j'ai compris combien je vous aimais, tout nuage a disparu de mon horizon, ajouta-t-elle dans un souffle.

♠

L'hiver avait pris fin et le printemps, encore une fois, céda sa place à l'été. Par une chaude journée d'août, Lindsay pénétra, d'un pas hésitant, dans le cabinet de travail de son mari : celui-ci était assis à son bureau, apparemment occupé à écrire... Toutefois, sa plume, en général si alerte, se mouvait avec lenteur, comme si Adam était absorbé dans une méditation.

Lindsay s'approcha du bureau sur la pointe des pieds... Gault tourna la tête; en apercevant sa femme, il rougit légèrement, puis il recouvrit, de sa large main, les mots qu'il venait de tracer. Lindsay se pencha par-dessus l'épaule de son mari et demanda, en souriant.

— Quel est ce mystère ?

Elle saisit alors la main de Gault et la souleva... Dès qu'elle eut déchiffré l'inscription, elle poussa un petit cri et pressa contre sa poitrine la large main qu'elle tenait encore... Sur la feuille blanche, elle avait lu ces trois mots, écrits en caractères gothiques :

GAULT ET FILS

Ils demeurèrent quelques instants immobiles, sous l'empire d'une émotion intense.

Puis Lindsay entoura de ses bras le cou de Gault et balbutia :

— Adam chéri... J'étais venue pour vous dire...

Gault interrogea anxieusement sa femme du regard.

— Que vouliez-vous me dire, ma douce ?

Pour toute réponse, Lindsay posa le doigt sur le troisième mot de la raison sociale.

Blottie contre Gault, elle écoutait avec ravissement l'action de grâce qui montait aux lèvres de celui-ci; elle avait conscience de posséder maintenant de nouveaux titres à l'amour de son mari, des titres qui confèrent à la femme et à l'épouse une place privilégiée dans le cœur d'un homme.

Penché sur le doux visage, Gault découvrit au fond des grands yeux bleus des profondeurs inconnues; il contemplait, avec vénération, la jeune créature en qui s'élaborait le mystère de la vie.

♠

L'année suivante, un soir d'octobre, Gault était assis au coin de la cheminée, en face de sa femme qui tenait sur ses genoux un garçon joufflu. Le cœur débordant d'amour et de gratitude, il demanda avec un rire joyeux, en étendant la main vers elle:

— Amour ? ma douce... ou haine?

Lindsay se leva pour se rapprocher de son mari... Puis, par-dessus la petite tête auréolée de boucles d'or, elle appuya, pour toute réponse, ses lèvres sur celles de Gault.

FIN

LE MOIS PROCHAIN

Un Mari Tombé du Ciel

Un beau roman d'amour complet

par Magali

ILLUSTRÉ PAR PAUL L. RABUT

Existe-t-il une littérature canadienne-française ?

(Suite de la page 8)

de France", ne parlent du Canada que pour relater des ouvrages comme ceux de Louis Hémon, de Marie Le Franc et du Père Le Jeune, qui sont, par hasard, trois Bretons. A ne jamais rien trouver d'autre au sujet du Canada dans les grands journaux européens qui suivent assidûment le mouvement des lettres française hors de France, il est assez juste qu'on hésite à se prononcer sur l'existence d'une littérature canadienne-française. Pourtant, M. David connaît mieux que quiconque la quantité d'ouvrages dont se compose et dont s'augmente d'un mois à l'autre la bibliothèque de sa province; il sait singulièrement que le flot littéraire ne se tarit point, puisqu'il n'en est pas un filet qui ne passe à ses pieds. Aussi le croirais-je tenté, dans un accès de confiance, d'opposer, au paradoxe de nos négateurs, des paradoxes tout aussi péremptoires pour démontrer, à la façon d'André Thérive, que la littérature canadienne-française pourrait bien être une littérature morte et qui, à ce titre même et à l'instar d'une langue morte, a chance de vivre immortellement.

Aussi bien conviendrait-il, en reprenant le débat, d'établir une distinction préalable. Il existe des littératures qui n'existent plus, ou, si l'on préfère, ont cessé de jaillir, et qui néanmoins continuent à exercer la meilleure influence sur la postérité, et demeurent un monument impérissable des peuples qui les ont créées; témoin la littérature latine du siècle d'Auguste. Il en est d'autres qui existent dans le présent et n'ont guère d'ascendance : témoin la littérature de nos voisins américains. Quand on demande si la littérature canadienne-française existe, comme cela semble devenir un sport provincial, on pourrait donc préciser ce qu'on prétend affirmer ou nier : nos acquêts dont le total s'aperçoit, sauf erreur, à l'œil nu, ou le courant qu'on peut suivre au temps que nous vivons et dont il est loisible, sans aucun doute, de sonder la profondeur ou de jauger le débit.

N'importe qui peut tirer de notre bibliothèque, pour confondre les sceptiques, certains ouvrages qu'à moins de pousser le préjugé jusqu'au crétinisme, il sied de tenir pour supérieurs. Mais combien faut-il d'hirondelles pour faire le printemps ?

—— o ——

La société d'étude et de conférences

(Suite de la page 7)

Montréal, les Révérends Pères Forest, Voyer et Lamarche, le Frère Marie-Victorin. Parmi les laïques : MM. Olivar Asselin, Edouard Montpetit, le docteur Léo Parizeau, Victor Doré, Jean Chauvin, Léon Lorrain, Léo-Pol Morin, Claude Melançon, Alfred DesRochers et Paul Gouin. Parmi les conférencières : Mmes LaSalle-Leduc et Martine Duguay, Mlles Marie Lefranc, Hélène Grenier, Annette Doré et Edmée Hone.

A la fin de chaque année a lieu l'élection des membres du comité pour l'année suivante. Celui de 1936-37 est composé comme suit : Présidente : Mme Roméo Boucher, première vice-présidente : Mme Martine Duguay, deuxième vice-présidente : Mlle Jeanne LaRocque, secrétaire : Mlle Annette Doré, trésorière : Mlle Jeanne-Aimée Leduc.

La Revue Populaire

29e année, No 9

Montréal, Septembre 1936

SOMMAIRE

	Page
Les Conseils de Francine	4
Haïti-Canada *par* Philippe Cantave	6
La Société d'étude et de conférences *par* Thérèse Fournier	7
Existe-t-il une littérature canadienne-française ? *par* Louvigny de Montigny	8
Propos sur la langue française *par* Paul Morin	9
La Surenchère de la Vitesse *par* Fernand de Verneuil	10-11
La mode chez les étoiles du cinéma	12
Le Foyer du Parfait Liseur	13
Notre Roman Complet : **L'Ombre sur le Bonheur** *par* Concordial Merrel	14
Notre Poésie :	
Un jour de Soleil *par* Isabelle Genest	18
L'Eclairage à la Maison	27
Travaux au Crochet	28
La mode :	
Robes et ensembles pour la promenade et toilettes pour le retour à l'école	29-30-31
Notre Album de Vedettes	25
Les Mots Croisés	34
La Bonne Cuisine *par* Hélène Chagnon	58

NOTRE PROCHAIN ROMAN :

UN MARI TOMBE DU CIEL

par MAGALI

LA REVUE POPULAIRE

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Editeurs-Propriétaires

975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Tél. : PLateau 9638*

ABONNEMENT :

Canada : Un an $1.50 — Six mois .75

Etats-Unis: Un an $1.75 — Six mois .90

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A B. C.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd. 1879.

Mme J. A. LEVAQUE

Trésorière de l'Alliance Canadienne pour le Vote des Femmes du Québec. Nous avons reproduit cette photo comme étant celle de Mme J. A. Lévesque et nous tenons à corriger ici notre erreur.

Astrologie : GRAPHOLOGIE CELESTE

On peut améliorer son sort si on connait ses moyens d'action et si on sait utiliser les forces qui sont en soi et autour de soi.

CONDITIONS INDISPENSABLES

Il sera répondu à 1 question, par voie de la Revue, moyennant 25 sous pour frais de recherches. — Mentionnez année, mois et jour de naissance, mariage, veuvage, de chacune des personnes en cause.

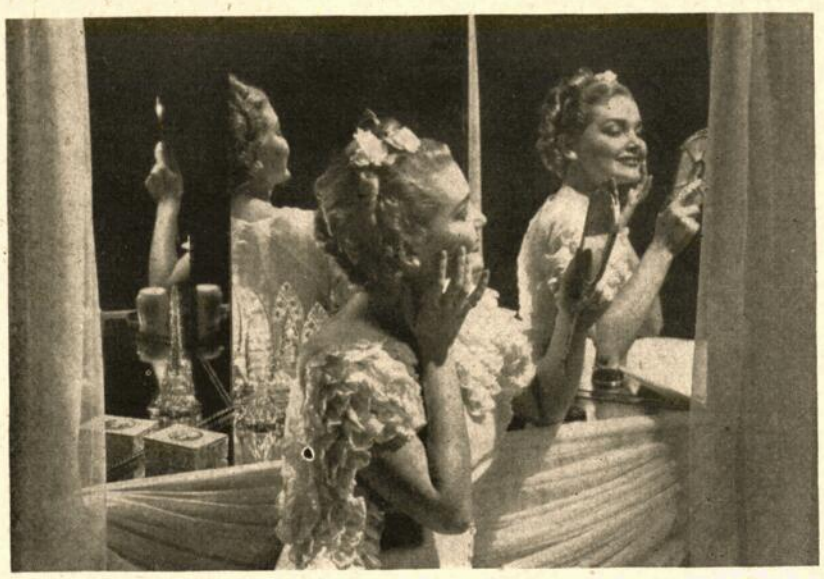
Les 3 questions à 50 sous ainsi que le tableau complet des influences d'une année, à $1.00 seront envoyés directement. Une enveloppe adressée et affranchie est exigée. — Nos prévisions ne dépassent pas l'année.

Nous continuons aussi notre service graphologique (étude du caractère par l'écriture) aux prix réduits de l'été, soit 10 sous pour un abrégé publié dans la Revue et 50 sous pour analyse détaillée.

Toute consultation et remise d'argent doit être faite à

LAURE DE PALMA
La Revue Populaire
975, de Bullion, Montréal.

Faute d'espace, nous devons remettre au mois prochain la reproduction des douze études graphologiques qui devaient passer dans le présent numéro. Avis à Clairette, Polaire, Sioux, Fleur sauvage, Georges C., Tom Boy, Jacqueline, P. M., Cœur brisé, Phoébé, Jeanne R. et G. T. B.



Photos John H. Woodbury Limited

Il est d'opinion courante que les microbes sont la cause fréquente de boutons et de vilaines imperfections cutanées. Quoique certains boutons soient attribuables à l'état général de l'organisme, les boutons dus aux microbes sont excessivement fréquents. Pour prevenir cela, il est bon de recourir aux crèmes à l'abri des microbes.

Les Conseils de Francine

(Suite de la page 4)

livres dès le début de l'année, ensuite, le premier contact que l'écolier prend avec ses maîtres, avec ses camarades, avec les habitudes de la maison où il est appelé à vivre pendant la plus grande partie de l'année, n'est jamais du temps perdu. Arriver à l'heure, dès le premier jour, c'est montrer que l'on comprend la valeur d'un règlement et la nécessité de s'y soumettre. C'est habituer un enfant à ne pas se croire un être d'exception, mais à faire comme ses camarades. En somme, c'est ce que presque tous les enfants désirent: ne pas se singulariser, marcher dans le rang.

Les quelques jours qui précèdent la rentrée sont aussi employés à la confection du trousseau de l'écolier ou de l'écolière. Il serait long d'énumérer ici tous les morceaux dont il se compose et ce serait, en outre, superflu, puisque les maisons d'éducation se chargent d'en fournir la liste aux parents. Recommandons-leur seulement de s'y conformer et aussi de ne fournir aux jeunes élèves que des vêtements solides et pratiques. Remarquons en passant que les chemises de nuit sans manches et en crêpe de Chine, que les bas de soie ou de chiffon sont des articles de luxe qui ne conviennent pas à une pensionnaire. Vos filles auront l'occasion d'en porter quand elles seront sorties du couvent. Rien ne presse.

Pour les élèves externes qui fréquentent des écoles où l'uniforme n'est pas de rigueur tous les jours, les toilettes les plus simples et les moins voyantes sont celles qui conviennent le mieux. Il n'est jamais bien élevé de chercher à éblouir ses compagnes ni de leur rappeler sans cesse qu'on possède une fortune supérieure à la leur.

" Ovaltine " à l'Exposition Royale

Lors de la dernière Exposition royale de Bristol, (Angleterre) le troupeau de vaches Jersey appartenant à la compagnie Ovaltine a continué la série de ses triomphes; il a remporté neuf prix.

Le troupeau a obtenu déjà 52 récompenses aux grandes expositions de cette année en Angleterre. Depuis 1933, il a été victorieux 349 fois, ce qui est un véritable record.

Tous ses succès démontrent sans conteste que Ovaltine ne néglige rien pour assurer la supériorité de son produit. Sa firme de King's Langley, en Angleterre, est désormais reconnue comme la plus riche en vaches laitières. La même attention est apportée au choix des volailles; les œufs provenant de poules de marque subissent un examen des plus rigoureux. Avec de tels produits de base, Ovaltine ne peut faire autrement que d'employer le meilleur extrait de malt. Il en résulte donc que Ovatine constitue le plus puissant des reconstituants, en même temps que le plus savoureux des breuvages.

Travaux au Crochet

(Suite de la page 28)

5e rang : 1 s.b. dans chacune des 3 s.b. suivantes, 1 gr. esp., 1 lacet, 1 gr. esp., 1 lacet, 1 gr. esp., 1 s.b. dans chacune des 2 s.b. suivantes, 1 esp., 5 p. de ch., tourner.

6e rang : 1 s.b. dans chacune des 3 s.b. suivantes, 1 lacet, 1 gr. esp., 1 lacet, 1 gr. esp., 1 lacet. 1 s.b. dans chacune des 2 s.b. suivantes, 1 esp., 5 p. de ch., tourner.

7e rang: 1 s.b. dans chacune des 3 s.b. suivantes, 1 gr. esp., 1 lacet, 1 gr. esp., 1 lacet, 1 gr. esp. 1 s.b. dans chacune des 2 s.b. suivantes, 1 esp., 5 p. de ch., tourner.

8e rang : Comme le 6e rang.

9e rang : Comme le 7e rang.

10e rang : Comme le 6e rang.

11e rang : Comme le 7e rang.

12e rang : 1 s.b. dans chacune des 3 s.b. suivantes, 5 s.b. dans l'espace des 5 p. de ch., 1 s.b. dans la s.b. suivante, 3 p. de ch., sauter 1 lacet, 1 s.b. dans la s.b. suivante, 1 lacet, 3 p. de ch., sauter 1 lacet, 1 s.b. dans la s.b., 5 s.b. dans l'espace des 5 p. de ch., 1 s.b. dans chacune des 3 s.b. suivantes, 1 esp., 5 p. de ch., tourner.

13e rang : 1 s.b. dans la s.b. suivante, 2 p. de ch., sauter 1 s.b., 1 s.b. dans la s.b. suivante 2 esp., 3 s.b. dans l'espace des 3 p. de ch., 1 s.b. dans la s.b., 1 gr. esp., 3 s.b. dans l'espace des 3 p. de ch., 1 s.b. dans la s.b., 2 esp., 2 p. de ch., sauter 1 s.b., 1 s.b. dans la s.b. suivante, 1 esp., 5 p. de ch., tourner.

14e rang : — 1 s.b. dans la s.b. suivante, 4 esp., 1 s.b. dans la s.b. suivante. s.b. dans l'espace des 5. p. de ch., 1 s.b. dans chacune des 3 s.b. suivantes, 5 esp., 5 p. de ch., tourner. Répéter depuis le 2e rang encore 8 fois puis tourner et travailler sur le côté du dernier carré.

Rang suivant : 1 s.b. dans la s.b. suivante, 4 esp., 1 s.b. dans l'espace, 1 s.b. dans la s.b. suivante, 2 s.b. dans l'espace, 1 s.b. dans la s.b. suivante, 2 s.b. dans l'espace, 1 s.b. dans la s.b. suivante, 5 esp., 5 p. de ch., tourner. Répéter depuis le 2e rang pour faire 4 carrés. Casser le fil. Faire un autre morceau pour correspondre et coudre ensemble.

Tirer une ligne à un ¼ de pouce du bord, tout le tour de la toile, faire un point de feston avec trois brins de fil No F. 589; couper ce qui dépasse de toile et coudre la dentelle au bord du feston.

Quand le napperon est terminé, finir le bord extérieur de la dentelle par 2 m.s. dans chaque espace. 5 m.s. dans l'espace des coins, 1 m.s. dans chacune des 9 s.b., et 1 m.s. dans les points de jointure.

ABRÉVIATIONS :

m. ..... maille
s.b. ..... simple bride
p. de ch..... point de chaînette
esp — espace : 2 points de chaînette et 1 simple bride
gr. esp. — grand espace: 5 points de chaînette et 1 simple bride.
lacet — 3 p. de ch., sauter 2 points, 1 maille simple dans le point suivant, 3 p. de ch. sauter 2 points, 1 s.b. dans le point suivant.

MATÉRIEL REQUIS :

4 balles de fil Blue Label Mercer-Crochet de Coats, No 20, F.610 (toile).

1 crochet d'acier à tricoter de Milward, No 3½ anglais ou No 7 américain.

Morceau de toile écrue de 16" x 9¾".

1 écheveau de Coton en Brins " Anchor " F. 589 (écru).

1 aiguille à broder " Gold Seal " de Milward, No 7.

Haïti – Canada

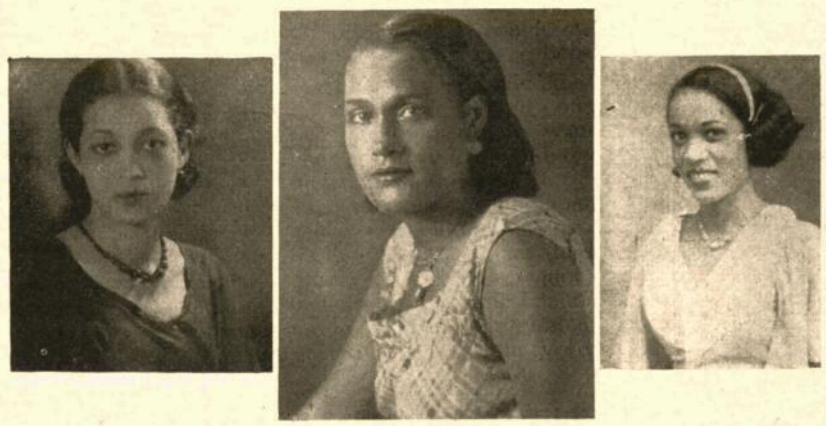
(Suite de la page 6)

Le Gouvernement de la République est démocratique et représentatif. Il est formé par trois pouvoirs : législatif, exécutif et judiciaire. Le Président actuel d'Haïti est son Excellence M. Sténio Vincent. C'est un grand patriote : il a eu le mérite de libérer notre pays de la tutelle des Américains qui ont occupé 20 ans Haïti. Notre littérature est représentée par de nombreux poètes et prosateurs. Nous avons aussi un sculpteur de grand talent, M. Normil Charles, et des musiciens dont les plus célèbres sont : MM. Occide Jeanty, Justin Elie, Ludovic Lamothe.

Et puis, en Haïti, comme au Canada, les jeunes filles jouent aux osselets, à la marelle; en Haïti comme au Canada, elles chantent : " Malbrough s'en va-t-en guerre ", " A vous dirais-je maman ", " le Chevalier du Guet "; en Haïti, comme au Canada, elles mettent, la veille de la Noël, leurs bas, non pas devant la cheminée . . . il n'y en a point, mais devant leurs lits et attendent avec impatience le passage du petit Jésus; elle forment des souhaits pour le Jour de l'An et, pour les Rois, mangent " le fameux gâteau " avec le secret espoir d'avoir la fève et d'être élue reine; le 1er avril elles mangent et font manger volontiers " des poissons " à ceux qui le veulent bien; et je pourrais prolonger la liste de ces traditions qui nous sont communes, si j'en avais le temps ! . . .

En Haïti, comme au Canada, elles sont coquettes, distinguées et suivent la mode de Paris; elles se mettent, comme les Canadiennes, de la poudre de riz, du rouge et se font les ongles, voire les cils ! Elles se nomment, comme au Canada, Vincent, Rigaud, Roy, Morissette, Parizeau, Lamothe, Elie, Guilbault, Bastien, Dupuis, Duplessis, Buteau, Vaudreuil, Taillefer, etc.

Chers Canadiens, pourquoi n'iriez-vous pas en Haïti ?



Trois jeunes Haïtiennes : Mlle Marthe Morisset; Mlle Léa Boncy, secrétaire du Président; Mlle Yolande Thomas, bachelière ès sciences.

Propos sur la langue française

(Suite de la page 9)

Mais, de la part de celui qui vous promettait tantôt des exemples amusants, tout cela est fort mélancolique. Dans ce domaine, où règnent en maîtres le culte de l'incompétence grammaticale et l'horreur des responsabilités syntaxiques, nous n'avons que l'embarras du choix. Bien entendu, je vous ferai grâce des " ousketuvâ ", des " kostanpance ? ", de l'universel " dérangez-vous pâs ", du non moins universel " éviter du trouble " et de ce néo-verbe, vraiment sinistre, " se rappeler *de* quelqu'un, *de* quelque chose " auquel nos compatriotes les plus soucieux de la tenue de leur langage refusent obstinément le complément direct qui est son apanage. N'ai-je pas — souvenir navrant — entendu hier, dans un salon, une dame (qui se pique de lettres) s'écrier : " Ah, Monsieur le Consul de France, *j'gage* (mais oui, parole d'honneur . . .) j'gage que vous vous rappelez pâs *de* moi ! " . . . Je ne soulignerai pas non plus la savoureuse redondance de nos quotidiens " monter en haut ", " descendre en bas ", " sortir dehors " et " rentrer en d'dans ". Mais, pour finir en beauté ma petite diatribe, souffrez que je cite une brève description d'une de ces réunions qui (pour plusieurs d'entre nous qui ne pouvons aller à Sorel sans en informer l'Agence Havas) perdraient tout leur charme si les journaux n'en imprimaient pas un minutieux compte-rendu. Ici, comme dans tant d'autres cas que nous étudierons plus tard, un français effarant se mêle à ce mauvais goût, à cette complète impuissance de différencier entre ce qui est vraiment important et ce qui n'a pas la moindre portée humaine, qui sont un des signes caractéristiques de notre prétentieuse puérilité. Je cueille ceci (en y changeant les noms) dans un de nos quotidiens : —

" *Madame Uldège Laframboise et Mlle Rose-Albanie Badeaux étaient les hôtesses à une réception* élégante de bonne chance, *donnée dans les salons de Mme Laframboise, à Saint-Tite-de-Bagot, en l'honneur de Mlle Grace Lalancette, qui épouse dans quelques jours M. Alonzo Peabody de Ste-Aurélie-de-l'Energie. Mme Laframboise portait une toilette de satin bleu, garnie de* tulle bois de rose, façon Schiaparelli, *et reçut dans le grand salon,* aidée *de Mlle Bérénice Froideveaux. Une trentaine d'invités consacrèrent* à un euchre *la première partie de la réception, puis un programme musical impromptu* (cet impromptu m'inspire des doutes profonds . . .) *fut organisé. Mlle Grace Lalancette joua* la *mazurka de Chopin* (qui, bien entendu, n'en a composé qu'une) *et le Prélude de Rachmaninoff. Mme Laframboise a chanté My Dreams de Tosti et Tit fort Tat de Henri* Poupou (soupçonnons ici une regrettable coquille . . .) *M. Godefroy Trotauchaud* a rendu des extraits de Paillasse et du Trouvère (l'estomac de ce pauvre M. Trotauchaud, c'est clair, n'est pas à la hauteur de ces nocturnes orgies) *et l'on passa ensuite à la salle à manger* (geste prématuré, vu les circonstances) *où un goûter fut servi* (car que faire en une salle à manger à moins que l'on n'y goûte ?). *La pièce était décorée de rose et de vert* (notez, chers lecteurs, ces nuances réservées à l'amour et à l'espérance) *et, sur le mur, un immense fer à* cheval fleuri *souhaitait* bonne chance *aux nouveaux fiancés* (ce cheval fleuri manquait de tact). *On but du* mousseux champagne (adjectif finement choisi, qui vaut bien les " larmes amères " de M. de Chauteaubriand et les " souvenirs rétrospectifs " d'Edgar Quinet), *et les invités se retirèrent à leur* demeure destinataire. "

Cette " demeure destinataire " est d'une telle suavité que je n'ose m'y arrêter. Il est, du reste, de ces intimités que le bon goût nous défend d'approfondir.

Voici maintenant, si vous le voulez bien, le sage conseil, évocateur des agapes du seigneur Ugolin qui, comme vous le savez, dévora ses enfants, que je trouve dans un journal de cette semaine. Il s'agit du fabricant d'une denrée alimentaire qui, outre ses vertus nutritives, a aussi, semble-t-il, le don de purifier le sang. Présentée sous forme de pastilles, tablettes ou comprimés, notre négociant nous en décrit les utiles effets, et il ajoute : " *Si vous avez des boutons, mangez-en deux fois par jour...*" Effectivement, je ne saurais imaginer moyen plus expéditif de se débarrasser de ces superfluités, mais avouons que le procédé manque d'élégance.

Dans une autre feuille, aussi de cette semaine, une maison — qui, évidemment, préfère l'efficacité de ses remèdes à la clarté de ses annonces — nous pose cette question troublante : " *Pourquoi essayer des médications pour tomber au petit bonheur sur la bonne ?* " . . . Cette interrogation, tout oratoire, mérite qu'on s'y arrête. La semaine dernière, chez des amis, j'ai vu un monsieur très sérieux tomber sur la bonne, mais ça n'était pas, je vous l'affirme parce qu'il avait essayé des médications . . . Soyons indulgents et disons, plutôt, que la pauvre fille avait trop consciencieusement encaustiqué le parquet.

Si vous jugez que mon sujet présente quelque intérêt, si vous croyez que guerroyer pour l'honneur de la langue française en vaut la peine, si vous estimez que nous pourrons, de concert, remporter quelques succès dans ce combat où le vainqueur n'aura d'autre récompense que le sentiment d'avoir agi en patriote intelligent — écrivez-moi, et aidez à la cause commune en m'envoyant copie de toutes les erreurs, de tous les lapsus, de tous les anglicismes, de toutes les bourdes, de toutes les incohérences et de toutes les incorrections de style, de grammaire, de syntaxe, de langue, que vous pourrez dénicher. C'est un sport captivant, et qui n'a pour seul défaut que d'être trop facile.

RAGOUT D'AGNEAU AVEC "DUMPLINGS" AUX CHAMPIGNONS

Recette-surprise

"Magic" pour septembre

Ce ragoût savoureux fera le régal des gourmets. Mais c'est surtout le goût délicieux des "dumplings" qui flatte le palais. Ils sont si légers et leur saveur est si exquise, que vous voudrez probablement en doubler la recette la prochaine fois que vous en servirez.

RAGOUT D'AGNEAU AVEC "DUMPLINGS" aux CHAMPIGNONS

3 liv. quartier avant d'agneau, coupé en morceaux
⅓ tasse oignons tranchés
5 tasses eau bouillante
2 c. à soupe persil haché
3 carottes

Roulez l'agneau dans de la farine assaisonnée et brunissez en casserole avec les oignons dans de la graisse bouillante. Ajoutez les carottes, l'eau bouillante et laissez mijoter lentement pendant 2 heures. Préparez les "dumplings" tel qu'indiqué ci-dessous.

"DUMPLINGS" aux CHAMPIGNONS

1 tasse farine
2 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
½ c. à thé sel
½ tasse soupe condensée aux champignons en conserve
3 c. à soupe d'eau

Tamisez les ingrédients secs; ajoutez soupe et eau pour faire une pâte claire. Laissez tomber à la cuiller dans le ragoût bouillant. Couvrez bien; cuisez 10 minutes sans soulever le couvercle. Suffisant pour 6 personnes.

Pour être bien certaine d'avoir des "dumplings" légers et faciles à digérer, préparez-les à la Poudre à Pâte "Magic"— celle que les autorités culinaires du Canada emploient et recommandent. Elle rend plus léger, plus facile à digérer et plus savoureux tout ce que vous cuisez.

NE CONTIENT PAS D'ALUN —Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun, ni aucun ingrédient nuisible.

Fabriquée au Canada

GRATIS—NOUVEAU LIVRE DE CUISINE—Ecrivez à Gillett Products, Fraser Ave., Toronto 2, Dépt.

SOYEZ FIÈRE DE VOTRE COUTURE...

C'EST un moment de juste fierté que celui où vous faites voir à vos amies les nouveaux vêtements d'automne que vous avez vous-même confectionnés . . . Pour avoir un fini véritablement professionnel, employez la Soie à Coudre célèbre pour sa qualité : la Soie en Bobines J. & P. Coats. Chaque brin est de pure soie . . . le fil le plus doux, le plus fin, le plus fort qu'une aiguille habile puisse désirer . . . dans toutes les plus nouvelles nuances pour assortissage parfait.

Plus de 150 NUANCES

Toilette de "Twillsheer" pour l'hôtesse — un tissu Celanese d'automne.

Demandez les Aiguilles MILWARD — célèbres depuis 1730.

Soie en Bobines J. & P. Coats pour coudre sur pures soies ou lainages minces . . . SHEEN J. & P. Coats sur les succédanés de la soie, la laine et le coton . . . s'offrent en plus de 150 nuances riches et brillantes.

SOIE EN BOBINES *J. & P. Coats*

THE CANADIAN SPOOL COTTON COMPANY
Fabricants du COTON À 6 BRINS, EN BOBINES, Coats et Clark

Notre nouveau numéro de téléphone

Lorsque vous aurez à téléphoner à nos bureaux, aux services de la rédaction, de la publicité et de la circulation, appelez

PLateau 9638*

La Bonne Cuisine

Par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques

CHRONIQUEUSE CULINAIRE DE LA "REVUE POPULAIRE" ET DU "SAMEDI"

MLLE HÉLÈNE CHAGNON

CHOU BLANC FARCI

1 chou
¾ livre de veau ou de chair à saucisses
2 tasses de bouillon
Graisse
Assaisonnement

Ebouillantez le chou après en avoir retiré le trognon. Détachez les feuilles, enduisez-les de farce, réunissez-les toutes ensemble de manière à reformer la tête du chou. Garnissez de tranches de bacon, ficelez et faites cuire 1 heure dans 2 tasses de bouillon.

BISCUITS ROULES AU CHOCOLAT

¼ tasse sucre granulé
¼ tasse sucre brun
¾ shortening
1 tasse de farine
¼ cuillerée à thé de soda dissous dans un peu d'eau
¼ cuillerée à thé de canelle
¼ cuillerée à thé de sel
⅓ tasse d'amandes hachées
4 cuillerées à table de cocoa
2 cuillerées à table de lait
1 œuf

Défaites le shortening en crème, ajoutez graduellement le sucre granulé puis le sucre brun et l'œuf. Tamisez la farine trois fois avec la canelle et le sel, incorporez lentement au premier mélange. Ajoutez cocoa, soda et amandes que vous avez fait blanchir. Versez la pâte sur du papier ciré, façonnez en petit rouleau. Placez au réfrigérateur pour plusieurs heures. Lorsque la pâte est suffisamment dure pour être tranchée, coupez avec un couteau en tranches aussi minces que possible et faites cuire dans un fourneau chaud (400).

ARACHIDES CROQUANTES

2 tasses de sucre granulé
1 tasse d'arachides

Placez une tasse d'arachides hachées dans un plat légèrement beurré. Faites cuire 2 tasses de sucre granulé dans une casserole à frire, en le brassant constamment pour qu'il ne brûle pas. Quand le sirop est d'un jaune clair, versez ce liquide sur les arachides. Coupez en carrés.

ŒUFS A LA RUSSE

Faites une bordure de purée de pommes de terre que vous dressez autour d'un plat à gratin. D'autre part, faites cuire des œufs durs, coupez-les en tranches et mélangez-les à une sauce blanche épaisse dans laquelle vous avez mis du fromage râpé. Versez cette sauce aux œufs au milieu du plat, recouvrez d'un peu de fromage râpé et de chapelure. Arrosez de beurre fondu et faites gratiner.

EMINCE DE VEAU

Choisissez un morceau de viande bien tendre, p. ex. du filet, de la longe et coupez en petits morceaux bien fins. Faites blondir un oignon haché dans de la graisse, ajoutez la viande et faites rôtir sur un feu très vif jusqu'à ce qu'elle ait perdu sa couleur rouge. Saupoudrez alors avec un peu de farine et de persil haché, tournez quelques instants. Arrosez avec du jus de citron et assaisonnez. Faites cuire ¾ d'heure. Si vous le désirez, vous pouvez ajouter des champignons passés au beurre.

ESCALOPES DE PORC PANEES

Coupez des tranches minces de porc, battez-les un peu et assaisonnez. Passez-les dans l'œuf et dans la farine et faites cuire lentement. Dressez. Dégraissez le jus, déglacez-le avec un peu de bouillon et de jus de citron et servez comme sauce à part.

SALADE DOREE

1 cuillerée à soupe de gélatine
¼ de tasse d'eau froide
1½ tasses d'ananas cuit, coupé en petits morceaux
1 carotte de moyenne grosseur (râpée grossièrement)
¼ de tasse de vinaigre doux
1 tasse de jus d'ananas
½ tasse de jus d'orange
¼ de tasse de sucre
Une pincée de sel
Zeste râpé de deux oranges

Faites tremper la gélatine environ cinq minutes dans l'eau froide. Faites-la dissoudre dans le jus d'ananas chaud. Ajoutez le sucre, le sel, le jus d'orange et le vinaigre. Lorsque la gelée commence à se prendre, ajoutez les autres ingrédients. Mettez dans un moule humide et refroidissez. Si vous vous servez de moules **séparés, mettez** une cuillerée de gelée claire au fond du moule. Lorsque la gelée est presque ferme, mettez par-dessus une cuiller à soupe de mayonnaise épaisse, puis remplissez le le moule du mélange de salade. La quantité qui précède suffit pour six personnes.

SALADE A PIMENT VERT

Hachez une tasse de dates, après avoir ôté les noyaux, puis hachez une tasse de noix de Grenoble ou des pécanes. Mélangez les noix et les dates avec une demi-livre de fromage blanc ou de crème, en ajoutant un peu de sauce à salade si cela est nécessaire. Lavez trois piments verts, enlevez une tranche du bout du pédoncule ainsi que toutes les graines et les côtes, puis mettez le mélange de fromage bien au fond des piments verts en tassant bien pour qu'il ne reste pas d'espaces libres. Laissez dans un endroit froid jusqu'à refroidissement complet. Servez-vous d'un couteau bien tranchant et coupez ces piments bourrés en travers, puis disposez les tranches de façon attrayante sur de la laitue, du cresson d'eau ou de la chicorée. Servez très froid et saupoudrez de poivre de Jamaïque. Suffisamment pour six.

SALADE DE LEGUMES CRUS EN GELEE

1 paquet de gelée au citron
1 chopine d'eau bouillante
3 cuillerées à soupe de vinaigre
½ cuilleré à soupe de sel
Un peu de poivre de cayenne
¾ tasse de carottes crues hachées menues
1 tasse de chou cru finement haché
4 cuillerées à soupe de piment vert finement haché

Faites dissoudre la gelée dans l'eau bouillante; ajoutez le vinaigre, le sel et le poivre. Refroidissez. Lorsque la gelée est légèrement épaissie, incorporez-y les légumes, puis versez dans des moules séparés. Refroidissez jusqu'à ce que ce soit pris. Démoulez sur de la laitue crispée. Mayonnaise. Suffisamment pour six.

PATATES FARCIES AU FOUR

6 patates moyennes
2 cuillerées à soupe beurre
1 cuillerée à thé sel
½ cuillerée à thé poivre
2 cuillerées à soupe Lait Carnation
2 cuillerées à soupe eau
1 blanc d'œuf
2 cuillerées à soupe fromage râpé

Faites cuire les patates dans un four chaud durant 45 m. ou jusqu'à amollissement. Enlevez-les du four et coupez-en le haut au tiers de chacune; puis videz-en l'intérieur. Réduisez cet intérieur en purée, ajoutez les assaisonnements, plus le Lait Carnation et l'eau chauffée ensemble; battez bien; ajoutez le blanc d'œuf bien battu. Remplissez la robe de la patate; saupoudrez-en le haut de fromage râpé et placez-la dans un four chaud pour la faire brunir. Servez à l'instant. Suffit pour six.

SORBET A L'ORANGE

¾ tasse Lait Carnation
1 tasse sucre
Quelques grains sel
½ tasse eau
1 tasse jus d'orange
1 cuillerée à soupe jus de citron

Versez le Lait Carnation dans la boîte de crème glacée et refroidissez dans la sorbetière ou une bassine de glace pilée. Faites bouillir sucre, sel et eau jusqu'à ce qu'il y ait 1 tasse de sirop. Ajoutez jus d'orange et de citron et refroidissez. Versez le mélange d'orange dans le lait. Congelez, prenant 1 partie de sel pour 5 parties de glace. Suffit pour dix.

LA MISE EN CONSERVES — Photo CERTO

Dernier mot en fait de saveur...

PREMIER EN FAIT DE QUALITÉ

● AVEZ-VOUS jamais goûté à un bifteck grésillant, succulent, et dont le goût exquis avait été rehaussé par la saveur séduisante et pénétrante du Ketchup aux Tomates Heinz ?

● Vous êtes-vous jamais régalé de cette saveur inimitable sur un bon hachis de viande doré au four, une côtelette, une cuisse de poulet ou un filet de poisson ? Alors, vous comprenez pourquoi le Ketchup aux Tomates Heinz est servi tous les jours avec fierté dans les maisons et les hôtelleries du monde entier.

● Si vous n'avez jamais éprouvé ces sensations gustatives, procurez-vous dès maintenant, chez votre marchand, une grosse bouteille de Ketchup aux Tomates Heinz. Apprenez comment une sauce peut être vraiment appétissante lorsqu'elle est préparée avec de grosses tomates écarlates bien mûres — cueillies, cuites et mises en bouteilles le même jour — des épices rares et d'autres ingrédients spéciaux dont seul Heinz a le secret. Même le repas le plus frugal devient un festin, grâce à cette sauce écarlate et savoureuse.

● *Bons compagnons :* Jus de Tomates Heinz, Sauce Chili Heinz et Soupe Crème de Tomates Heinz.

H. J. Heinz Company
Cuisines Canadiennes établies en 1909, à Leamington

57

VARIÉTÉS

HEINZ

Suzanne a bien étudié, et nous sommes fiers de la bourse qu'elle a gagnée. Mais elle va beaucoup nous manquer. Cet instantané d'elle et moi, avec Fido, a été pris juste avant son départ de la maison.

ON éprouve du plaisir à prendre des instantanés—et du bonheur à les conserver pour toujours. Ils ravivent d'heureux souvenirs—adoucissent le chagrin de la séparation—gardent réunis les amis et les familles. Faites des instantanés pendant que vous le pouvez! Et ne courez aucun risque—chargez votre appareil avec un Film Verichrome Kodak. Ce film à double couche prend la photo quand les films ordinaires la manquent. Vos instantanés sont plus nets, plus vrais, plus ressemblants. Tout appareil est meilleur, s'il est chargé avec un Verichrome—employez-le toujours.

Au Canada, "Kodak" est la marque de commerce et la propriété exclusive de la Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

N'acceptez rien autre que le film dans la boîte jaune si connue.

Prenez Aujourd'hui les instantanés que vous voudrez Demain . . . *Prenez un Kodak avec vous pendant la fin de semaine de la Fête du Travail.*